

la Nef

Septembre 2018 - n°306

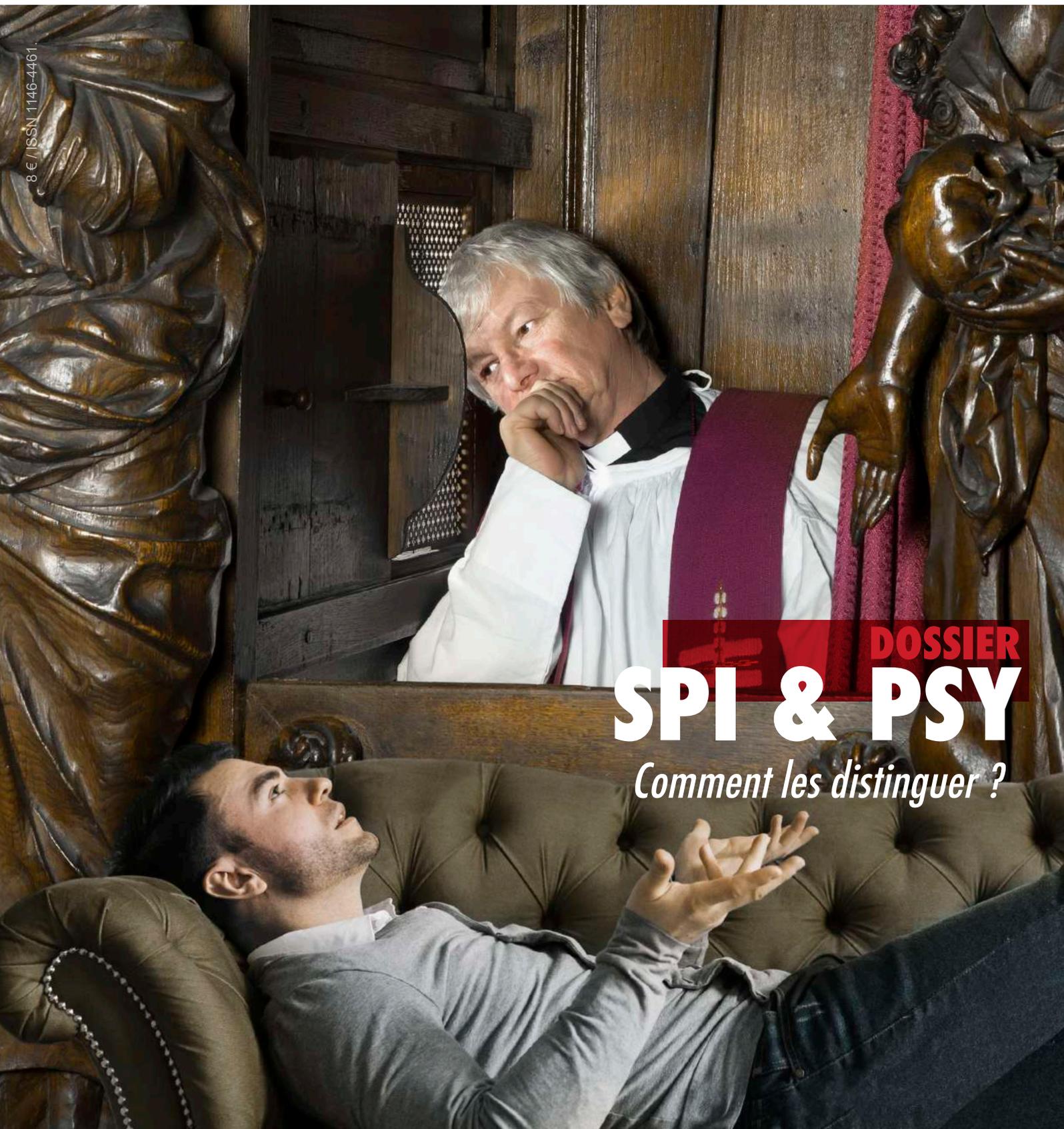
ACTUALITÉ

Le patronage du Bon Conseil :
Ici on joue, ici on prie !

ENTRETIEN

Sœur Faustine-Marie :
les Chanoinesses de la Mère de Dieu

8 € / ISSN 1146-4461



DOSSIER

SPI & PSY

Comment les distinguer ?

Partez avec *La Nef* en pèlerinage en Terre Sainte

du samedi 27 octobre au
dimanche 4 novembre 2018

Inscrivez-vous vite, il
sera bientôt trop tard !!

Prix : 1595 €

UN PÈLERINAGE EN TERRE SAINTE

À la Toussaint 2018, partez avec *La Nef* en pèlerinage en Terre Sainte sur les pas du Christ. Découvrez ces lieux de l'Évangile parcourus par Jésus, lieux qui l'ont vu prêcher et faire tant de miracles, de la Galilée jusqu'à Jérusalem. **Réservez dès maintenant, le nombre de places est limité** et la priorité sera donnée aux premiers inscrits.



Accompagneront
ce voyage :

Christophe Geffroy

et

Abbé Christian Gouyaud



INSCRIPTION ET PROGRAMME DÉTAILLÉ :

NOM : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Tél. : Courriel :@.....

Bulletin à renvoyer à : **ODEIA**, 48 bd des Batignolles,
75017 Paris. Tél. : 01 44 09 48 68.

Courriel : contact@odeia.fr (site : www.odeia.fr).

Soutenez *La Nef*

☞ En faisant un don à *La Nef*
via l'association Presse et Pluralisme.



Presse et Pluralisme est habilitée à délivrer des reçus fiscaux (votre don ne vous coûte que le tiers de la somme versée). Notre situation financière est structurellement fragile, votre soutien nous est *absolument* nécessaire. Un grand merci d'avance !

Votre chèque est à libeller à l'ordre de **Presse et Pluralisme / Opération *La Nef*** et à adresser à :
Presse et Pluralisme,
TSA 32649 – 91764 Palaiseau Cedex.

☞ En offrant un abonnement-découverte de 5 numéros à des proches « ciblés » (ou pour vous-même) :

- 36 € pour la version papier
- 27 € pour la version numérique
- 42 € pour la version intégrale

Écrivez-nous lisiblement les nom et adresse de la personne à abonner et joignez le chèque correspondant libellé à l'ordre de *La Nef*, le tout adressé à :

La Nef

CS 10501 Feucherolles
78592 Noisy-le-Roi Cedex



☞ En diffusant des anciens numéros de *La Nef* autour de vous (amis, paroisses, associations...).



Nous avons des stocks d'anciens numéros récents à votre disposition, n'hésitez pas à nous en demander, nous vous les enverrons gratuitement.

Contactez-nous :
lanef@lanef.net
ou 01 30 54 40 14.

Vous pouvez aussi effectuer **vos don directement en ligne par carte bancaire** (paiement sécurisé) et/ou souscrire l'abonnement-découverte sur notre site :

<https://lanef.net/>



SOMMAIRE N°306 Septembre 2018

« Il y a des demeures nombreuses dans la maison de mon Père » (Jn 14, 2)

4 Le courrier des lecteurs

4 En bref: vie de l'Église

ÉDITORIAL

5 De l'attitude envers le Magistère, par Christophe Geffroy

ACTUALITÉ

6 La politique de la vertu, par Matthieu Baumier

8 Le Bon Conseil : ici on joue, ici on prie!, par Gabriel Altar

11 Géopolitique d'abord 1918 : des alliances en Europe, par Paul-Marie Coûteaux

ENTRETIEN

12 Les Chanoines de la Mère de Dieu : découvrir la vie canoniale, entretien avec Mère Faustine-Marie

DOSSIER Spirituel et psychologie

16 Spi et psy : comment les distinguer ?, par Laurence Geffroy

19 L'amour de Dieu est la santé de l'âme, par le Père Jean-Gabriel Rueg, ocd

20 Être thérapeute chrétien ?, entretien avec le Dr Dominique Megglé

24 L'accompagnement spirituel, par l'abbé Laurent Spriet

25 Psychologie et péché, par l'abbé Laurent Spriet

26 Guérir spirituellement, entretien avec le Père Josphe-Marie Verlinde

29 Théologie morale et psychologie, par Père Pascal Ide

VIE CHRÉTIENNE

30 Dieu et la liberté humaine, par le RP Dom Basile Valuet, osb

31 Question de foi Dialogue, par l'abbé Hervé Benoît

CULTURE

32 Ayn Rand ou l'égoïsme rationnel, par Matthieu Baumier

34 Notes de lecture, par Matthieu Baumier, Yves Chiron, Christophe Geffroy, Père Michel Gitton, Patrick Kervinec, Annie Laurent et Michel Toda

35 Au fil des livres L'assassin du train, par Philippe Maxence

36 Musique Le quatuor Ellipse, par Hervé Pennven

39 Cinéma, par François Maximin

40 Sortir À la recherche de l'absolu, par Arianne Ogier

40 À un clic d'ici, par Léonard Petitpierre

40 Et pour les jeunes..., par Valérie d'Aubigny

41 Un livre, un auteur, entretien avec Père Joël Guibert

42 Brèves

43 Débats Israël : vers une judaïsation intégrale, par Annie Laurent

44 Débats Contraception et avortement, par Marie Philippe-Sentis

45 Débats Nécessité des écoles libres, par Anne Coffinier

46 Contre-Culture Un quinquennat qui se consume lui-même, par Jacques de Guillebon

LA NEF

CS 10501 Feucherolles

F-78592 Noisy-le-Roi Cedex

Site : <https://lanef.net/>

Tél. : 01 30 54 40 14

lanef@lanef.net

RÉDACTION

Directeur :

Christophe Geffroy

christophe.geffroy@lanef.net

Chroniqueurs :

Jacques de Guillebon, *Contre Culture*

Paul-Marie Coûteaux, *Géopolitique*

Abbé Hervé Benoît, *Spiritualité*

Philippe Maxence, *Littérature*

François Maximin, *Cinéma*

Hervé Pennven, *Musique*

Arianne Ogier, *Sortir*

Marine Tertrais, *Portrait*

Rédaction :

Matthieu Baumier, Yves Chiron,

abbé Christian Gouyau, Annie Laurent,

abbé Laurent Spriet, Michel Toda

Administration & Mise en page :

Brigitte Geffroy

La Nef, éditée par AMDG, sarl au capital de 15 244,90 €. Siège social : 1 allée des Poiriers, F-78810 Feucherolles. Actionnaires principaux : Christophe Geffroy, Ruth Geffroy, Anne de Boysson. Directeur de la publication et gérant : Christophe Geffroy. RCS Versailles B 379 469 927. Siret 379 469 927 00055. APE 5814Z. ISSN 1146-4461. Dépôt légal à parution. Commission paritaire : 0619 D 85017.

© 2018 « LA NEF ».

Tous droits de reproduction réservés.

Imprimé par IME Estimprim, 6 ZI de la Craye,

25110 Autechaux. Tél. : 03 39 40 04 53.

Origine du papier : Belgique. Papier certifié PEFC 100 %.

Les noms, prénoms et adresses de nos abonnés sont communiqués à nos services internes et aux organismes liés contractuellement avec « La Nef », sauf opposition motivée. Dans ce cas, la communication sera limitée au service de l'abonnement. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal.

Crédit photos. – Couverture : AdobeStock. P. 17 et 23 : iStock by Getty Images. Autres photos : Commons-wikimedia.org, Pixabay, DR et collection du journal.

Ce numéro a été bouclé le mardi 21 août 2018.

ABONNEMENTS

	Papier/Numérique/Intégral		
<input type="checkbox"/> France, prélèvement automatique mensuel :	6,70 €	5 €	7,70 €
<input type="checkbox"/> France, 1 an (11 n°) :	77 €	58 €	89 €
<input type="checkbox"/> France, 1 an étudiants, ecclésiastiques (11 n°) :	55 €	41 €	64 €
<input type="checkbox"/> France, 6 mois (5 n°) :	44 €	33 €	51 €
<input type="checkbox"/> France, 2 ans (22 n°) :	145 €	109 €	168 €
<input type="checkbox"/> Étranger, 1 an (11 n°) :	99 €	58 €	114 €
<input type="checkbox"/> Étranger, 1 an ecclésiastiques (11 n°) :	71 €	41 €	82 €
<input type="checkbox"/> Prix du numéro :	8 €		

La Croix et son « ambigüité proverbiale »

Tout d'abord un grand merci pour votre dernier édito sur *La Croix* et son ambigüité proverbiale... On attendrait des instances ecclésiales qu'elles fassent comme vous, mais ainsi que vous le soulignez, elles restent vertigineusement muettes! Il faut dire que ce quotidien fait parfois tellement office d'oracle dans certains milieux ecclésiastiques qu'il semble comme inattaquable... Votre analyse est très bonne et j'y souscris entièrement! [...] Merci aussi pour la mémoire de Gilson, ce grand thomiste du même acabit que notre cher Maritain!

J.G. (mail)

La Croix « n'est pas un journal chrétien »

Je ne peux m'empêcher de réagir à votre éditorial sur l'ambigüité du journal *La Croix* en vous contant une anecdote récente concernant ledit journal. Il se trouve que j'ai la chance de recevoir tous les deux ans environ un abonnement promotionnel de 3 semaines au journal *La Croix*. Mon dernier abonnement couvrait les mois de

novembre et décembre 2017. Or le 15 janvier, je recevais un appel de *La Croix* – j'étais alors en pleine cuisine! – pour me demander mon avis sur cet abonnement et sur le journal. J'ai rapidement répondu en trois points:

- j'étais heureux de cet abonnement qui m'avait permis de mieux connaître le journal;
- j'avais trouvé que c'était un journal en général bien renseigné;
- je regrettais beaucoup de ne jamais avoir de référence au Magistère de l'Église.

Quelle fut ma stupéfaction, qui a dû se sentir sur la ligne, de m'entendre répondre: « *Mais Monsieur, La Croix est un journal d'informations généraliste, ce n'est pas un journal chrétien* » (sic)! Non seulement pas catholique, mais même pas chrétien!

L'échange s'est un peu aigri et, avant de raccrocher, j'ai eu le temps de dire à mon correspondant que j'étais bien triste pour les religieux assumptionnistes, propriétaires du journal. Merci beaucoup pour *La Nef*.

H.C. (mail)

EN BREF

■ LETTRE DU PAPE FRANÇOIS AU PEUPLE DE DIEU

Alors que le Rapport de Pennsylvanie rendu public mi-août fait état de plus de 300 prêtres coupables d'abus sexuels sur 1000 enfants sur une période de 70 ans, le pape a publié le 20



août une très belle *Lettre au peuple de Dieu*. Extraits: « *Bien qu'on puisse dire que la majorité des cas appartient au passé, la douleur de nombre de ces victimes nous est parvenue au cours du temps et nous pouvons constater que les blessures*

infligées ne disparaissent jamais, ce qui nous oblige à condamner avec force ces atrocités et à redoubler d'efforts pour éradiquer cette culture de mort, les blessures ne connaissent jamais de "prescription". La douleur de ces victimes est une plainte qui monte vers le ciel, qui pénètre jusqu'à l'âme et qui, durant trop longtemps, a été ignorée, silencieuse ou passé sous silence. [...] J'invite tout le saint peuple fidèle de Dieu à l'exercice pénitentiel de la prière et du jeûne, conformément au commandement du Seigneur, pour réveiller notre conscience, notre solidarité et notre engagement en faveur d'une culture de la protection et du "jamais plus" à tout type et forme d'abus. [...] La conscience du

péché nous aide à reconnaître les erreurs, les méfaits et les blessures générés dans le passé et nous donne de nous ouvrir et de nous engager davantage pour le présent sur le chemin d'une conversion renouvelée. »

■ ROME ET LA PEINE DE MORT

La Congrégation pour la Doctrine de la foi, à la demande du pape, a publié le 1^{er} août une lettre aux évêques pour les informer du changement du n. 2267 du *Catéchisme de l'Église catholique* sur la peine de mort. Voici la nouvelle version: « *Pendant longtemps, le recours à la peine de mort de la part de l'autorité légitime, après un procès régulier, fut considéré comme une réponse adaptée à la gravité de certains délits, et un moyen acceptable, bien qu'extrême, pour la sauvegarde du bien commun. Aujourd'hui on est de plus en plus conscient que la personne ne perd pas sa dignité, même après avoir commis des crimes très graves. En outre, s'est répandue une nouvelle compréhension du sens des sanctions pénales de la part de l'État. On a également mis au point des systèmes de détention plus efficaces pour garantir la sécurité à laquelle les citoyens ont droit, et qui n'enlèvent pas définitivement au coupable la possibilité de se repentir. C'est pourquoi l'Église enseigne, à la lumière de l'Évan-*

gile, que "la peine de mort est inadmissible car elle attente à l'inviolabilité et à la dignité de la personne" et elle s'engage de façon déterminée, en vue de son abolition partout dans le monde. »

■ DUBLIN : RENCONTRE MONDIALE DES FAMILLES

Du 21 au 26 août a eu lieu à Dublin la IX^e Rencontre mondiale des familles, avec la présence du pape François, sur le thème: « *L'Évangile de la famille: joie pour le monde* » (*La Nef* était déjà « bouclée » au moment de cet événement sur lequel nous tâcherons de revenir).

■ MORT DE JEAN MERCIER

Extrait de l'hommage de Christophe Geoffroy accessible sur le site de *La Nef*:



« *Jean Mercier est mort à Paris le 19 juillet. Il avait 54 ans et était journaliste à La Vie dont il était rédacteur en chef adjoint en charge du service religion. Il a été l'honneur de sa profession. [...] Il faut dire les choses telles qu'elles sont: Jean a souffert et est mort saintement en grand chrétien.* » À lire intégralement sur <https://lanef.net/>

De l'attitude envers le Magistère



par
**Christophe
Geffroy**

Si le pape François conserve une forte popularité dans les médias et l'opinion publique, il faut reconnaître qu'il fait moins l'unanimité au sein même de l'Église. Au point que Mgr Fisichella, président du Conseil pontifical pour la nouvelle évangélisation, est intervenu cet été pour reprocher à ceux qui critiquent le pape, notamment en ce qu'il s'éloignerait de la doctrine de *Veritatis splendor*, de n'avoir pas « le désir d'une découverte de la vérité » ni d'être fidèles « à la tradition de l'Église » (1).

Pourquoi le nier? François, qui a ses traits de lumière (comme sa magnifique *Lettre au peuple de Dieu*), met aussi parfois mal à l'aise. Avec Jean-Paul II et Benoît XVI, nous avons une telle proximité doctrinale, spirituelle et humaine, qu'aucune question majeure ne s'était jamais posée à leur égard. Il y a certainement eu des divergences ici ou là, mais cantonnées à des aspects contingents de leur ministère, si bien que l'on pouvait recevoir leur enseignement en toute confiance, l'esprit critique n'ayant aucune prise pour se manifester. J'admets que l'on puisse taxer cette attitude d'une certaine « papolâtrie », mais en fait elle ne l'était pas : elle ne faisait qu'exprimer la réalité d'une rare connivence. Avec François, de notre point de vue, nous revenons à une situation plus « ordinaire » où la réalité nous rappelle que toute parole du pape n'est pas en soi l'émanation de l'Esprit Saint, et qu'elle n'est donc pas incriticable.

L'obéissance dans l'Église

En effet, l'Église n'est pas une caserne et l'obéissance n'y est pas celle, inconditionnelle, qui prévaut dans une armée. L'Évangile forme des personnes libres qui, si elles ont le devoir de former leur intelligence et leur conscience, n'ont pas à être enrégimentées ni à se tenir au garde à vous. Si un problème sérieux se pose en conscience à l'égard d'un supérieur ou d'un enseignement, il est légitime de le faire connaître (cf. Can. 212 § 3). Mais pas n'importe comment ni à n'importe qui, la principale condition étant de ne jamais remettre en cause l'unité de l'Église ni le principe de l'autorité et le respect qui lui est dû.

Face à des problèmes doctrinaux (dogme, morale) engageant le Magistère, comme les objections soulevées sur l'exhortation *Amoris laetitia*, il est juste et même nécessaire d'expliquer son incompréhension, mais on ne peut alors procéder que par questions en demandant à l'autorité compétente un éclaircissement, et non accuser le pape d'hérésie par voie de presse comme cela s'est malheureusement vu. Quand le pape émet un conseil ou un avis plus qu'un enseignement magistériel sur des sujets contin-

gents (les questions qui n'engagent pas le salut, « politiques » le plus souvent), une réelle liberté d'appréciation est laissée aux fidèles, qui doivent néanmoins le recevoir avec respect et bienveillance

Le cas de la Fraternité Saint-Pie X

Je pensais à cela cet été après l'élection du nouveau Supérieur général de la Fraternité Saint-Pie X, l'abbé Davide Pagliarani, sur lequel la presse s'est immédiatement interrogée : est-il ou non favorable à un accord avec Rome? Au fond, pourquoi rechercherait-il un accord quand François, hormis la reconnaissance canonique, a déjà accordé l'essentiel : validation permanente des confessions et des mariages?

Cet accord, pourtant, me semble souhaitable tant le temps joue en faveur d'un enlèvement dans une situation de plus en plus assumée d'autarcie ecclésiale. Revendiquer, comme le fait la Fraternité Saint-Pie X, une fidélité sans faille à la Tradition tout en ne cessant de critiquer sévèrement le pape et le Magistère, qui seraient fautifs depuis Vatican II, a fini par refermer ses membres sur eux-mêmes et dans leur système de pensée, au point qu'ils ne parviennent pas à prendre en compte les réponses de Rome ou des théologiens à leurs principales objections.

Au reste, comment peut-on vraiment croire que la situation de l'Église serait aujourd'hui meilleure sans l'*aggiornamento* du concile Vatican II? Certes, il y a bien eu un esprit de rupture qui s'est manifesté alors, responsable de lourds dégâts dont nous payons encore le prix, mais il est évident que l'Église avait un besoin *indispensable* de réformes, y compris dans la liturgie, comme le pape Benoît XVI l'a clairement expliqué (3). Et, assurément, la situation serait pire aujourd'hui si l'Église ne les avait pas entreprises.

Dans cette affaire, Rome a une responsabilité rarement évoquée : elle ne s'est jamais vraiment intéressée à la question traditionaliste, jugée sans doute trop délicate en raison de la rébellion originelle de Mgr Lefebvre. Elle l'a gérée à vue, sans vision d'ensemble à long terme. Elle aurait pu, ainsi qu'elle l'a fait avec le Renouveau charismatique par exemple, voir la richesse de la mouvance traditionaliste et l'accueillir plus favorablement comme une chance pour l'Église. Ce faisant, elle aurait été en mesure de la diriger et de l'orienter progressivement : en lui faisant perdre, non pas son goût de la « résistance » qui est nécessaire en nos temps troublés, mais un état d'esprit trop éloigné du *sensus ecclesiae* et de la juste obéissance qu'il engendre...

(1) Interview rapportée par l'agence Zenit, le 10 août 2018.

(2) À propos des différents degrés d'autorité du Magistère, je renvoie à l'Instruction *Donum Veritatis* « Sur la vocation ecclésiale du théologien » publiée en 1990 par la Congrégation pour la Doctrine de la foi.

(3) Discours à la Curie romaine du 22 décembre 2005.

La politique de la vertu

La politique de la vertu (1), de John Milbank et Adrian Pabst, récemment traduit en français, est un essai important qui prolonge la réflexion de deux intellectuels liés aux mouvements Radical Orthodoxy et, en partie, communautariens. La vertu contre le libéralisme totalisant ? Présentation.

par MATTHIEU BAUMIER

Dans *La politique de la vertu*, John Milbank, fondateur de Radical Orthodoxy (2), et Adrian Pabst pensent les travers du monde actuel liés au libéralisme libertaire qui impose aux hommes un mode de vie totalisant, inhumain car éloigné de l'anthropologie chrétienne. Outre une analyse des différentes crises contemporaines, ou « *métacrisis* » dans leur vocabulaire, cet essai propose un projet pour une politique chrétienne, en vue d'une société « *post-libérale* » et chrétienne.

Retour sur Radical Orthodoxy

Ancré dans la doctrine sociale de l'Église, Radical Orthodoxy s'appuie aussi sur des penseurs habituellement peu convoqués par la pensée politique chrétienne et catholique, ainsi Michel Foucault ou Guy Debord, et retourne l'arme de la déconstruction contre les déconstructeurs. Ces derniers usant du libéralisme politique, économique et culturel comme d'une arme. Le mode de vie libéral-libertaire est ainsi pointé du doigt comme cause première des maux de nos sociétés. Milbank et Pabst n'utilisent pas le vocable « libéral-libertaire » qui, cependant, en contexte français, traduit bien ce dont ils parlent : le fait que le libéralisme est ce « *centre* » unissant les libéralismes dits de gauche et de droite en un même projet déshumanisant fondé sur le consumérisme idolâtre. Un « *centre* » dominateur, touchant à tous les aspects de la vie. Radical Orthodoxy n'est pas un simple mouvement illibéral : c'est un projet qui oppose l'anthropologie chrétienne au relativisme anthropologique induit par le libéralisme, particulièrement dans les domaines de l'économie et de la culture devenus imbriqués.

Conservateur et contre-moderne, Radical Orthodoxy n'écarte pourtant pas l'idée de progrès social. Au centre de ce corpus, cette idée : la religion, et singulièrement le christianisme, n'est en rien une illusion mais la perception authentique de la réalité. Cette dernière ne peut être réellement perçue que si on la regarde avec les yeux du sacré. Il s'agit donc de renverser l'inversion du réel produite par le libéralisme libertaire dans nos existences.

Les principales caractéristiques de Radical Or-

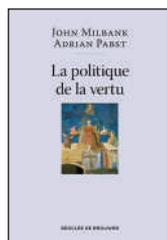
thodoxy, mouvement « *post-libéral* » (Milbank), ont souvent été présentées par leur meilleur connaisseur en France, Denis Sureau (3) : entre autres, une volonté de déconstruire, avec les armes du christianisme, l'idéologie du modernisme ; l'affirmation que la théologie chrétienne est un outil de résistance ; que la négation de Dieu est aussi négation de l'humain, ou encore que l'humanisme séculier et le libéralisme sont des idéologies étrangères au réel. Ces idéologies produisant ce que Guy Debord nommait « *la Société du Spectacle* », autrement dit un moment de l'histoire humaine où le faux est devenu ce qui prétend être le vrai.

Radical Orthodoxy insiste aussi sur la nécessité du don dans les relations sociales et personnelles, un don au sens religieux. John Milbank et Adrian Pabst définissent alors leur pensée sociale comme un « *socialisme conservateur* ». Pour Denis Sureau, il y avait du coup une sorte de « *déclaration de guerre* » contre la modernité libérale séculière dans la naissance de Radical Orthodoxy : le christianisme n'y étant pas un simple soubassement de nos vies, mais bien son sens, et même ce qui fait sens pour l'ensemble du vivant.

Le moment post-libéral ?

Les auteurs proposent une action politique, et même, en partie, une sorte d'embryon de projet dont nombre d'éléments pourraient s'inscrire dans un programme électoral. Sortir de nouveau des catacombes en quelque sorte, affirmer que la théologie pense la réalité, être dans la *polis*, penser le ré-enchantement chrétien de nos sociétés... Le christianisme politique et social des auteurs est un retour à l'essentiel, c'est-à-dire au réel, lequel est le contraire de l'image dans laquelle la modernité prétend nous contraindre à exister.

C'est dans ce cadre, considérant le libéralisme comme une inversion, que doit s'inscrire, aux yeux des auteurs, l'engagement des chrétiens. Du coup, fort de ses 500 pages, *La politique de la vertu* est un livre massif, composé de cinq grandes parties (La politique, L'économie, La *polis*, La culture et Le monde), qui propose de construire politiquement un « *moment post-libéral* », d'élaborer l'après de la postmodernité, rejetant les at-



(1) John Milbank et Adrian Pabst, *La politique de la vertu*, Desclée de Brouwer, 2018, 540 pages, 24 €.



Adrian Pabst, à gauche, et John Milbank: le premier est un intellectuel allemand qui enseigne à l'Université de Kent et à l'IEP de Lille; le second est professeur de religion, politique et éthique à l'université de Nottingham.

tendus dogmatiques de la modernité séculière autant que l'idée d'un moment populiste. Ce dernier étant aux yeux des auteurs un revers réactif de la médaille libérale, auquel ils n'attribuent pas de perspective politique constructive, reprenant plutôt à l'encontre du populisme les critiques développées par ses adversaires, en gros d'être une impasse fondée sur le refus de l'autre. Pour eux, nous n'entrerions pas dans un « *moment populiste* » (4) mais dans un moment « *post-libéral* ». Cette question de savoir dans quelle mesure le populisme actuel peut ou non être un outil politique contre-libéral mériterait évidemment débat. Reste que Milbank et Pabst pensent une voie chrétienne pour après le libéralisme.

Des propositions concrètes

Impossible de résumer l'ensemble des propositions concrètes de *La politique de la vertu*, propositions qui touchent l'ensemble de nos vies en société. Il s'agit de déconstruire la société libérale pour reconstruire une société anthropologiquement chrétienne fondée sur la reconnaissance de la participation, c'est-à-dire du fait que nous sommes partie prenante d'un tout qui, nous dépassant, est plus important que nos individualités, et donc sacré de ce point de vue. Ce qui inclut la question écologique.

Quelques propositions? Dans le domaine économique, *La politique de la vertu* propose en « *l'économie civile* », fondée sur la doctrine sociale de l'Église, une alternative au libéralisme financiarisé contemporain. Ainsi : « *L'objectif est d'associer l'investissement avec la charité, et de changer le marché de l'intérieur en plaçant la logique de don-échange au cœur des processus économiques ordinaires; [...] environ 735 entreprises ont rejoint ces "économies de communion", surtout en Europe. [...] Ce sont de petits nombres mais cela donne un exemple concret d'entrepreneuriat éthique réalisant de bonnes affaires.* » En effet, Milbank et Pabst ne rejettent pas l'économie de marché en tant que telle mais en tant qu'elle est orientée vers le profit plutôt que vers

l'humain. Pour eux, l'économie est lieu de réalisation humaine de soi.

Dans le domaine de la culture : « *C'est l'immanence désabusée d'un libéralisme sécularisé qui a absorbé notre culture. Nous devons réintroduire activement la vertu pour sauver l'humanité du cauchemar post-humaniste de l'ordre bio-robotique et reconstituer le primat culturel de la vie, avec son indispensable complément de technique, pour réinstaurer la personne humaine et rationnelle* ». Pour Milbank et Pabst, cela passe par la réaffirmation de nos racines chrétiennes, une réforme radicale de la formation et de l'éducation, singulièrement en France où l'Éducation Nationale est un acteur de déculturation. Ainsi, « *L'éducation authentique, à la fois, transmettrait une tradition et encouragerait l'expressivité individuelle dès le début. Elle n'enseignerait pas simplement aux élèves des techniques mais les initierait aussi aux traditions de l'Europe et de leur nation ou de leur région [...] commençant dès leur plus jeune âge par des images, des contes et des mythes* ».

Les deux auteurs font ainsi des propositions dans tous les domaines, cherchant une « *troisième voie* », sans lien avec ce qui a pu jusqu'alors être ainsi appelé, allant parfois vers le très concret, comme lorsqu'ils proposent de réinstaurer un système de « *Guildes* » dans le monde du travail. Leur objet est de faire le pari de la vertu, en laquelle ils voient une composante essentielle de notre humanité, et ainsi de placer le Bien commun au cœur du politique. Ils l'écrivent ainsi : « *D'Aristote à Burke, en passant par Thomas d'Aquin, nous considérons que le but de la politique est la libre association autour d'intérêts communs et de vertus sociales partagées, de générosité, de loyauté, de courage, de gratitude et de fraternité qui peuvent nous unir en tant que citoyens, nations et cultures* ».

M.B. |

(2) Je renvoie le lecteur à l'essai d'Adrian Pabst paru en 2003, *Radical Orthodoxy, pour une révolution théologique* (Ad Solem, 2003), essai qui avait provoqué moult débats, ainsi qu'à l'ouvrage de Denis Sureau paru en 2008 chez Parole et Silence, *Pour une nouvelle théologie politique: autour de Radical Orthodoxy*. Catherine Pickstock, William Cavanaugh ou Olivier Thomas-Venard sont d'autres noms à croiser pour qui souhaiterait aller plus loin, et découvrir un courant de pensée, dont certains traits sont annoncés chez Lubac mais aussi Rosenzweig.

(3) Voir par exemple en ligne le texte de sa conférence donnée en 2015 à l'Académie des sciences morales et politiques, à l'invitation de Chantal Delsol.

(4) L'expression est d'Alain de Benoist.

« Il s'agit de déconstruire la société libérale pour reconstruire une société anthropologiquement chrétienne. »

Ici on joue, ici on prie!

Les patronages reviennent à la mode. Celui du Bon Conseil, à Paris, aujourd'hui dirigé avec intelligence et dynamisme par l'abbé Vincent de Mello, est toujours resté vivant depuis sa création en 1884. De tels patronages ont assurément un rôle à jouer dans une société où se distend le lien social. Reportage.

par GABRIEL ALTAR

Le lieu est immense. Nous sommes au cœur de l'ancien carmel de la rue de Lapparent, dans le 7^e arrondissement de Paris. Le calme règne en ce début d'après-midi, mais les nombreux dessins sur les murs trahissent la présence d'enfants tout au long de la semaine. Le directeur du patronage du Bon Conseil, l'abbé Vincent de Mello, nous accueille. Les manches sont retroussées, la poignée de main ferme et le pas vif: il nous entraîne à sa suite, intarissable sur l'histoire et le rôle de ce patronage.

Le terrain de football est la première étape de la visite. Quelques jeunes sont d'ailleurs en train de jouer, la balle au pied. L'abbé de Mello pointe du doigt des fenêtres, qui bordent le terrain: « *c'est ici que vivent les jeunes éducateurs, en communauté, commence-t-il. C'est logement gratuit contre service. Cela permet d'assurer une stabilité dans la présence des éducateurs.* » Pour être éducateur au Bon Conseil, le foyer demande un certain volume horaire hebdomadaire de services, ainsi que de week-ends et de vacances à donner, sans oublier des réunions auxquelles il

faut assister. Et pour cause: avec 3200 adhérents et des activités aussi variées que du karaté, de la danse, des jeux et des goûters, l'aide des éducateurs est primordiale. L'abbé de Mello insiste sur l'accompagnement de son patronage: « *Nos plus jeunes adhérents ont 6 mois. Nous avons des enfants qui ont commencé en halte-garderie et qui sont maintenant éducateur.* »

Le directeur s'engouffre dans un escalier et le prochain lieu que nous découvrons est primordial pour le Bon Conseil. Il s'agit de la salle d'honneur. C'est ici qu'est racontée l'épopée du patronage. « *On travaille beaucoup le sentiment d'appartenance à la maison* », explique l'abbé de Mello. Et de nous faire l'historique du Bon Conseil, au passé tumultueux. Le patronage est créé en 1884 par l'abbé Esquerré, très inspiré du catholicisme social. Le prêtre, marqué par la figure du bienheureux Frédéric Ozanam, s'installe dans ce quartier d'hôtels particuliers pour s'occuper des enfants de domestiques et d'ouvriers,



L'abbé Vincent de Mello.



Réunion des enfants du Bon Conseil avec l'abbé Vincent de Mello.



nombreux dans les environs. Chassé par les francs-maçons, il utilise une usine désaffectée, avant de s'établir en 1901 dans un ancien couvent de carmélites. Parmi les jeunes du patronage se trouve son successeur, le futur abbé Derry. Figure marquante du Bon Conseil, ce dernier, résistant pendant l'Occupation, sera décapité par les Allemands en 1943. Depuis, on lit ici son testament spirituel une fois par an à la messe.

Derrière l'histoire de ce patronage apparaît celle de l'Église: les années 70 bouleversent le Bon Conseil, en dissociant les postes de directeur et d'aumônier. Il faudra attendre le milieu des années 90 pour que les deux responsabilités soient à nouveau jointes, permettant de lier solidement la foi aux activités du patronage.

Déploiement de la liturgie

Nous sillonnons les couloirs et l'abbé de Mello disserte sur les vocations. Deux anciens du Bon Conseil viennent de s'engager. L'un au séminaire, l'autre au monastère. L'abbé s'arrête tout à coup, jette un œil vers la porte-fenêtre. Trois jeunes du patronage sont avachis dans un canapé. Il gronde: « *Qu'est-ce que c'est que ce bazar... C'est un squat?* » Vite, les coupables se redressent. « *Laissez les choses propres en partant, merci!* » Les jeunes obtempèrent avec le sourire et lancent un enthousiaste « *Oui mon Père!* », tandis que lui est déjà reparti au pas de course.

« *La messe est de plus en plus suivie* », note avec confiance l'hôte des lieux, alors que nous entrons dans la chapelle. Impossible de ne pas voir l'immense fresque derrière l'autel: une œuvre signée Marko Ivan Rupnik, un prêtre jésuite slovène. Elle représente douze figures de saints, jeunes ou éducateurs: sainte Thérèse de Lisieux, saint Jean Bosco, saint Jean-Paul II, Chiara Luce, la Vierge Marie... « *Cette mosaïque*

fait prier les gens », explique l'abbé. Parmi ses fidèles, une proportion non négligeable de « *recommençants* », revenus à la foi notamment grâce à leurs enfants, qui suivent ici des cours de catéchèse. La foi est assumée et une attention toute particulière est portée à la liturgie. « *Ici, elle est déployée avec une qualité qui nourrit vraiment*, souligne-t-il. *Je n'ai ainsi pas de difficultés liturgiques: je ne dis pas aux gens de communier à genoux ou de s'agenouiller pendant la consécration. Ils le font spontanément.* »

Naturel et surnaturel

La vision de l'ensemble est finalement proche du *Pari béneictin* proposé par Rod Dreher. Pour l'abbé de Mello, le patronage doit être un écosystème: « *Il n'y a pas de limite entre le naturel et le surnaturel*, indique-t-il. *Quand les enfants reviennent de l'école, on passe systématiquement à la chapelle, ne serait-ce que vingt secondes.* » Ne vous étonnez donc pas si l'on vous dit qu'ici, « *le prêtre est chez lui* » et peut donc aussi bien confesser, que vider les poubelles ou servir le goûter. Et de répéter à qui veut l'entendre le credo qui porte ce patronage: « *Ici on joue, ici on prie!* » Deux choses « *qui sont de l'ordre de l'inutile pour notre société, ne représentant rien dans notre PIB* », mais « *indispensables* ». Et d'évoquer *L'Esprit de la liturgie*, du cardinal Ratzinger: « *Le jeu, c'est comme la prière: une réalité gratuite qui n'a pas d'obligation de résultat. On s'y autorise à créer un autre monde. Or la liturgie aussi crée un autre monde, qui n'est pas virtuel mais bien réel.* » Et de conclure: « *Le jeu est un vrai lieu de formation du cœur qui va rendre plausible le mystère.* »

Ainsi donc, l'abbé de Mello tente un pari osé: lier jeux et foi, détente et travail. Une exigence qui ne s'applique pas seulement aux enfants, mais aussi aux éducateurs. Derrière cette vo-

Messe dans la chapelle du Bon Conseil: la liturgie est soignée, il est important qu'elle soit belle et attirante.

lonté se trouve la nostalgie d'une « réalité unifiée ». Il ajoute : « *Quand les ordres religieux portaient une œuvre éducative, l'homme d'Église pouvait être portier, mettre une heure de colle, donner un cours de science physique et faire chanter le grégorien. La vision était unifiée.* » D'où l'urgence selon lui de former les jeunes et en particulier ses éducateurs, qui interviennent dans certaines écoles du quartier, pour unifier leur foi et leur engagement. Un centre de formation a d'ailleurs été créé. « *Quel que soit leur rôle – pion, professeur... –, ils auront une vision éducative musclée, nourrissante et belle,* estime l'abbé de Mello. *L'une des vocations du Bon Conseil est aussi d'aider les autres structures éducatives à muscler leur dispositif.* »

Pour lier le jeu et la foi, la détente et le travail, les plus jeunes adhérents et les éducateurs plus âgés, la méthode tient en un seul mot qui est ici un projet : la responsabilité. N'allez pas parler au tenant des lieux d'« adolescence », sous peine de vous voir rappeler à l'ordre. « *On a fabriqué l'adolescence en faisant disparaître les rites de passage* », affirme-t-il. Ici, chacun est appelé à être responsable : responsable du goûter, responsable des inscriptions, des jeux... Ces responsables, que l'abbé de Mello appelle « [ses] collaborateurs », apprennent ainsi à devenir adultes, tout en développant un lien « *affectif et effectif* » avec les lieux, citant là encore le cardinal Ratzinger. Il y a partout des responsabilités à prendre, même pour préparer la messe : « *J'ai confié les cérémonies de la Semaine Sainte à des jeunes de quinze, seize ans,* explique naturellement l'abbé de Mello. *J'ai posé une exigence très élevée. Ils sont venus dormir ici, prendre des cours de grégorien. Résultat : ils m'ont préparé une liturgie quasi-monastique ! Il y a une sorte de désir de boire à la source, de se nourrir.* »

Éduquer les jeunes dans la foi, les aider à passer à l'âge adulte en les responsabilisant, voilà



les deux axes développés par l'abbé de Mello dans son patronage, avec un but : permettre aux jeunes de faire des choix. « *Quand un jeune me dit : "Je suis athée", je lui réponds : non, tu es paresseux,* lance-t-il dans un sourire trahissant son agacement. *Ces jeunes n'ont jamais posé de choix, mais des non-choix. Ça me rend fou ! Ce qui m'intéresse, c'est de leur faire poser des décisions, des choix de vie. De les amener à se positionner.* » Avant de conclure, dans un mélange de confiance et de préoccupation : « *Saint Jean Bosco disait que si on a peur des jeunes et qu'on ne s'occupe pas d'eux, ce sont eux qui vont s'occuper de nous.* »

Gabriel Altar ■

Le sport tient une grande place au Bon Conseil. Ci-dessous, procession des rameaux dans les rues de Paris.



Le Bon Conseil, 6 rue Albert de Lapparent, 75007 Paris.
Tél. : 01 53 69 64 20.
Mail : accueil@bonconseil.org
Site : www.bonconseil.org

1918 : des alliances en Europe



par
**Paul-
Marie
Coûteaux**

La politique a de multiples branches, qui ont au moins un point commun : on ne peut les saisir sans une solide érudition historique, l'histoire étant bien l'autre nom de la politique – au sens le plus noble de ce terme qui en a tant, du meilleur au pire. Longtemps, l'étude de l'histoire a tenu lieu de science politique, science au contenu si filandreuse qu'il était fatal que la pompeuse école du même nom se transforme en une banale école de commerce. Un domaine souffre plus que tout autre de l'inculture historique, la géopolitique, à laquelle on ne

comprend goutte sans une solide connaissance de l'histoire. Les esprits modernes, sentant qu'ils souffrent de ce qu'ils nomment un « *gap* », se donnent périodiquement des sessions de rattrapage, ces « commémorations » qui parsèment désormais nos calendriers. Encore faut-il ne pas les manquer.

Une commémoration manquée

C'est ce qui advient malheureusement pour la Grande Guerre 14-18. Pour s'en dispenser, M. Hollande, bottant en touche, annonça que tout serait regroupé en 2018 – pareil passe-passe avait été utilisé par feu M. Mitterrand regroupant le prétendu « bloc de la Révolution » autour, pardi, de la seule année 1989. Hélas, l'année de la grande commémoration passe et l'on ne voit rien venir. Nous avons signalé ici combien l'affaire avait mal commencé avec l'exposition que la ville de Bordeaux organisa l'hiver dernier à la gloire du « sauveur américain » – lequel ne fit pourtant pas grand-chose, n'alignant ses premières divisions qu'au printemps 1918, et se souciant principalement d'en faire la propagande. Ceci s'aggrava encore avec la calamiteuse « visite d'État » que M. Macron, qui doit avoir appris l'histoire du XX^e siècle dans les films américains, effectua aux États-Unis en avril, censée célébrer la déjà trop célèbre « amitié franco-américaine » et qui se solda par une bérézina diplomatique. Les familiarités dont usa M. Trump avec le jeune président réduit à jouer le *nice fellow* rigolard ne firent que refléter la soumission d'un matamore qui, contrairement aux déclarations précédant son voyage, se fit rouler sur tous les sujets, l'Iran, les sanctions économiques, les mesures protectionnistes et, bien sûr, le traité sur le climat. Il est vrai qu'une diplomatie qui a pris l'habitude de tenir son principal adversaire pour son meilleur allié ne peut aller loin.

Les choses empirèrent au mois d'août quand le même M. Macron dédaigna d'interrompre ses vacances, et les minauderies qui les ont ponctuées, pour aller célébrer à Amiens, pourtant sa ville natale (et celle de sa femme), le centenaire de la bataille qui, il y a cent ans, scella la défaite allemande – coûteuse (environ 25 000 morts et blessés

français), elle marqua le début de « *l'offensive des cent jours* » qui aboutit à l'armistice. Mais, célébrée, elle le fut par les Anglo-Saxons réunis dans la cathédrale d'Amiens comme à la parade : force dignitaires états-uniens, canadiens, australiens, et bien sûr britanniques, dont le prince William, deuxième dans l'ordre de succession, et le Premier ministre Mme May, prirent la parole (tous en anglais, le prince dérogeant à la coutume de la famille royale britannique s'exprimant en France en français – même l'évêque crut bon de parler anglais). La délégation française était à l'origine réduite à une secrétaire d'État inconnue mais, devant les protestations, le Premier ministre, en vacances, finit par demander à Mme Parly d'interrompre les siennes...

Rattrapage en novembre pour le président français ?

Après la Russie, c'est pourtant la France qui contribua le plus durement à la victoire : 1,67 million de morts, devant le Royaume-Uni (994 000) et les États-Unis (117 000), tous deux moins touchés que l'Italie (1 242 000) et la Serbie (1 256 000). Encore faut-il relativiser l'apport anglo-saxon – que la démonstration d'Amiens avait pour but de magnifier. Wikipédia annonce que 4 millions de soldats américains ont traversé l'Atlantique ; mais, l'essentiel étant commis à l'intendance, une faible part (environ 420 000) fut engagée – encore étaient-ils mal armés, la France devant fournir 90 % des « armes lourdes », et si peu expérimentés qu'il fallait sans cesse les remplacer. Quant aux Britanniques, certes précieux au long de la guerre, ils faiblirent un peu à partir du printemps 1918 : l'état-major français se plaint de devoir sans cesse dégarnir ses armées des divisions que lui réclamait Douglas Haig, en péril sur plusieurs fronts.

Peut-être M. Macron aura-t-il à cœur de se rattraper en novembre, comme on lui en prête l'intention : il serait alors bien avisé d'associer ceux qui permirent à la France de repousser un envahisseur dont le but affiché était de la réduire à rien : la Russie, qui accusa 3,6 millions de morts, et Nicolas II qui tint bon jusqu'à son renversement. La Serbie, qui fixa dans les Balkans un très grand nombre de divisions germaniques ; et par-dessus tout l'Italie qui, au départ mal équipée, finit par fournir un tel effort (la seule bataille de l'Isonzo fut plus meurtrière que Verdun) qu'elle mit en déroute les quelque 80 divisions autrichiennes sur lesquelles comptait tant l'Allemagne, au point que plusieurs généraux allemands, et Ludendorff lui-même, jugeront que c'est l'Italie qui gagna la guerre. En somme, c'est avec les gouvernements russe, serbe et italien que nous devrions célébrer la victoire. Mais il faudrait pour cela avoir quelques notions d'histoire – et une certaine capacité d'anticipation quant aux alliances à nouer pour défendre l'Europe à l'avenir.

P.-M. C

Découvrir la vie canoniale

Les chanoinesses représentent un Ordre religieux peu connu. Rencontre avec Sœur Faustine-Marie, prieure des Chanoinesses de la Mère de Dieu, dont le couvent est à Azille, dans l'Aude : elle nous parle de leur vocation et aussi de leurs projets.



Sr. Faustine-Marie.

Apostolat des Chanoinesses accompagnant un groupe de jeunes à Fatima.

La Nef – Vous êtes Chanoinesses. Pouvez-vous nous dire en quoi consiste votre vocation ? Quelle est votre spiritualité ?

Sœur Faustine-Marie – Nous vivons sous le patronage de saint Augustin. Pour lui, le lieu évangélique où se fonde la vie monastique est la première communauté chrétienne telle que décrite dans les Actes des Apôtres (4, 32-35) : « *la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme* ». Ils vivaient la pauvreté en mettant « *tous leurs biens en commun* ». « *Un seul cœur, une seule âme, orientés vers Dieu* » sont d'ailleurs les premiers mots de la Règle qu'il nous a laissée. Augustin nous invite ainsi à vivre dans l'unité, à l'image de la Trinité, modèle de toute famille. Il nous invite à être des témoins de l'unité, telle qu'elle doit être vécue dans l'Église, selon le grand désir du Seigneur : « *Qu'ils soient un, comme nous sommes un* » (Jn 17, 22)

Nous pouvons illustrer notre vie canoniale par un triptyque dont le premier volet est justement *la vie commune fraternelle*. Le deuxième est *la vie liturgique* : en effet, nous nous livrons à la recherche de Dieu, par l'étude, mais surtout dans la prière commune autour de l'autel et la prière silencieuse. Une chanoinesse se donne d'abord à la liturgie, au centre de laquelle se trouve la messe ; elle fait vivre, chanter son église par la louange. Ces deux premiers volets ouvrent sur le troisième : *la vie apostolique*.

Quels sont vos apostolats ?

■ Nous restons disponibles aux besoins de l'Église. Nous pouvons donc être envoyées en mission auprès des jeunes, des enfants, des familles, des personnes âgées (en maison de retraite ou à domicile), dans des camps, des pèlerinages (Lourdes, Chartres, Mont-Saint-Michel, Cotignac...), des sessions familiales, etc.

Le monastère est spécialement un lieu d'accueil pour tous ceux qui veulent venir s'y ressourcer, s'unir à notre liturgie, y être accompagnés, seuls, en famille ou en groupe...

Nous cherchons à rendre visible « *le visage maternel de l'Église* », selon les mots de saint Jean-Paul II, à l'exemple et avec l'aide de la Vierge Marie. Car « *la Vierge a été le modèle de cet amour maternel dont doivent être animés tous ceux qui, associés à la mission apostolique de l'Église, travaillent à la régénération des hommes* », nous rappelle le concile Vatican II.

Quelles sont succinctement l'origine et l'histoire de l'Ordre canonial auquel vous appartenez ?

■ Désirant suivre le modèle de l'Église primitive, les prêtres de l'Antiquité tentaient déjà d'unir vie contemplative, vie apostolique, vie commune autour de l'évêque, avant même d'être appelés *canonici*. Entre le VI^e et le VIII^e siècle, face au développement du monachisme, de nombreux conciles en Gaule et en Espagne tentent de cerner l'idéal et le genre de vie des communautés de chanoines. Puis, devant l'émergence d'un clergé « séculier », des prêtres, encouragés par des papes et des évêques et voulant rester fidèles à cet idéal, reprennent la vie commune de prière et de ministère que saint Eusèbe et surtout saint Augustin, au IV^e siècle, avaient normés.

Les XI^e-XII^e siècles verront l'âge d'or des chanoines, et des branches féminines apparaissent





La communauté des Chanoinesses de la Mère de Dieu dans leur couvent d'Azille.

progressivement, vivant ce triple idéal à l'école de saint Augustin. Les norbertines par exemple, sont plus nombreuses à l'origine que leurs frères prêtres à Prémontré. Au XVII^e siècle, la Bse Alix Le Clerc fonde des chanoinesses éducatrices, la célèbre Mère Yvonne-Aimée (+1951) fera renaître, depuis Malestroit, le charisme hospitalier d'autres chanoinesses augustines.

Pouvez-vous nous dire quelques mots de votre propre histoire ?

■ Notre histoire est assez originale. Elle se développe sur les racines d'une communauté érigée en Institut séculier, de droit diocésain, en 1961. Rome veille particulièrement sur cet Institut, dit « pilote », en raison de la nouveauté des Instituts séculiers dans l'Église. Il fleurit en Métropole, Outre-Mer, Belgique et aussi au Canada, en Inde et au Vietnam.

Les sœurs évoluent ensuite vers une vie plus contemplative. Un lien spirituel s'établit en 1989 avec une communauté masculine, qui deviendra celle des Chanoines de la Mère de Dieu.

En 1996, Mgr Lagrange accueille très paternellement la communauté dans son diocèse de Gap. Après une reconnaissance de droit diocésain, il nous encourage bientôt à demander la reconnaissance de droit pontifical. Rome signe le Décret d'érection le 8 décembre 2000, lequel nous rattache à l'Ordre Canonial, et nous donne le beau nom de Chanoinesses Régulières de la Mère de Dieu. L'entrée dans cette vocation a été facilitée par notre Prieure précédente, Mère Marie du Sacré-Cœur, qui avait été Chanoinesse dans la Congrégation Notre-Dame.

Quel type de lien avez-vous avec les Chanoines de Lagrasse ?

■ Nos deux communautés sont unies en une *Conso-ciatio* reconnue par Rome : la *Famille canoniale de la Mère de Dieu*, dont le Père Abbé de Lagrasse est le Modérateur suprême. Ce lien canonique encourage tout à la fois autonomie et relations fraternelles. Notre lien est d'abord d'ordre spirituel, par la prière. Le sacerdoce en est une intention privilégiée. De plus, notre aumônerie est assurée quotidiennement par nos frères Chanoines.

Azille est situé à 45 kms de l'Abbaye de Lagrasse.

Cette proximité géographique favorise la croissance dans la spiritualité commune, ainsi que l'aide réciproque par des services d'ordre intellectuel, comme la formation, et matériel. Elle permet aussi une harmonieuse complémentarité dans la mission. Certains apostolats sont organisés en commun : camps de jeunes, sessions familiales, pèlerinages, retraites.

Ces liens entre nos deux communautés sont une richesse, vécue avec prudence et équilibre, richesse reçue de l'Église et au service de l'Église.

D'où viennent vos vocations ? Ont-elles une origine ou un profil particulier ?

■ Notre communauté a la richesse de réunir des Sœurs d'origines et d'âges variés. Cela est dû à son histoire... et à la Providence divine. Deux Sœurs viennent de l'Inde, une de Martinique, et le Seigneur a récemment rappelé à Lui notre Sœur réunionnaise. Les autres viennent de toutes les régions de France. Nos vocations sont, pour la plupart, issues de familles catholiques pratiquantes, mais ce n'est pas forcément le cas. Actuellement, une jeune fille d'origine musulmane se pose sérieusement la question de rentrer chez nous. Les plus jeunes d'entre nous ont souvent participé à des mouvements de jeunes ou d'étudiants.

Par sa diversité, la communauté peut être comparée à un morceau de musique où les notes sont bien différentes mais harmonieusement unies. Les dons et talents, naturels et spirituels, de chacune sont mis au service de la communauté et de l'apostolat.

Cela fait dix ans que vous êtes installées à Azille: comment êtes-vous arrivées dans ce lieu? Vous allez devoir lancer des travaux prochainement: de quoi s'agit-il?

■ Quand nos frères Chanoines se sont installés à l'Abbaye de Lagrasse, en 2004, nous avons cherché à nous rapprocher d'eux. Nous vivions alors à Gap. En 2008, les sœurs Clarisses nous ont proposé leur Monastère à Azille. Nous leur devons une grande reconnaissance pour ce lieu béni et sanctifié par 130 années de présence et de prière. Dès notre arrivée, il nous a fallu entreprendre de lourds travaux, d'une part pour remédier aux injures du temps, d'autre part pour adapter le Monastère à notre vie canoniale. Toiture de l'église, agrandissement du réfectoire, cloître et, dernièrement, l'accueil. Aujourd'hui, c'est toute la toiture de la clôture du Monastère qui est à refaire. Les fuites sont nombreuses. Des infiltrations se sont déjà produites dans les pièces du premier étage, notamment à l'infirmerie. Elles causent des dégâts progressifs. Il nous faut donc « prendre le taureau par les cornes » pour pouvoir mener notre vie religieuse « à pieds secs ».

L'estimation du budget pour la toiture et l'isolation s'élève à 400 000 euros. Évidemment, nous ne les avons pas. Nous profitons donc de cet article pour lancer un appel à l'aide et remercions chaleureusement par avance les bienfaiteurs, pourtant déjà si souvent sollicités, qui entendront cet appel.

Que représente saint Augustin pour vous et votre vocation? En quoi vous semble-t-il un saint pour notre temps?

■ Le docteur d'Hippone a donné une version au féminin de sa *Règle*. En ce sens, il est donc notre père autant que celui des chanoines! Augustin reste indiscutablement un des auteurs anciens les plus lus et commentés aujourd'hui. Pourquoi? Certes, la richesse et la profondeur de ses écrits spirituels ou théologiques, l'élégance de son style, la finesse psychologique de ses analyses ou confidences en font un auteur fascinant. Mais avant tout, sa conversion encourage la nôtre, elle est un signe d'espérance.

Un saint pour notre temps? Oui, car Augustin a d'abord été un homme dont la riche sensibilité, les passions et inclinations naturelles n'étaient pas toujours bien orientées. Avec sa conversion, elles se sont trouvées humanisées et évangélisées mais non éteintes. Il en va de même de sa quête intellectuelle et spirituelle. Il nous montre que nos soifs de plaisir et de bonheur, parfois désordonnées, ne peuvent être assouvies que dans la possession de Dieu, Bien infini et rassasiement ultime. Bref, Augustin veut jouir de Dieu et nous apprend à le faire...

Saint Augustin a souvent une image austère (les jansénistes s'en sont réclamés) et on l'oppose parfois à saint Thomas d'Aquin: qu'en pensez-vous?

■ Comment opposer saint Augustin et saint Thomas? D'ailleurs, vous savez bien que dominicains et dominicaines ont la *Règle* de saint Augustin et vivent aussi du thomisme: il n'y a donc pas incompatibilité! Et nous faisons de même!

Augustin est d'abord un Pasteur, un pécheur d'hommes; saint Thomas est un professeur, qui édifie en synthèse le savoir théologique. Leurs points de vue sont différents. Car saint Augustin est plutôt dans « l'ordre de la charité », instruisant fidèles et lecteurs dans la lumière du don de sagesse. Saint Thomas est plutôt dans « l'ordre de l'intelligence », il procède selon le mode rationnel de la science théologique, l'intelligence surélevée par la foi.

On peut mal interpréter ces deux géants de la pensée chrétienne. Ainsi les mauvaises interprétations de saint Thomas ont engendré une scolastique desséchée. Les excès dans l'interprétation d'Augustin proviennent souvent d'un thème isolé de son contexte, ou l'accentuation d'une position née dans un contexte polémique. Ainsi le pessimisme de Jansénius a pu tordre la pensée d'Augustin.

Les historiens reconnaissent que l'Occident est souvent augustinien sans le savoir, tant Augustin a marqué notre pensée, notre littérature. Retenons de Jean-Paul II cet éloge d'Augustin: « Sa pensée fut tellement profonde et universelle que nous pouvons l'appeler non sans raison le père commun de l'Europe chrétienne. »

Ainsi le Père Gardeil, grand thomiste, pouvait dire que saint Thomas avait fait de la doctrine d'Augustin « la propre substance de son esprit ».

Vous sortez le 7 novembre un CD à partir de chants et de textes de saint Augustin: pouvez-vous nous en dire un mot?

Les Chanoinesse enregistrent le CD de chants et de textes de saint Augustin: à paraître le 7 novembre.



■ Il y a plusieurs années, nous avons composé quelques chants, à partir de textes de saint Augustin. Beaucoup nous encourageaient à les enregistrer, mais le moment n'était pas opportun. Peu à peu la Providence a posé sur notre chemin les aides dont nous avions besoin ! Nous remercions Gabriel et Anne Lefèvre, de *Rejoyce Musique*, qui ont cru à ce projet et l'ont aimé, et qui nous accompagnent dans sa réalisation.

Nous désirons, à travers ce CD, contribuer à faire connaître et aimer Augustin. Ce saint parle à notre temps et nous invite à la recherche du bonheur, du vrai Bonheur... Nous souhaitons que ce disque rayonne un peu de ce que nous vivons en communauté, à l'école de ce saint, fondateur de l'Ordre Canonial. Il s'agit de partager avec tous un trésor que nous avons reçu. Son message d'espérance sera transmis à travers des chants et un choix de brefs textes, lus par les soins de l'acteur Roland Giraud qui sert magnifiquement les mots d'Augustin.

Vous touchez de nombreux jeunes par vos apostolats : comment les appréhendez-vous, particulièrement au regard de la religion ? Et dans le contexte de notre société qui perd tous ses repères, avez-vous observé des évolutions notables chez les jeunes ?

■ Nous rencontrons une grande diversité de jeunes à travers nos camps ou pèlerinages, mais aussi nos rencontres dans le village, lors de nos déplacements... Certains viennent à nous dans le but de se rapprocher de Dieu. Ils ressentent et se demandent comment vivre ce décalage entre leur désir de vérité et de vie authentique et ce que leur propose le monde. Ils sont alors très réceptifs à ce que nous leur apportons. Pour d'autres, c'est notre habit qui attire ou intrigue. Cela donne lieu à de nombreuses questions sur le sens de la vie, la finalité de notre existence sur la terre... qui amènent à parler de Dieu et de la religion.

Tous ont soif de bonheur et le cherchent mais, malheureusement, parfois sur des chemins trompeurs. Les situations familiales de plus en plus compliquées, le développement croissant du numérique n'aident pas les jeunes à se construire et impliquent de grandes souffrances dans leur vie personnelle. La peur de l'engagement à long terme est une conséquence très nette du mal-être qu'ils ressentent. Pour répondre à ces problématiques, ils sont démunis car ils n'ont ni repères ni but. Nous tâchons alors de leur transmettre aussi une formation humaine, en mettant l'accent notamment sur la vocation de la femme, sa richesse et sa beauté.



Dans ce contexte difficile d'une société de plus en plus « liquide », comment voyez-vous la situation de l'Église en France et dans le monde ?

■ À vues humaines et statistiques, la situation de l'Église catholique en France est vraiment alarmante. Pour autant, l'histoire des catholiques de France en a vu d'autres et la vertu d'espérance nous oblige. Soulignons le courage des familles, des écoles, des mouvements et les belles initiatives qui surgissent.

Dans le monde, la situation ecclésiale est différente et contrastée. Mais notons que la proportion des catholiques reste minime. Heureusement, les chiffres ne disent pas tout et un seul saint peut faire plus pour faire avancer le Royaume de Dieu que dix couvents !

Alors que devons-nous faire ? Comme vient de l'écrire le Saint-Père dans sa dernière exhortation apostolique, « *l'Église n'a pas tant besoin de bureaucrates et de fonctionnaires, que de missionnaires passionnés, dévorés par l'enthousiasme de transmettre la vraie vie. Les saints surprennent, dérangent, parce que leurs vies nous invitent à sortir de la médiocrité tranquille et anesthésiante* ».

Enfin, si la société est devenue « liquide », il lui faut plus que jamais des repères solides. Notre vocation canoniale est particulièrement d'actualité : la tradition augustinienne, la visibilité de l'habit, la beauté de la liturgie, la joie nous semblent des boussoles indiquant la bonne direction, vers le Ciel.

Propos recueillis par Christophe Geffroy ■

Les Chanoinesses au chœur pour la liturgie, l'un des piliers de la vie canoniale avec la vie commune fraternelle et l'apostolat.

Pour aider les Chanoinesses...

Chanoinesses de la Mère de Dieu, 6 rue du Monastère, 11700 Azille. Tél. : 04 68 49 54 27. **Site** : www.soeursdazille.com

Pour aider les Sœurs dans leurs travaux : don à l'ordre de « Les Amis d'Azille », 6 rue du monastère, 11700 Azille. Ou don en ligne (paiement sécurisé) sur leur site ci-dessus. **Reçu fiscal possible** permettant de déduire 66 % du montant du don dans la limite de 20 % du revenu imposable.

Spi et psy : comment les distinguer ?



Le « psychologique » prend une part croissante dans nos vies, souvent pour le meilleur, parfois aussi pour le pire. Dans un monde sans repères ni règles stables, sans foi ni espérance, nombre d'esprits sont désorientés, des plus jeunes au plus âgés, et recherchent une aide psychologique. Dans ce contexte, la tendance à mélanger psychologique et spirituel est fréquente. Ce dossier propose un point sur cette question délicate.

par LAURENCE GEFFROY

À la lecture même du titre, nous devinons que le sujet est complexe. Qu'entend-on par psychologie ? Quelle définition donner à la spiritualité ? Ces deux questions amènent naturellement à préciser leur différence ainsi que leur lien : comment ceux-ci s'expriment-ils concrètement lors d'un accompagnement psychologique ?

Travail du psychologue

Tout d'abord, il semble opportun d'éclairer la fonction du psychologue. La vision commune de ce dernier n'est guère flatteuse et fait souvent appel au fameux divan où le patient s'allonge pour parler seul, face à un thérapeute muet qui récolte pourtant une bonne somme à la fin d'une séance éprouvante. Il est encore imaginé sous les traits d'un homme (ou d'une femme) aux superpouvoirs, capable de tout comprendre d'un individu à la simple vue de ce dernier. Qu'en est-il réellement ? Loin des scènes à la Woody Allen ou des héros de Marvel, le psychologue est un spécialiste du fonctionnement humain. Il reçoit ou rend visite à des personnes avec une problématique particulière, qui tiennent à discuter de cela avec un tiers, professionnel. Lors d'un premier entretien, les deux parties font connaissance : l'une en exposant le sujet qui l'amène et l'autre en le questionnant pour évaluer l'impact dans son quotidien.

Par exemple, à l'hôpital, le psychologue et le

patient échangent pour comprendre ce que la maladie bouleverse et quels sont les moyens pour y faire face. À la fin de ce premier entretien, le psychologue a donc cerné l'objet de la venue du patient et conclut avec lui un « pacte » par lequel ils fixent ensemble les objectifs du travail et le rythme des entretiens. Cela est également vrai en cabinet libéral. Le rôle du psychologue se résume dans la mise en place d'un suivi, parfois en lien avec un psychiatre si un traitement médicamenteux s'avère nécessaire, le plus approprié à la personne et d'en attendre des résultats probants.

On constate donc que le patient est pleinement acteur du travail psychologique qu'il effectue : il n'est pas seul face à un grand gourou qui aurait toutes les solutions clé en main, et qui le laisserait dans son désarroi. Le psychanalyste, son silence et son divan sont bel et bien évincés. Un sportif de haut niveau engage souvent un entraîneur pour l'aider à atteindre ses objectifs, il en est de même pour tout être humain ; il a parfois besoin d'un « entraîneur » pour avancer. Et si cet « entraîneur » n'est pas suffisamment bon à son goût, il peut en changer.

Ainsi, l'accompagnement psychologique se fonde sur une démarche concrète composée d'observation et d'écoute, de bienveillance et de prise de conscience pour le patient à travers les échanges. Aucune frayeur à avoir, le but recherché est finalement très simple : trouver une



réelle harmonie de vie, ce qui se réalise au rythme du patient et varie d'une personne à l'autre, sans règle préétablie. Cette harmonie se révèle essentielle, car elle ne signifie pas guérir toutes les blessures ni même remonter à l'enfance pour comprendre l'origine des failles. L'équilibre vital s'établit dans le présent, avec les ressources disponibles et dans une perspective d'espérance. L'image de l'équilibriste au-dessus du vide entre deux montagnes illustre parfaitement notre condition à chacun : il est peu évident de garder la ligne de crête qui permet de ne pas tomber d'un côté ou de l'autre, en fonction de nos fragilités. En quelque sorte, chaque individu possède son balancier personnel pour vivre le plus sereinement avec ce qu'il est et ce qu'il a vécu.

Tous les psychologues n'ont pas la même formation ni la même façon de travailler. Les approches se multiplient et les détailler n'est pas le but de cet écrit. Il semble cependant important que les outils utilisés (thérapies cognitives et comportementales, psychanalyse, hypnose,

« La psychologie adopte une attitude prudente et distingue le religieux du spirituel. »

« La compétence du "psy", comme pour n'importe quelle autre profession, constitue un pilier incontournable. »

thérapies brèves, EMDR-Eye Movement Desensitization and Reprocessing, etc.) correspondent à ce que la personne attend du suivi. Mais l'essentiel, dans un travail thérapeutique, réside avant tout dans la relation établie et la confiance que l'on peut donner au professionnel ; si l'on a confiance et que l'on constate des évolutions positives sur les points souhaités, alors il est compétent.

Place de la spiritualité en psychologie

Suite à cela, on peut se demander en quoi la spiritualité intervient dans un accompagnement psychologique et quelle place elle peut y trouver.

Si le but d'un tel accompagnement est de tendre à un équilibre de vie, il paraît indispensable de prendre en compte toutes les dimensions de la personne, et notamment la dimension spirituelle. En effet, la dimension spirituelle n'était pas considérée comme opportune dans les lieux laïcs, y compris par les psychologues, il y a peu de temps encore : l'arrivée des soins palliatifs, dans les années 80 en France, avec la notion de souffrance spirituelle, a contribué à un regain d'intérêt sur le sujet mais sans sonner le retour du religieux pour autant.

Mais comment définir cette dimension spirituelle et comment ne pas empiéter sur l'accompagnement spirituel ? La psychologie adopte une attitude prudente et distingue nettement le religieux du spirituel. La religion n'a pas sa place en tant que telle dans un travail psychologique ; le psychologue n'est pas chargé d'apporter un avis sur la valeur morale des actes d'un patient ni sur ses convictions religieuses. Elles peuvent apporter un éclairage sur sa façon d'être et de vivre mais elles ne constitueront jamais un objectif thérapeutique. Lors des prises en charge de fin de vie, par exemple, le psychologue n'a pas à aborder les questions de foi, bien que l'on puisse pourtant penser que les circonstances favoriseraient ce type de sujet. Si toutefois le patient souhaite s'engager dans cette voie, c'est alors à l'aumônier d'intervenir. On comprend donc que l'accompagnement psychologique n'aborde pas la relation à Dieu de celui qui consulte, quelle qu'elle soit. Et l'on saisit mieux en quoi il se distingue pleinement de l'accompagnement spirituel.

Parler de spiritualité se révèle complexe si on s'en tient aux articles scientifiques sur le sujet ; une définition unique n'existe pas. Le plus fréquemment, le spirituel est lié à la notion de transcendance et de quête de sens. Concrètement, cela se vit à travers le travail et la communauté au sens social et politique, la capacité à vivre avec soi-même et les autres, ou

encore l'empathie, la gratitude et le pardon. Autant d'éléments qui, en outre, renvoient aux valeurs chrétiennes. Certains auteurs connus, tel Frankl (1905-1997), ont mis en avant ce besoin intrinsèque à l'être humain de recherche de signification de son existence. Psychiatre neurologue d'origine autrichienne, Viktor Frankl a été déporté à Auschwitz. Toute sa famille est morte là-bas. Ces circonstances affreuses lui ont permis de constater que les personnes qui résistaient le mieux à la violence gratuite et à l'absurdité de la situation n'étaient pas les plus robustes, souvent dans l'action, mais les plus fragiles qui avaient su développer une vie intérieure, permettant un espace où l'espoir était possible ainsi que le questionnement du sens de ce qui leur arrivait.

Au-delà de la spiritualité, des études scientifiques en psychologie ont abordé la religion comme un soutien face aux épreuves, comme une stratégie non négligeable qui peut favoriser l'évolution des troubles psychiatriques et une aide pour choisir le meilleur traitement. Mises en avant dans les études américaines, la prière et la foi aideraient à la rémission de certains cancers, du sein et du colon notamment, et seraient un facteur protecteur chez les adolescents dits à risque. On peut noter que ces recherches ne mentionnent pas la pratique religieuse des personnes interrogées.

Si l'on fait le lien avec l'accompagnement psychologique, un patient peut évidemment s'ouvrir sur le manque de sens dans sa vie, par exemple. Le travail du thérapeute consistera alors à creuser les aspects qui donnaient autrefois une signification à son existence, à aider à comprendre en quoi ils ne sont plus valables aujourd'hui, pour ensuite trouver de nouveaux points d'appui ou réhabiliter les anciens.

Quelques années après sa sortie d'Auschwitz, Frankl met en place la logothérapie, nouvelle approche dans laquelle la dimension spirituelle se trouve au centre, alors qu'elle était assez inexistante jusque-là dans le domaine. À la même époque, Etty Hillesum fait la même expérience : cette jeune femme juive d'Amsterdam, déportée elle aussi à Auschwitz, a connu un itinéraire spirituel fulgurant. Et malgré les atrocités du camp, elle expérimente une liberté intérieure exceptionnelle, exprimée à travers un amour de Dieu et un don de soi peu communs. Ses aspirations et errances rendent son message d'autant plus accessible à nos contemporains.

Nous ne vivons pas l'horreur du nazisme et pourtant il est assez facile de percevoir l'importance, à l'heure actuelle, de développer un espace intérieur dans lequel habitent des questions sans réponse évidente et proposant une ouverture à la transcendance. On pourrait schéma-

tiquement représenter la spiritualité comme une maison : le rez-de-chaussée évoquerait la quête de sens propre à tout homme dont s'occupe le psychologue et l'étage symboliserait une vie intérieure marquée par une présence divine ou une vie de foi. Le psychologue n'a donc pas à monter à l'étage de la maison ; ce n'est pas pour autant qu'il en oublie l'existence.

La foi et le psychologue

Suite à cela, on peut s'interroger sur la vie intérieure du psychologue ; est-il nécessaire qu'il soit chrétien pour assurer un bon accompagnement psychologique ? Il existe de mauvais psychologues cathos, qui confondent justement thérapie et morale et dont les conséquences peuvent être dramatiques, et de bons psychologues athées, compétents et avec un réel souci de l'autre. La compétence, comme pour n'importe quelle autre

« L'intention profonde qui anime le psychologue, l'intention du cœur apparaît comme primordiale. »

profession, constitue un pilier incontournable. L'important n'est pas tant l'étiquette extérieure que la vision que le psychologue a de son patient et la visée qu'il a pour lui. Aussi, l'intention profonde qui anime le psychologue, l'intention du cœur apparaît comme primordiale. Et cela s'en ressent assez rapidement lors d'un entretien.

Enfin, de façon plus personnelle, j'oserai mettre en parallèle la démarche de foi et la démarche du psychologue : si la foi suppose docilité et réceptivité face au don gratuit de Dieu, le psychologue se dispose pareillement face à celui qu'il reçoit ou qu'il visite. Une telle attitude intérieure, au-delà des mots, donne lieu à un accueil total et sans réserve de l'autre et lui garantit la plus belle disponibilité qui soit.

Pour conclure, les mots de Maurice Zundel résumant parfaitement l'objectif du psychologue chrétien à mon sens : *« Ah ! pouvoir être soi-même enfin (lors d'un entretien)... sans refouler son âme, et sans mentir à l'Infini dont on porte en soi l'implacable exigence ! Il nous appartient (à nous psychologues) en tout cas de ne pas imposer cette contrainte aux autres, en les entourant de tant d'humilité et de tant de respect, de tant de bonté et de tant d'amour, qu'ils découvrent leur âme et qu'ils osent l'exprimer. Il n'y a pas d'œuvre plus grande que celle-là, il n'y en a pas de plus nécessaire » (L'Évangile intérieur).*

Laurence Geffroy ■

Psychologue clinicienne en hôpital

L'amour de Dieu est la santé de l'âme

« **L'**amour de Dieu est la santé de l'âme » : ces mots de saint Jean de la Croix, mis en exergue à cet article, illustrent parfaitement l'intention de son auteur. Il convient en tout premier lieu de bien définir ce qu'est l'accompagnement spirituel : un chemin vers Dieu ; ou encore une connaissance de soi *en Dieu*. Parler d'accompagnement psycho-spirituel est risqué ; il peut conduire à une confusion qu'il est nécessaire d'éviter. Surtout lorsque l'on sait les nombreuses dérives en ce domaine. La santé psychologique n'est pas du ressort du prêtre, mais d'un thérapeute sérieusement formé – car il existe aussi de nombreux apprentis sorciers en ce domaine !... Mais à l'ère du « tout psychologique », le risque est grand de voir la quête de salut, réalité éminemment transcendante, ramenée à une recherche de la santé et du bien-être psychique ; et la spiritualité chrétienne se réduire au développement harmonieux de soi, le fameux développement personnel qui envahit presque toute la sphère publique, voire une certaine pastorale et spiritualité chrétiennes.

Face à ce risque, il faut absolument affirmer que la vie spirituelle, même si elle se développe à travers lui, ne peut aucunement se confondre avec le psychisme humain. Saint Paul lui-même opère une distinction entre « l'homme psychique », laissé à sa seule nature, et « l'homme spirituel », qui peut « juger de tout et n'est jugé par personne » (1 Co 2, 14-15). Le psychanalyste comme le prêtre sont tous deux des êtres d'écoute ; mais là où le premier dénoue les fils inconscients que tisse notre *psyché*, l'accompagnateur spirituel est attentif à la vie d'un baptisé qui doit mettre en œuvre les vertus théologiques qui unissent à Dieu et la vie morale qui les authentifie et en découle.

Est-ce à dire pour autant qu'il n'y ait aucune interférence entre le psychisme et l'esprit, entre la *psyché* et la *pneuma*, pour parler comme l'anthropologie paulinienne ? Non pas, certes ; mais il faut là encore

opérer un discernement. Car ma santé spirituelle ne dépend pas de ma santé psychique ; la vie spirituelle provient d'une grâce imméritée, celle du Christ Rédempteur, à laquelle je suis librement invité à consentir dans la foi. Point n'est besoin d'une particulière disposition psychologique pour se convertir à Dieu, puisque la grâce de la conversion est offerte à tous les hommes sans exception : « *Il n'y a pas d'aptitude psychique à la sanctification en tant qu'elle est cet événement spirituel qui ne s'offre qu'à la liberté* » (1). Et cependant, puisque « *la grâce ne détruit pas la nature* », selon le vieil adage thomiste, il importe aussi, tout en maintenant que grâce et liberté transcendent le psychisme, de faire droit à celui-ci pour le déploiement de la vie de l'Esprit. « *Il y a certaines qualités proprement psychiques qui conditionnent l'épanouissement des fruits de l'Esprit dans ce qu'on appelle les vertus chrétiennes, et finalement l'exercice concret de la charité* » (*ibid.* p. 13). Mais ces qualités psychiques ne seront jamais que des conditionnements de l'acte spirituel et de la sanctification, non des conditions préalables. L'accompagnement spirituel peut purifier ces déterminismes psychiques, non en usant des techniques des psychothérapeutes, mais en écoutant la personne et en relisant avec elle son histoire à la lumière du seul Amour de Dieu.

Dans cette sorte d'*anamnèse*, il ne s'agit pas de jouer les apprentis sorciers pour détecter de mystérieuses blessures enfouies dans la mémoire (ou en dénoncer les coupables !...), mais de dégager l'esprit filial des entraves psycho-affectives qui l'empêchent pleinement de naître. Il s'agit tout simplement, sans intrusion ni interprétation hâtive, de prendre en compte les différents éléments historiques et familiaux de la personne et de repérer tant les ressources que les fragilités qui facilitent ou non son ouverture à la vie filiale chrétienne. L'accompagnement spirituel doit viser, non le soin thérapeutique et le bien-être, mais bien plutôt le salut et la fécondité spirituelle qui dépendent là encore davantage de l'attitude filiale et de la réceptivité au don de Dieu que des dispositions psychologiques de la personne elle-même. S'ouvrir au don que Dieu nous fait de Lui, c'est se réconcilier avec toute son histoire pour que celle-ci devienne une histoire sainte, parce qu'elle se sera laissée traverser par la présence de ce Père des Cieux dont nous sommes les enfants, certes blessés et cabossés, mais inconditionnellement et définitivement aimés!...

Fr. Jean-Gabriel Rueg, ocd

Carme déchaux, prieur du couvent de Broussay

(1) L. Beirnaert, sj, Revue *Christus* HS n° 210, p. 11.

Le Christ de Cefalù (Sicile) : s'ouvrir au don de Dieu. « Ma santé spirituelle ne dépend pas de ma santé psychique. »



Être thérapeute chrétien ?

Le docteur Dominique Megglé est psychiatre, spécialiste d'hypnose ericksonienne, et auteur de nombreux ouvrages de psychologie dont *Les thérapies brèves* (Le Germe, 2011). Il nous parle notamment de la notion de « thérapeute chrétien » : y a-t-il, autrement dit, une façon chrétienne d'être un thérapeute en psychologie ?

La Nef – Dans le domaine de la psychologie, la notion de « thérapeute chrétien » a-t-elle un sens ? Autrement dit, le fait d'être chrétien donne-t-il un éclairage spécifique à la pratique de la psychologie ou de la psychiatrie ?

Dominique Megglé – En grec, « thérapie », c'est le soin, toutes les techniques qui soulagent et si possible, guérissent. C'étaient les médecins, ayant étudié les lois de la nature et guidés par le Serment d'Hippocrate, qui faisaient le soin. Les chrétiens des premiers siècles étaient surnommés les « *thérapeutes* » parce que le message d'amour de Jésus-Christ qu'ils transmettaient soulageait les gens de bien de leurs misères physiques et mentales. En les convertissant, ils leur apportaient le bonheur. Les cœurs et les corps étaient apaisés. Dans ce sens, on peut parler de « thérapie chrétienne » par la conversion. La psychologie moderne reprend le sens premier de « thérapie », celui des Grecs. Il s'agit donc de techniques qui soignent la nature humaine. Pie XII qualifiait le médecin de « *ministre de Dieu sur la nature* ». Il ne lui demandait pas d'intervenir au plan religieux, affaire du prêtre. En ce sens, il ne peut pas y avoir de thérapie ni de thérapeute chrétien.

Cependant, quand un praticien soigne le psychisme, sa conception de la nature humaine a un rôle capital dans les soins qu'il donne. S'il croit qu'il n'y a pas de nature humaine, que l'homme est entièrement conditionné par ses pulsions, n'est pas immortel et que son unique but raisonnable ne peut être que de jouir de plaisirs successifs tant qu'il est en vie, il ne conduira pas ses thérapies de la même manière que le praticien qui croit qu'il existe une loi naturelle, que l'homme est libre, même si c'est d'une liberté en-

travée, peut maîtriser ses pulsions et donc changer, qu'il est en constant devenir et destiné au bonheur éternel en Dieu. Le premier voit en l'homme un mammifère supérieur, le second une personne. Le premier croit que la vie et la souffrance n'ont pas de sens, le second si. On voit d'ailleurs ici que le pessimisme du premier amoindrira ses résultats thérapeutiques par rapport au second. Comment rendre espoir à un déprimé si l'on pense que la vie est absurde ?

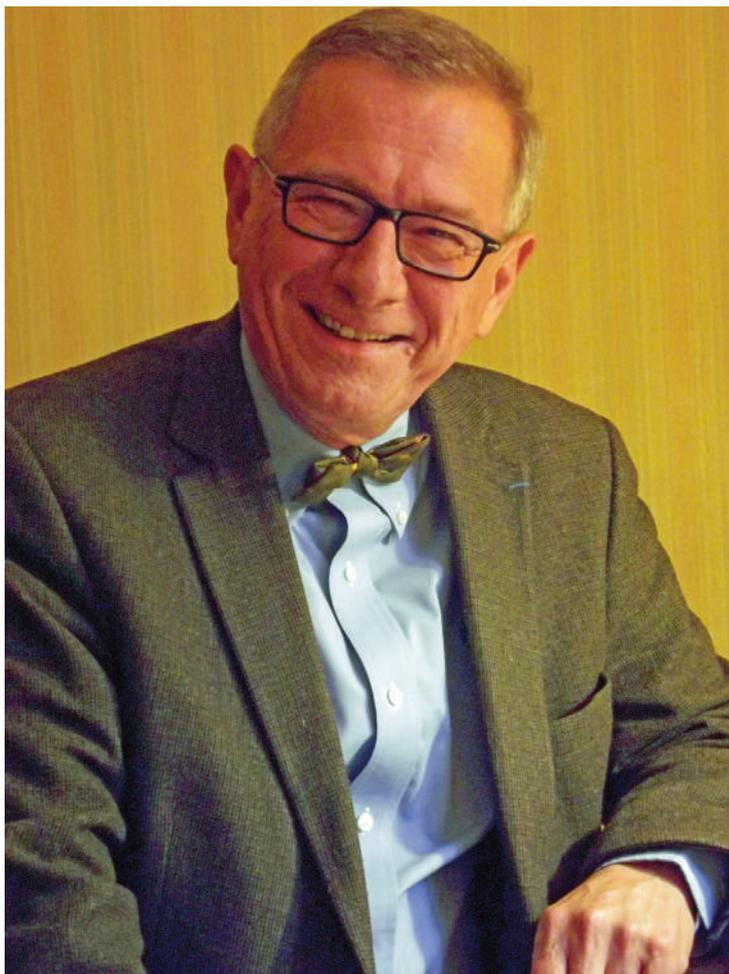
Pour toutes ces raisons, la notion de thérapie chrétienne et de thérapeute chrétien a un sens. Le fait d'être chrétien donne un éclairage très efficace à la pratique de la psychologie et de la psychiatrie. Un éclairage, c'est-à-dire une inspiration sous-jacente et une orientation stratégique. En revanche, le fait d'être chrétien n'apporte rien à la matérialité des techniques thérapeutiques utilisées : celles-ci sont uniquement du ressort de la science. Donc, on ne s'affiche pas comme « thérapeute chrétien ». Si vous êtes mauvais au plan technique, vous resterez mauvais même si vous êtes chrétien ! Il vaut mieux que le chrétien qui souhaite faire une thérapie s'adresse à un bon thérapeute incroyant qu'à un mauvais qui s'affiche chrétien ! J'en ai connu de merveilleux, pleins d'humanité et de dévouement, des hommes de bonne volonté.

Quelle attitude vous semble indispensable de la part du thérapeute dans son exercice ?

■ La gentillesse. Les études scientifiques ont montré que seulement 15 % de l'efficacité des thérapies reposait sur des techniques spécifiques et que 85 % de l'efficacité reposait sur des facteurs dits non-spécifiques : bienveillance et honnêteté du thérapeute, motivation du patient.

La gentillesse, c'est considérer la personne qui consulte comme unique, aussi unique que ses empreintes digitales ; se dire que, quelque étrange que nous paraisse son comportement, elle a sûrement de bonnes raisons d'agir ainsi ; être sûr qu'elle a en elle les ressources pour avancer, et que, puisqu'elle les ignore, c'est notre travail, de l'aider à les découvrir ; et dans ce but, la rejoindre dans sa souffrance afin qu'elle se sente

« Comment rendre espoir à un déprimé si l'on pense que la vie est absurde ? »



Le docteur Dominique Megglé :
« Quand un praticien soigne le psychisme, sa conception de la nature humaine a un rôle capital dans les soins qu'il donne. »

comprise pour de bon. Quand elle se dit : « ce type-là m'a comprise », alors, d'un seul coup, elle ne se sent plus seule, sa souffrance s'allège et elle est prête à coopérer.

Aujourd'hui, la chute de la pratique fait que les gens ne se confient plus guère aux prêtres, mais à leur « psy » : les seconds ont-ils remplacé les premiers, exercent-ils la même fonction auprès des personnes ?

■ Il est indéniable que nous avons beaucoup remplacé les prêtres. Certes, souvent, les prêtres ne sont pas ou mal outillés devant les problèmes psychologiques, mais surtout, ce n'est pas leur vocation et nous n'avons pas la même fonction. Avec moi, le patient ne vient pas rencontrer l'homme de Dieu mais le technicien du psychisme, celui qui va remettre son cerveau en place. Avec moi, l'entretien ne se finit jamais à genoux avec un *Ego te absolvo*.

Comment le psychiatre que vous êtes établit-il la distinction entre problèmes spirituels et psychologiques ? Arrive-t-il que des prêtres vous envoient des patients ? Et inversement, avez-vous déjà renvoyé des patients vers un prêtre ?

■ Souvent, des prêtres m'envoient des patients, laïcs, séminaristes ou confrères. Il arrive aussi qu'ils consultent pour eux-mêmes. La pathologie

psychiatrique la plus souvent rencontrée chez les prêtres est le *burn out*, comme chez Orange ou d'autres grandes entreprises, comme partout aujourd'hui dès qu'on a la chance de travailler. Ils sont épuisés. Il faudrait que ces prêtres prient plus, reçoivent plus leurs ouailles, aient moins de réunions, concélébrent moins et, surtout, se sentent plus entourés d'affection. Ils retrouveraient le sens de leur vocation. Qu'ils relisent Dom Chautard !

Les directeurs de séminaires et les maîtres des novices s'arrachent aussi souvent les cheveux avec leurs jeunes qui viennent d'une société déboussolée. Il manque des repères de base à ceux-ci. Comme au V^e siècle, quand saint Benoît a écrit sa Règle dans un monde romain en déliquescence : au chapitre IV, il demande à ses moines de « *ne pas tuer* ». À des moines, censément sur le chemin de la sanctification, il demande de ne pas tuer ! Avec nos jeunes, nous n'en sommes pas encore là !

Envoyer des patients à des prêtres ? Bien sûr, cela arrive. Des deuils, des conflits de conscience moraux et religieux, bref, des personnes dont je pense qu'elles ont besoin d'un éclairage de plus haut que ma petite psychologie et qui viendra assainir ainsi la leur.

Pour finir par le début de votre question, comme psychiatre, je n'ai pas les éléments pour faire une distinction entre problèmes psychologiques et spirituels. Il n'y a pas de critères. J'admetts que l'on parle de « problèmes psychologiques ». Quand vous avez un problème, vous devez le résoudre. C'est ce que nous essayons de faire. Mais un problème, c'est de la mathématique, de la physique, de la science, des techniques, ce que vous voulez. Vous devez trouver une explication logiquement rigoureuse qui l'explique et ainsi le résoudre.

Mais comment parler d'un « problème spirituel » ? Comment parler de « problème » quand il s'agit du Mal ? Est-ce un « problème » que ce gosse de vingt ans qui meurt foudroyé du cœur dans un match de tennis, que cette femme de cinquante ans qui meurt d'un cancer du poumon en laissant cinq enfants ou que ce vieillard qui meurt d'Alzheimer sans reconnaître ses enfants ? Pouvez-vous résoudre ça ? Avez-vous une explication ? Non, ce ne sont pas des « problèmes », mais un mystère, celui du Mal. Nous devons courber la tête, accepter et entrer dans le mystère. Notre Seigneur, sur la Croix, nous y invite, comme la seule attitude intelligente et fructueuse.

Les plans spirituel et psychologique ne sont pas au même niveau. Quand vous avez un problème psychique ou physique, vous devez d'une part tâcher de le résoudre avec un technicien, le thérapeute, et d'autre part, dans la prière, tâ-

cher de l'accepter, d'y discerner ce que Dieu veut par là pour vous et le Lui offrir. Quand je rencontre un patient, je l'aide à régler son problème et je vois aussi un homme pour lequel Jésus a donné Son Sang et je vois Jésus souffrant dans cet homme. C'est pourquoi je prie pour mes consultants.

Où se situent le problème de la possession diabolique et la distinction entre le rôle de l'exorciste et celui du psychologue ?

■ Ce n'est pas au psychiatre de se poser la question d'une éventuelle possession diabolique. Cela dit, s'il est chrétien, il sait qu'elle est toujours possible d'autant que le démon, travaillant l'imagination, peut singer tous les tableaux de la pathologie mentale, mais la plupart de ceux-ci ont une cause naturelle. Il arrive cependant qu'avec certains patients, j'aie une forte présomption de la présence du diable. Je crois que cette perception occasionnelle vient de ma confirmation. Je conseille alors à la personne de consulter l'exorciste diocésain pour avoir son avis. Je ne dis jamais à la personne qu'elle est possédée ou infestée ! Je ne suis pas compétent.

Nos sociétés modernes déconstruisent systématiquement toute l'anthropologie traditionnelle de notre civilisation au point que même les notions d'homme et de femme ne sont plus claires (théorie du genre) : quel impact cela a-t-il en termes psychologiques sur une population ?

■ Aujourd'hui, plus personne ne sait ce qu'est être homme ou femme. Il y a une dédifférenciation des rôles respectifs. Les femmes, « libérées » par la contraception, n'ont plus aucune limite. Certaines sont prises d'une ambition professionnelle effrénée, la même qu'elles reprochaient aux hommes autrefois. Avant 60 ans, l'écrasante majorité des divorces est demandée par les femmes. Cette dédifférenciation et l'instabilité des ménages sont source d'une énorme souffrance psychique, tant pour les adultes que pour les enfants (dépression, troubles anxieux). Les hommes se sont mis à avoir peur des femmes d'une manière nouvelle. On le voit particulièrement dans l'évolution de l'hystérie, qui est une pathologie du désir. L'hystérie s'est aggravée et les hommes adoptent aujourd'hui les comportements hystériques qu'avaient les femmes d'il y a un siècle, quand elles étaient le sexe opprimé. Les professionnels sont perplexes.

Notre société incite largement à considérer son propre intérêt plutôt que celui d'autrui et la littérature psychologique montre que l'on a de plus en plus affaire à des phénomènes de

perversion jusqu'au « pervers narcissique » : à quoi attribuez-vous cette évolution... et que pourrait-on faire pour la ralentir ?

■ Cette société individualiste et sans limites au désir favorise la multiplication des pervers. On utilise l'autre pour y trouver sa jouissance narcissique, et quand on l'a bien « pompé », qu'on l'a bien asséché, on le jette et celui-ci n'a plus que ses yeux pour pleurer. On le voit dans les entreprises et les relations homme-femme. C'est le fruit de Mai 68. Au terme psychologisant et si vulgarisé de « pervers narcissique », je préfère le bon vieux et plus simple « méchant ». On y voit ainsi plus clair. Un pervers narcissique n'est rien d'autre qu'un méchant. Alors, vous me demandez en somme comment faire reculer la méchanceté dans le monde ? Demandez-le à Jésus. Une seule voie : faire progresser l'amour. C'est l'Évangile.

Peut-on voir un lien entre des troubles tels que la dépression ou les troubles anxieux et un mauvais usage de la liberté ? La liberté peut-elle être un danger ?

■ Tout ce que nous venons de dire le démontre. C'est par un mauvais usage de notre liberté que cette société est devenue individualiste, sans limites au désir, fabriquant des méchants à tour de bras, cassant les ménages à répétition, harcelant les gens au travail. Tout cela est le résultat de multiples actes personnels, libres, immoraux. Mais cela va beaucoup plus loin.

Comme vous le savez, il existe une psychiatrie vétérinaire. Les chevaux et les chiens peuvent faire des dépressions. Ils ont un psychisme (mémoire, imagination, intelligence estimative) qui peut souffrir du fait de certaines expériences pénibles, de leur éducation ou de leur biologie. Les humains ont ce même type de souffrance qu'eux, mais ils ont, en plus, une autre forme de souffrance psychique que les animaux n'ont pas. Ce sont tous les désordres provoqués en eux par des perturbations de la conscience morale. On n'a jamais vu un chien devoir répondre de ses actes en justice, comme les nazis à Nuremberg. Je me souviens d'un gars qui avait fait une sévère dépression après avoir été condamné injustement à de la prison avec sursis : il avait été accusé faussement par son ex-femme d'avoir tripoté

« La formule du bonheur tient en deux mots : merci, pardon. »



leur fille et le tribunal avait suivi la menteuse.

Ce que l'être humain supporte le plus mal, c'est d'avoir mauvaise conscience. Un seul exemple. Une femme de 40 ans consulte pour dépression. Sa vie est un échec. Depuis quinze ans, elle commence des relations sentimentales qui n'aboutissent jamais, elle commence des formations professionnelles qu'elle ne finit jamais. Je me demande si elle n'a pas un problème de conscience et lui pose la question: « *Par hasard, dans votre vie, n'auriez-vous pas fait un jour quelque chose de mal, de vraiment mal?* » Passé un cri de dénégation, elle se prend la tête dans les mains et pleure. À 25 ans, elle était élève-infirmière (sa première formation). Le jour de son évaluation, elle doit piquer un malade. Entre la salle de soins et la chambre de celui-ci, elle se rend compte qu'elle s'était trompée de produit à injecter. Elle pique quand même le patient avec le mauvais produit pour ne pas avoir une mauvaise note à son évaluation. Et surtout, quinze jours après, elle recommence: elle pique encore sciemment un malade avec un mauvais produit. Sa conscience l'a jugée: elle était une sale fille, elle n'était plus fiable à ses propres yeux. Elle a abandonné ses études d'infirmière et, depuis, sa conscience morale la poursuivait.

Alors, oui, bien sûr, la liberté peut être dangereuse pour notre santé psychique quand nous l'utilisons pour le mal, et évidemment elle nous est bénéfique quand nous la tournons vers le bien. Et vous savez, j'ai la formule du bonheur.

Quoi, vous avez la formule du bonheur?

■ Oui, elle tient en deux mots: merci, pardon. Une personne capable de gratitude, qui se rend compte de tout ce qu'elle a reçu depuis sa naissance et reçoit quotidiennement de Dieu et des

autres et *le leur exprime souvent* aura le cœur plein de joie. Elle ira bien.

Quant au pardon, ce n'est pas une ardoise magique grâce à laquelle on effacerait le tort qui nous a été fait et qui ainsi n'existerait plus. Non, c'est une remise de dette. Quand un type vous cause un tort, il vous prend quelque chose qui vous appartient (argent, réputation, etc.). Il devient votre débiteur et vous son créancier, jusqu'à ce qu'il vous rende ce qu'il vous a volé: c'est la justice. Mais vous pouvez décider de lui remettre sa dette: c'est le pardon. Pourquoi pardonner? Parce que la plupart de nos débiteurs ne nous rendront jamais ce qu'ils nous ont pris. Alors, inutile de nous torturer en courant après une justice illusoire. Tant que nous ne pardonnons pas, nous ruminons notre créance, sommes en proie au ressentiment qui peut nous faire tomber malade. Dans le ressentiment, notre débiteur nous occupe incessamment la tête, nous sommes devenus son esclave, les rôles sont injustement renversés. En lui pardonnant, nous coupons la chaîne de notre esclavage, nous sommes libérés et apaisés. Bien sûr, humainement parlant, tout n'est pas pardonnable. Aux chrétiens qui souffrent de ne pas arriver à pardonner des horreurs qui leur ont été faites, je conseille de plonger celles-ci dans le Cœur ouvert de Jésus sur la Croix et de ne plus s'en occuper. Que leur psychisme garde l'impression de ne pas pardonner, en réalité, dans la foi, ils ont pardonné parce que Jésus a pris l'horreur en Lui et a pardonné pour eux. Ainsi commence pour eux le chemin d'un apaisement grandissant.

Alors, merci, cher ami, de m'avoir permis de m'exprimer auprès de vos lecteurs, et pardon de certaines longueurs que je vous ai imposées.

Propos recueillis par Christophe Geffroy ■

« C'est par un mauvais usage de notre liberté que cette société est devenue individualiste, sans limites au désir, fabriquant des méchants à tour de bras, cassant les ménages à répétition, harcelant les gens au travail. »

L'accompagnement spirituel

Direction spirituelle et accompagnement psychologique sont deux approches bien distinctes qu'il est important de ne pas confondre. Explications.

par l'ABBÉ LAURENT SPRIET

Léonie est baptisée. Elle a perdu sa maman à l'âge de 14 ans. Dans son enfance, elle a connu bien des souffrances: maladies, mauvais traitements de la « servante » de ses parents, mort prématurée de sœurs et de frères, etc. Vous l'avez peut-être reconnue, il s'agit de Léonie Martin, la sœur de la « petite Thérèse » de Lisieux. Pour vous faciliter la compréhension du sujet qui nous occupe dans cet article, je vous propose d'imaginer qu'elle va avoir besoin de l'aide d'un psychologue et d'un « père spirituel ». Car Léonie a un corps, une âme et un esprit (comme le dit saint Paul en 1 Th 5, 23). Son corps a parfois besoin des soins d'un médecin, son âme (psyché) de l'aide d'un bon psychologue, son esprit d'un bon guide spirituel, voire d'un « confesseur ».

Léonie va donc consulter un ou une psychologue (voire un psychiatre si la difficulté relève d'une pathologie). Elle le choisit d'abord pour sa compétence professionnelle et non d'abord (même si c'est mieux) parce qu'il est « catholique ». De quoi va-t-elle parler? Que va-t-il essayer de lui apporter? Léonie va parler de sa vie, de ses relations avec ses parents, de ses peurs, de ses colères, de ses angoisses, de ses « idées fixes », de son mal-être. Elle va évoquer toutes ses blessures et le psychologue va l'aider à « vivre avec », et peut-être à « cicatriser » ses blessures en les accueillant pleinement et en les affrontant. Non pas les guérir mais les porter, les dépasser, ne pas trop être « arrêtée », « bloquée » par la charge émotionnelle due aux événements traumatisants de sa vie. Le psychologue souhaite que Léonie ressente un plus grand bien-être humain et psychologique en faisant en sorte que sa souffrance s'atténue et qu'elle acquiert un sens dans la perspective de l'amour. Il faudra aider Léonie à nommer ses blessures et éventuellement à donner les pardons nécessaires aux personnes qui l'auraient meurtrie.

En outre, Léonie choisit un « père spirituel ». Elle le choisit « parmi dix mille » dirait sainte Thérèse d'Avila. Mettons qu'il s'agisse d'un prêtre (elle aurait pu choisir une moniale, un religieux, un ou une laïque compétents). Elle le veut « *plein de charité, de science et de pru-*

dence », comme l'enseigne saint François de Sales (1). Que lui dit-elle? De quoi lui parle-t-il? Elle va s'entretenir avec lui de ce qu'elle croit être sa vocation, de ses soucis pour répondre à celle-ci (entrées et sorties répétées dans des communautés religieuses). Ils vont parler ensemble de sa vie de prière ou d'oraison et des difficultés qu'elle y rencontre, de sa « règle de vie » qui correspond à son « devoir d'état », de ses tentations et de son combat spirituel, de sa mise en pratique de la Parole de Dieu. En un mot: de sa vie de foi, d'espérance et de charité, car Léonie et son accompagnateur spirituel (qui n'est pas nécessairement son « confesseur ») veulent le plein épanouissement de la grâce sanctifiante qu'elle a reçue le jour de son baptême: c'est-à-dire sa sainteté. Il l'écoute, il l'encourage, il la conseille, il la reconforte spirituellement. Il peut l'aider à vivre chrétiennement avec ses blessures psychologiques.

Si le psychologue de Léonie est chrétien, il peut proposer à Léonie d'aller parler avec un prêtre de tel ou tel épisode de sa vie, surtout s'il a entraîné des péchés. Si le « père spi » de Léonie a repéré des blessures psychologiques qui entravent son avancée spirituelle, comme autant de « *cailloux dans ses chaussures* » ou de « *poids inutiles dans son sac à dos* » qui entravent sa bonne marche, il va l'envoyer (avec un peu de bon sens) chez un bon psychologue, car la grâce s'implante mieux dans une bonne nature équilibrée.

Il serait incongru, voire dangereux, que son « père spi » se prenne pour un psychologue et son psychologue pour son « père spi ». Le psychologue ne parle pas de moralité des actes, et le prêtre n'a pas à « jouer au psychologue ». Ces deux domaines sont distincts et complémentaires. La personne qui bénéficie de l'aide du mé-

« Les blessures psychologiques n'empêchent pas d'être saint. »



decin, du psychologue et du prêtre, elle, est unique. Tout ce qu'elle souffre dans son corps, dans sa psychologie et dans son esprit peut avoir des répercussions dans d'autres dimensions de son être, mais chacune d'elles est spécifique et réclame le soin d'un spécialiste. Tout est lié dans la personne humaine, mais il ne faut ni séparer hermétiquement ni confondre les différentes facettes de la personne humaine.

Le psychologue et le « père spi » de Léonie peu-

vent éventuellement échanger entre eux pour mieux l'aider (en gardant évidemment soin de ne pas mélanger « for interne » et « for externe »).

En réalité, Léonie Martin n'a pas eu affaire à des psychologues (ils n'existaient pas de son temps), mais elle a rencontré l'amour de sa mère, de son père, de ses sœurs, de ses oncles et tantes. L'amour d'une famille qui, sans aucun doute, l'a aidée à « vivre avec » toutes ses blessures psychologiques et à les surmonter, de telle sorte que son procès de béatification a été ouvert en 2015. Les blessures psychologiques n'empêchent pas d'être saint. Mais les

saints sont heureux de rencontrer sur leur chemin de bons médecins, éventuellement de bons psychologues, et certainement de bons guides spirituels...

L.S. ■

(1) *Introduction à la vie dévote* 1, 4. Citons aussi sainte Thérèse d'Avila: « *J'aimerais mieux traiter avec un homme savant qui ne ferait pas oraison, qu'avec un homme d'oraison qui ne serait pas savant, parce que ce dernier ne pourrait m'instruire de la vérité ni fonder sur elle sa conduite* » (*Livre de sa vie*, 13).

Les conditionnements psychologiques et la responsabilité morale en termes de péché

Seul Dieu « *sonde les reins et les cœurs* » (Jr 17). Lorsque nous péchons, Lui seul peut vraiment mesurer notre culpabilité car Il connaît nos intentions et les circonstances exactes de nos choix moraux. Si donc nous ne pouvons pas parfaitement connaître notre responsabilité morale, nous pouvons toutefois essayer de l'estimer grâce au jugement de notre raison. Il faut alors nous souvenir que certains conditionnements psychologiques (sociaux ou individuels) peuvent entrer en ligne de compte pour diminuer notre culpabilité. Nous pouvons penser, par exemple, à ce que saint Jean-Paul II appelait les « *structures de péché* » qui sont l'expression et l'effet des péchés personnels d'hommes et de femmes multiples, et qui en induisent d'autres à pécher à leur tour (contraception, avortement, structures sociales injustes, etc.). Dans cette même ligne, le *Catéchisme de l'Église Catholique* invite aussi à considérer « *les états d'angoisse* » qui affectent les personnes qui, par exemple, tombent dans la masturbation (cf. CEC 2352) car « *l'imputabilité et la responsabilité d'une action peuvent être diminuées, voire supprimées, par l'ignorance, l'inadvertance, la violence, la crainte, les*

habitudes, les affections immodérées et d'autres facteurs psychiques ou sociaux » (CEC 1735).

Il est clair que le poids de nos blessures psychologiques peut exercer une influence sur notre vie morale, tout comme certains de nos péchés peuvent nous blesser psychologiquement et, par la suite, affecter notre responsabilité dans nos choix ultérieurs. À titre d'exemple, nous pouvons dire que, dans certains cas, la pression (morale ou physique, médicale ou familiale, sociale ou professionnelle) exercée sur une femme pour qu'elle avorte diminue grandement sa culpabilité, ou la réduit au minimum. De même, nous pouvons affirmer qu'avorter n'est pas un acte anodin psychologiquement. Le péché peut créer des blessures ; les blessures peuvent se présenter comme des circonstances atténuantes à l'égard d'actes peccamineux ou moralement mauvais. Cela fait partie d'un sain discernement pastoral à exercer, en particulier lors du sacrement de pénitence, et cela peut aider les fidèles à ne pas désespérer dans le combat spirituel.

L.S. ■

Guérir spirituellement

Le Père Joseph-Marie Verlinde, d'abord attiré par les spiritualités orientales, l'ésotérisme et le *new age*, est revenu à la foi chrétienne et a fondé la Famille de Saint-Joseph qui va inaugurer son second monastère. Il prêche notamment des retraites et anime des sessions de formation, particulièrement dans le domaine du discernement des nouvelles religiosités et des thérapies alternatives. Entretien.

La Nef – Vous connaissez bien l'ésotérisme, le *new age* et toutes ces spiritualités modernes en vogue aujourd'hui, y compris tout ce qui vient d'Asie (bouddhisme, yoga...): pourquoi rencontrent-elles un tel succès, quel bien font-elles et quels dangers recèlent-elles, particulièrement pour la foi chrétienne?

Père Joseph-Marie Verlinde – Avec la convocation du « Parlement mondial des religions », à Chicago, en septembre 1893, organisé dans le but de trouver une spiritualité substitutive au judéo-christianisme jugé obsolète, l'Occident déroulait un tapis rouge aux traditions orientales. Le résultat fut une série de vagues déferlantes. La percée du Bouddhisme Zen en Occident date des années 30, par l'intermédiaire du Japonais Daisetz Teitaro Suzuki (1870-1966), qui fut à l'origine de ce que l'on appela le « *zen américain* ». La vague la plus spectaculaire fut celle des mouvements néo-hindous: citons la « Méditation Transcendantale » de Maharishi Mahesh Yogi, la « Mission de la Lumière Divine » de gourou Maharaj Gi, la « Société Internationale pour la Conscience de Krishna » de Swami Prabhupada Sarasvati, sans oublier: Meher Baba, Swami Muktananda, Bhagwan Shree Rajneesh, etc. Ces différents groupes contribuèrent au développement du paradigme émergent, appelé le « *Nouvel Age* », qui visait à s'imposer à l'Occident en lieu et place du paradigme judéo-chrétien. Des psychologues – Abraham Maslow et autres membres de l'Institut ESALEN (Californie) – ont interprété les états modifiés de conscience induits par les techniques venues d'Orient, comme des expériences universelles, qui accréditaient la « *foi positive et naturaliste* » de la re-

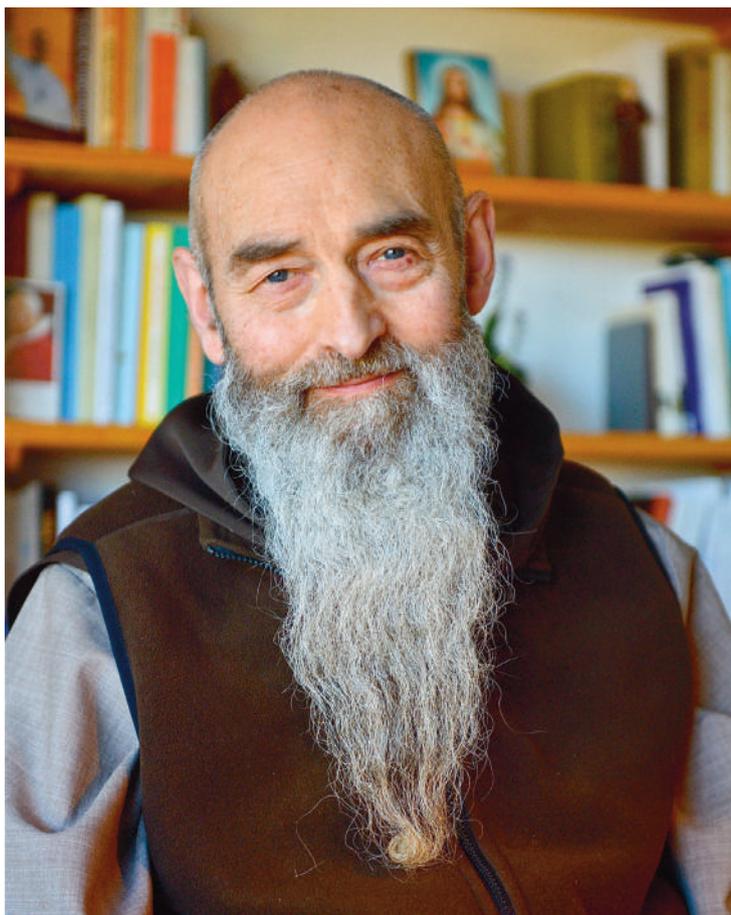
ligion primordiale, identifiée comme un monisme émanationniste. Le retour à la pureté de l'intuition religieuse originelle exigeait donc de renoncer à la croyance en un Dieu transcendant, créateur et rédempteur – interprétation déviante de la religion authentique, et cause de toutes les violences perpétrées en son nom tout au long de l'histoire.

Vous intervenez pour former et aider à discerner les nouvelles techniques de relaxation et les thérapies alternatives: pourquoi?

■ La banalisation du yoga, introduit jusqu'en maternelle, la large diffusion de techniques telles que la sophrologie (qui se présente comme une version « scientifique » des techniques de modification de conscience issues des traditions orientales), prouvent si besoin est, que le *Nouvel Age* est *de facto* devenu le nouveau paradigme en Occident. Le dernier avatar est sans doute la méditation dite « de pleine conscience », qui jouit même de la publicité des chaînes de la radio nationale. Or la pleine conscience (*vipassana*) occupe une place primordiale dans le bouddhisme: il s'agit du cinquième membre du « *noble sentier octuple* », conduisant à l'éveil spirituel. Nous ne nions pas que l'on puisse tirer certains bénéfices de cette pratique, tel qu'un apaisement intérieur dû à une distanciation momentanée par rapport aux événements stressants. Mais il convient de discerner une technique sur l'horizon de son origine et de sa fin. Or la finalité de cette méditation est une dissolution progressive de la conscience personnelle (considérée comme illusoire) jusqu'à son extinction complète, afin d'atteindre l'enstase des mystiques naturalistes.

Quant aux thérapies alternatives, bon nombre d'entre elles fondent leur pratique sur l'anthropologie des traditions orientales, selon laquelle nous posséderions, outre notre corps physique, toute une série de corps énergétiques ou subtils, en interaction avec notre corps matériel. Ces thérapies dites « *énergétiques* » participent au programme des techniques orientales, qui visent à atteindre « *l'éveil* » par manipulation de ces énergies occultes (1).

« La confusion entre les niveaux psychologique et spirituel conduit à psychologiser le péché ou à diaboliser la blessure. »



Père Josph-Marie Verlinde :
« Le défi d'une authentique retraite de "guérison intérieure" consiste à articuler ces deux niveaux, psychologique et spirituel, dans le respect de leur spécificité mais aussi dans la prise en compte de leur interaction. »

Vous éveillez notre attention à des techniques physiques ou mentales inspirées des traditions orientales, qui peuvent avoir des incidences spirituelles. Mais que pensez-vous des retraites de « guérison intérieure » en vogue chez les chrétiens? Relèvent-elles de la spiritualité ou de la psychologie?

■ La psychologie clinique tente de remonter à la source des traumatismes pour essayer de dénouer l'écheveau complexe des relations que l'enfant a tenté d'instaurer avec ses proches – mère, père, fratrie – au cours des premières années de sa vie. Le but de la démarche est de corriger – autant que faire se peut – la structure psychique que l'enfant a mise en place en organisant les représentations mentales de sa vie pulsionnelle, afin de permettre à l'adulte qu'il est devenu, d'affronter sa vie relationnelle de manière plus harmonieuse.

Tel n'est pas le projet des retraites dites de « guérison intérieure », qui ne s'intéressent pas directement au niveau psychique, mais spirituel. Le qualificatif « intérieure » veut signifier que la relation que l'on cherche à restaurer est celle qui nous unit à Dieu dans l'Esprit. Leur objectif est d'aider la personne à s'ouvrir à Dieu son Père, et à réorienter sa vie, à la suite du Christ, « chemin, vérité et vie » (Jn 14, 6). Il s'agit donc d'une démarche croyante de conversion, explicitement finalisée sur la personne du Christ, qui nous ré-

vèle notre identité de fils et de filles de Dieu. Corrélativement, le terme de « blessure » désigne ici toute forme d'obstacle qui affecte notre relation à Dieu, qui nous empêche d'accueillir pleinement la vie surnaturelle qu'Il veut nous donner dans l'Esprit.

La confusion entre ces deux démarches naît de l'intitulé, très discutable, de « guérison intérieure ». En effet, l'approche psychothérapique vise elle aussi une « guérison » que l'on pourrait qualifier d'« intérieure », mais il s'agit ici de l'intériorité psychique, qui est essentiellement différente de l'intériorité spirituelle. Pour lever toute ambiguïté, il faudrait donc parler de retraite de « guérison spirituelle ». Mais il n'est pas facile de corriger une dénomination qui est entrée dans les habitudes, même si elle s'avère ambiguë!

Ceci dit, s'il convient de distinguer les deux niveaux, psychique et spirituel, il ne s'agit pas pour autant de les séparer, car ils constituent deux dimensions d'une seule et même personne, qui interfèrent inévitablement. Je cite Antoine Vergote: « Comme consentement à un Dieu vivant, la foi fait entrer Dieu dans la réalité psychique et elle porte celle-ci vers les signes divins. Les péripéties du psychisme et celles de la foi sont solidaires. En conséquence, l'intelligence de la foi passe par l'élucidation de la dramatique psychique et la considération de l'ordre de la foi clarifie les lois et les événements du psychisme » (2). Des névroses peuvent mutiler la vie spirituelle, et inversement, la vie dans l'Esprit infuse la charité dans nos relations humaines. Le défi d'une authentique retraite de « guérison intérieure » consiste à articuler ces deux niveaux, psychologique et spirituel, dans le respect de leur spécificité mais aussi dans la prise en compte de leur interaction, afin de permettre aux personnes de s'ouvrir toujours davantage à la grâce sanctifiante.

Plus généralement, à une époque où les gens ne se confessent plus et ne voient plus de prêtres, n'y a-t-il pas une confusion entre le spirituel et le psychologique?

■ La confusion entre les niveaux psychologique et spirituel conduit à psychologiser le péché ou à diaboliser la blessure. Le péché est un acte libre de rupture d'alliance dont je porte l'entière responsabilité. Certes, le chiendent de mon péché « habituel » pousse le plus souvent sur le terrain de mes blessures psychiques. Mais si ces dernières constituent une circonstance atténuante, je garde néanmoins la responsabilité de mon acte, que j'aurais pu éviter si j'avais recouru à la grâce divine, qui ne fait jamais défaut à celui qui l'implore. Aucune psychothérapie ne peut me

« guérir » de mon péché, comme aucun psychiatre ne peut me réconcilier avec Dieu. Seul le Christ, par le sacrement de la réconciliation, peut me rétablir dans l'Alliance et me donner à nouveau accès à la grâce baptismale. Ceci dit, j'ai aussi la responsabilité de travailler à guérir les blessures psychiques qui me fragilisent spirituellement.

L'autre extrême consiste à séparer les niveaux psychique et spirituel, et à faire abstraction de l'influence négative des névroses sur ma vie spirituelle. Les comportements qui procèdent de leur dynamisme sont interprétés spirituellement – ce qui à l'extrême peut conduire à diaboliser la blessure qui me porte à trébucher spirituellement. On ne traite pas une boulimie en recourant à une prière de délivrance, voire à un exorcisme, mais en consultant un psychothérapeute.

Comment analysez-vous les effets de la déconstruction anthropologique sans précédent (qui culmine avec la théorie du genre) dans les domaines psychologiques et spirituels? Quels effets concrets cette déconstruction a-t-elle sur nos contemporains?

■ Il me semble que la théorie du genre se construit sur l'horizon d'un refus de toute norme et de toute limite. Jean-Paul Sartre soutenait déjà que si Dieu n'existe pas, il n'y a pas de nature qui puisse nous dicter ses « lois ». La liberté ne supporte pas d'être bridée, fût-ce par les limites imposées par une soi-disant nature. Ne touchons-nous pas à l'essence même du péché: le refus de vivre dans la dépendance du don de Dieu? Dans une de ses catéchèses, saint Jean-Paul II soulignait que « *le livre de la Genèse parle de la création comme d'un don* » (3). Le péché, dès l'origine, est le refus de ce don et la volonté de l'autonomie absolue – « *connaissant le bien et le mal* » (Gn 3, 5). Mais le prix à payer est le sacrifice de la filiation, et par le fait même, le renoncement à découvrir notre identité profonde, que seul le Père peut nous révéler. Ce refus de l'Altérité divine – « *vous serez comme des dieux* » (Gn 3, 5) – va entraîner le refus de l'altérité fraternelle, qui conduit à l'élimination de l'autre (Gn 4) ou à la réduction à l'identique par la négation de la différence (la théorie du *gender*). Privée de la paternité divine, dans l'ignorance de sa véritable identité, la personnalité de l'homme post-moderne devient de plus en plus fragile. « *Jeté vers la mort* » (Heidegger), il essaye en vain de fuir son angoisse dans une hyperconsom-



mation qui ne comble pas son désir, sa soif de vie véritable. Le résultat est dramatique: un suicide sur la planète toutes les 40 secondes; une tentative de suicide toutes les 2 secondes.

Le pardon est au cœur de la foi chrétienne: en quoi est-il une notion fondamentale, y compris pour un bon équilibre psychologique et pour guérir intérieurement?

■ Le pardon est entré dans le cabinet des psychothérapeutes comme une étape importante de la résilience, le dépassement des culpabilités, le retour à la sérénité et par là, à un certain bien-être. Dans une approche chrétienne, le pardon est avant tout une démarche spirituelle, dont l'initiative ne peut venir que de Dieu. Nous ne pouvons offrir aux autres que le pardon que nous avons d'abord reçu du Dieu de miséricorde, qui nous appelle à revenir à lui. C'est en accueillant la Parole qui nous sauve, en nous abandonnant à la puissance de la miséricorde qui fait grâce, que nous entrons dans la nouveauté de la vie de l'Esprit, et que nous pouvons pardonner à notre tour: « *Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux* » (Lc 6, 36). Comme l'explique saint Paul: « *Si donc quelqu'un est dans le Christ, il est une créature nouvelle. Tout cela vient de Dieu: il nous a réconciliés avec lui par le Christ, et il nous a donné le ministère de la réconciliation, et il a déposé en nous la parole de la réconciliation* » (2 Co 5, 17-19).

Le pardon chrétien est un acte divino-humain que l'Esprit de Jésus-Christ nous donne d'accomplir, pour l'instauration du Règne de Dieu au cœur de ce monde.

Propos recueillis par Christophe Geffroy ■

(1) C'est-à-dire des énergies qui ne peuvent être ni mesurées, ni quantifiées par les sciences empirico-formelles.

(2) A. Vergote, *Dette et désir*, Seuil, 1978, p.307-308.

(3) Audience du 13 décembre 1978, DC 1755 (1979) 9.

« Aucune psychothérapie ne peut me "guérir" de mon péché, comme aucun psychiatre ne peut me réconcilier avec Dieu. »

■ Monastère Saint-Joseph de Mont-Luzin, 386 route de Limonest, 69380 Chasselay. Tél. : 04 78 47 35 26.

■ Monastère Saint-Joseph de Mont-Rouge, 20 rue du Château d'Eau, 34480 Puimisson. Tél. : 04 67 36 07 85.

■ Site: <https://fsj.fr/>

Théologie morale et psychologie



par
le Père
Pascal Ide

Le Père Pascal Ide est prêtre du diocèse de Paris et membre de la Communauté de l'Emmanuel; il est actuellement formateur au séminaire de Bordeaux; il est l'auteur de nombreux ouvrages dont les derniers parus sont: *Puissance de la gratitude: vers la vraie joie* (Éditions Emmanuel, 2017), *Manipulateurs. Les personnalités narcissiques* (Éditions Emmanuel, 2016), *Le burn out, une maladie du don* (Éditions Emmanuel/Quasar).

Encore aujourd'hui, les relations entre théologie morale et psychologie (1) sont de fascination ou de répulsion; au mieux, elles sont de distinction. Je souhaiterais plaider en faveur de l'intégration.

La *fascination* a conduit certains théologiens à des confusions délétères pour leur discipline. On se souvient du « théologien » allemand Eugen Drewermann qui, encore plus formé qu'influencé par Jung, en est venu à interpréter les commandements divins et les actes humains à partir des archétypes. Plus près de nous, Xavier Thévenot, qui fut mon professeur à l'Institut catholique de Paris à la fin des années 80 et dont les cours ont été récemment publiés, proposait, à côté d'approches novatrices et précieuses, un cours de théologie morale fondamentalement inspiré par Lacan où nulle place n'était accordée aux notions de péché, de vertu ou de bonheur.

Symétriquement, la *répulsion* conduit à réduire la psychologie à la seule pathologie et l'écarter de la théologie morale. Je me souviens d'une rencontre avec un moine qui m'évoquait une douloureuse histoire. Je compatissais en lui disant que, dans la situation qu'il me décrivait, il avait dû se sentir frustré. À ce mot, il a bondi avec un air dégoûté: « *Frustration? Mais c'est de la psychologie. Pouah!* » Pourtant, ne pas prendre soin de son psychisme est aussi déshumanisant et illusoire que d'ignorer son corps.

La *distinction* peut être illustrée par l'opposition entre sciences humaines et éthique que propose le père Servais Pinckaers dans son indispensable histoire de la théologie morale, *Les sources de la morale chrétienne* (2): s'il est précieux de distinguer les champs, il l'est tout autant et plus encore de les articuler.

Les trois attitudes qui viennent d'être exposées tiennent en grande partie à ce que, surtout en France, la psychologie est encore souvent identifiée à la psychanalyse, ignorant les vastes et passionnants courants de psychologie développés outre-Atlantique, comme la « psychologie morale » (3). Plutôt que de disserter en général sur l'*intégration* de la psychologie au sein de la théologie morale, ébauchons quelques exemples, parmi beaucoup, inspirés de ces études américaines.

L'acte humain est ordonné à sa fin qu'est Dieu par les dispositions habituelles bonnes que sont les vertus. Or, Martin Seligman, fondateur du courant de psychologie, dite positive (4), a lancé une vaste enquête en vue de répondre à la question: « *Comment pouvons-nous aider les jeunes gens à réaliser leur plein potentiel?* » Et il a conclu que cette aide résidait dans vingt-quatre qualités ou « *forces de caractère* » qu'il est aisé de reconduire à la distinction classique des quatre vertus cardinales. Celles-ci se trouvent à la fois confirmées et incarnées par de multiples moyens de mise en pratique.

L'estime de soi

Même la vie théologale n'est pas étrangère à la psychologie, du moins indirectement. Prenons la seule vertu de charité. Deux actes, entre autres, structurent la pratique de l'*agapè*. Le premier, bien connu, est le pardon. Or, depuis la seconde moitié des années 80, nous assistons à une véritable explosion de la littérature psychologique dans ce domaine. Ces travaux sont notamment le fait d'un psychologue chrétien, Dr. Robert Enright, qui a fondé en 1994 un Institut international du pardon. Non seulement, ils montrent que le pardon est nécessaire à la guérison, mais ils proposent des démarches concrètes. Certes, l'approche est mesurée par le bien-être personnel; elle ne peut donc qu'être introductive. Le prêtre et psychothérapeute canadien Jean Monbourquette a réalisé la synthèse de la double approche, psychologique et éthique (5).

Le second acte, plus méconnu, voire oublié, est l'amour de soi. Pourtant, il est expressément nommé par l'Écriture (Lv 19, 18; Mt 22, 39 et //; Ga 5, 14; Ep 5, 28; Jc 2, 8), la Tradition (S. THOMAS D'AQUIN, *Somme de théologie*, IIa-IIae, q. 25, a. 4) et le Magistère (*Catéchisme de l'Église catholique*, n. 2281). Or, très nombreuses sont les études actuelles sur l'estime de soi (6). Outre des moyens concrets et validés, la psychologie confirme et précise ce que saint Thomas avait judicieusement noté: l'*union* avec l'autre présuppose l'*unité* avec soi-même.

Alors, *psychologia, ancilla theologiae moralis?*

P.I. ■

(1) La théologie morale est assez aisée à définir comme la partie de la théologie qui a pour objet l'agir humain vers sa fin qui est Dieu. En revanche, il est presque impossible de donner une définition de la psychologie qui fasse l'unanimité. Disons provisoirement qu'elle a pour objet l'être humain en ses conditionnements individuels, qu'ils soient normaux (par exemple, le caractère) ou pathologiques.

(2) Servais Thomas Pinckaers, *Les sources de la morale chrétienne. Sa méthode, son contenu, son histoire*, Academic Press Fribourg/Cerf, 1985, p. 60-96.

(3) Cf. les travaux pionniers de Lawrence Kohlberg, *Essays on Moral Development* (vol. 1 & 2), New York, Harper and Row, 1981 et 1984.

(4) Cf. Martin P. Seligman, *Vivre la psychologie positive*, InterÉditions, coll. « Pocket », 2011.

(5) *Comment pardonner?*, Le Centurion, 1992 (rééd. Bayard, 2011).

(6) Cf., par exemple, l'excellent ouvrage de Christophe André, *Imparfais, libres et heureux*, Odile Jacob, 2006.

Dieu et la liberté humaine

Le Père Basile, moine du Barroux, a publié une des quatre parties d'une monumentale étude sur la prédestination, la grâce et le libre-arbitre (cette première partie publiée est consacrée à saint Thomas d'Aquin). Il a bien voulu aborder pour nous certains aspects de cette question fort complexe.

par le PÈRE BASILE VALUET, OSB



Qu'est-ce que Dieu connaît des événements qui pour nous sont futurs ?

Dieu connaît tous les futurs possibles, réalisés ou non, et parmi eux les futurs conditionnels, qui se produiraient si était posée une cause entraînant un effet nécessaire (si une météorite de dix tonnes tombait sur une maison, elle transpercerait le toit). Il connaît aussi les futurs absolus, ceux qui, de fait, se produiront, même les choix libres. Cela n'exerce pas de nécessité sur ces derniers, car il les connaît comme présents à son éternité, comme nous connaissons avec certitude un ami librement assis en ce moment devant nous et en train de lire *La Nef*.

La volonté divine est-elle irrésistible ?

La volonté divine conditionnelle, dite antécédente, ce que Dieu voudrait qu'il se produise, à ne considérer que la nature des choses et la finalité qu'Il leur a assignée, est faillible. Elle nous est manifestée par les commandements (« Tu honoreras tes père et mère »), les interdictions (« Tu ne tueras pas ») et les conseils (« Si tu veux être parfait, va, vends tes biens... »).

En revanche, la volonté absolue, dite conséquente, ce que Dieu veut pour l'instant *t* du temps, une fois considéré tout ce qui aura précédé réellement cet instant *t*, est infaillible. Cette volonté conséquente nous est connue par ce que Dieu lui-même fait (Il s'incarne dans le sein de Marie, Il pousse un homme à poser une bonne action...), ou, au contraire, par ce qu'il se contente de ne pas rendre impossible : c'est le mal – notamment le péché – qu'il décide de tolérer. Si un péché se produit, c'est que Dieu a décidé de ne pas le rendre impossible. En sens inverse, si Dieu décide de ne pas rendre impossible tel péché, ce péché est infailliblement rendu *possible*, mais attention ! peut-être n'aura-t-il pas lieu. Quand Dieu tolère un péché, c'est qu'il sait que s'il a lieu, Lui saura en tirer un bien plus grand, et, s'il a lieu, Il le réintègre dans l'ordre : rien ne lui échappe.

Qu'est-ce que la providence divine ?

C'est le plan éternel que Dieu a sur l'histoire de l'Univers, et notamment de l'Humanité, pour mener tous les êtres vers leur finalité. L'exécution de ce plan dans le temps se nomme plus exactement le gouvernement divin.

Qu'est-ce que la prédestination ?

C'est la partie de la providence qui mène les anges et les hommes au Ciel. Au niveau de la volonté conditionnelle, la prédestination s'appelle plutôt volonté salvifique universelle, volonté antécédente de Dieu que tous les hommes parviennent au salut éternel (cf. 1 Tm 2, 4). Cette volonté, entièrement libre, a pour effet dans le temps en chaque homme une réelle possibilité de se sauver (cf. Vatican II, *Gaudium et spes*, 22), à commencer par la toute première grâce suffisante d'appel à la foi, totalement gratuite.

Par ailleurs, comme volonté conséquente, la prédestination au sens propre prend en compte la situation antérieure à un instant *t*, et décide de ce que Dieu va donner à cet instant *t* : la contrition, la grâce sanctifiante, et enfin l'entrée dans la gloire. Si on considère la prédestination globale, ou ensemble constitué par la volonté salvifique universelle antécédente plus les prédestinations à chacun de ces dons, on voit qu'elle repose sur une base de totale gratuité miséricor-

dieuse. Mais si au sein de cet ensemble on prend un don particulier autre que la première grâce, on voit que la réponse humaine peut disposer à recevoir la grâce suivante, voire mériter la gloire : la prédestination à un don fourni à l'instant t, notamment la gloire, tient compte des futurs antérieurs à cet instant t, par exemple des mérites gagnés (cf. CEC 600). Ainsi, la toute première grâce est certes entièrement gratuite, mais les autres peuvent être des réponses divines à des coopérations humaines antérieures.

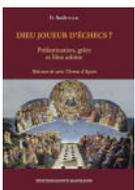
Qu'appelle-t-on alors « grâce » ?

On distingue la grâce incréée et la grâce créée. La grâce incréée, c'est Dieu-Trinité lui-même habitant nos âmes et se donnant aux saints dans le Ciel. La grâce créée, ce sont tous les dons gratuits qu'il octroie à sa créature intelligente pour la mener au salut. Certains sont extérieurs (une lecture, un bon exemple, un sermon, une belle liturgie...), d'autres sont intérieurs (la grâce soit habituelle, soit actuelle). La grâce habituelle sanctifiante est une qualité permanente qui embellit notre âme et la fait participer à la nature divine (c'est un « autoportrait » de Dieu); en elle s'enracinent notamment la foi, l'espérance et la charité. Elle est l'effet immédiat de l'inhabitation de Dieu dans notre âme. La grâce actuelle est un don ponctuel, d'illumination de l'intelligence, ou d'attrait sur la volonté. Elle commence par un mouvement indélébile, la grâce opérante, et elle se poursuit par une aide (la grâce coopérante) au choix libre salutaire, à moins d'être refusée par un choix libre contraire.

La grâce est-elle nécessaire ?

La grâce, aussi bien habituelle qu'actuelle, est absolument indispensable au salut de l'être créé libre. Elle est nécessaire pour faire poser librement les actes surnaturels et ainsi élever la créature jusqu'au niveau du don de la vision béatifique. Depuis la chute d'Adam, elle est nécessaire aussi pour guérir l'âme de ses tendances mauvaises, demeurées même après le baptême. Elle est nécessaire pour nous accompagner jusqu'à notre dernier souffle. Enfin, la combinaison de l'instant de notre mort et de notre état de grâce habituel, c'est le grand don de la grâce de la persévérance finale. Nous pouvons et devons le demander ainsi que nous y disposer en coopérant avec les grâces reçues, mais nous ne pouvons le mériter en stricte justice. En fin de compte tout est grâce et miséricorde de Dieu.

B.V. ■



Sujet abondamment développé dans l'ouvrage que le Fr. Basile, osb vient de publier : *Dieu joueur d'échecs ? Prédestination, grâce et libre arbitre. Relecture de saint Thomas d'Aquin*, Éditions Sainte-Madeleine, 2018, 1500 pages, 79 € (cf. recension dans *La Nef* n°304 de juin 2018, p. 37).

Dialogue



par
l'abbé
Hervé
Benoît

L'injonction de « dialoguer » revient sans cesse parmi les slogans de l'époque. Il faut dialoguer, dans le couple, dans la société, dans l'Église. Il n'y a jamais eu autant de débats que dans les médias. Une telle unanimité est suspecte.

Pour le comprendre, revenons aux fondements. Dans la culture occidentale, de Platon à Érasme, en passant par la *disputatio* médiévale, le dialogue est une forme donnée à la réflexion intellectuelle, réelle ou plus souvent reconstruite.

Un historien de la pensée le rappelle : « *Exercice dialectique, le dialogue platonicien correspond exactement à un exercice spirituel, pour deux raisons. Tout d'abord, il conduit, discrètement, mais réellement, l'interlocuteur (et le lecteur) à la conversion. En effet, le dialogue n'est possible que si l'interlocuteur veut vraiment dialoguer, c'est-à-dire s'il veut réellement trouver la vérité, s'il veut, du fond de son âme, le Bien, s'il accepte de se soumettre aux exigences rationnelles du Logos. Son acte de foi doit répondre à celui de Socrate : "C'est parce que j'ai foi en sa vérité que je suis résolu à chercher avec toi ce qu'est la vertu"* » (Ménon, 81e). L'effort dialectique est en fait une montée en commun vers la vérité et vers le Bien « *que toute âme désire* » (République, 505d) (1). Il ajoute d'ailleurs que, « *par nature, tout exercice dialectique, précisément parce qu'il est soumission aux exigences du Logos, exercice de la pensée pure, détourne l'âme du sensible et lui permet de se convertir vers le Bien. C'est un itinéraire de l'esprit vers le divin.* »

La contradiction évincée

Le dialogue est une bonne et grande chose, qui imprègne, on peut le dire, notre civilisation, auquel le christianisme a largement contribué. Seulement voilà. Aujourd'hui, ce n'est plus au Lycée que sont conduits les débats, mais sur l'Agora pour ne pas dire le Forum, ou le « foirail », dans un style qui les assimile étroitement aux matchs de boxe où l'important est de savoir qui a écrasé autrui et le mieux imposé son « image ». Désintéressement, attention à la pensée du répondant, soumission à l'*ethos* et non au *pathos*, recherche du savoir, ne sont plus de mise. Le volume de l'émission (*buzz*) importe plus que la qualité du propos.

À cet amoindrissement s'ajoute une autre maladie, peut-être mortelle. L'immense majorité des débats se déroule maintenant entre interlocuteurs qui partagent les mêmes « valeurs ». La dispute ne porte plus que sur les moyens d'y arriver. Plus grave encore, les partenaires sont ordinairement d'accord pour se débarrasser du tiers qui tenterait d'introduire la contradiction, en usant de moyens déraisonnables : stigmatisation, diabolisation, etc.

On le comprendra, « dialoguer » ce n'est pas se contenter de parler. Il faut non seulement être deux, mais il faut « être » dans le sens le plus profond du terme. Il faut désirer la vérité comme un bien supérieur.

Vaste programme !

H. B. ■

(1) Pierre Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Albin Michel, 2002, p. 47.

Ayn Rand ou l'égoïsme rationnel

En mars 2018, les éditions Plon rééditaient le roman *La Source vive* (*The Fountainhead*, 1943), un des deux livres les plus connus de Ayn Rand (1905-1982), romancière et philosophe objectiviste, en France nous dirions « ultralibérale ». Individualisme, égoïsme rationnel, élitisme, éloge du capitalisme conçu en tant que morale, souveraineté de l'individu créateur... Qui est Ayn Rand ?

par MATTHIEU BAUMIER

Ou bien « *Who is John Galt?* », question centrale dans l'autre roman monstrueux d'Ayn Rand, *La Grève* (*Atlas Shrugged*), par sa taille, plus de mille pages, et par sa célébrité. Un livre que l'on dit autant vendu et lu que la Bible au États-Unis au XX^e siècle, roman que tout homme politique américain prétend avoir lu. Dans l'histoire comme dans l'actualité de la politique américaine, la figure d'Ayn Rand, considérée comme maître à penser du courant libertarien, est centrale. Or, avec Rand, la France connaît peu ou pas l'une des pensées les plus influentes de la mondialisation.

Une personnalité qui fascine les libéraux et au-delà

Ayn Rand est régulièrement citée par l'ensemble du monde politique et économique dirigeant aux États-Unis, comme un passage obligé. Née en Russie, juive athée, elle est arrivée sur le continent américain en 1926, marquée par le bolchevisme et ses horreurs. Elle rencontre le succès éditorial et intellectuel avec la parution de *La Source vive*, roman qui sera adapté à Hollywood par King Vidor, avec comme titre *Le rebelle* et Gary Cooper en héros (1949). Un best-seller vendu à plus de six millions d'exemplaires.

Dans ce livre, Howard Roark, architecte passionné, est à la fois le créateur de son œuvre d'art et de lui-même, refusant toute intervention extérieure dans son travail, en particulier de l'État. Le *self-made man* fait roman. Roark porte en réalité la parole d'Ayn Rand, la philosophe utilisant ses romans comme caisse de résonance pour ses idées, notamment cette idée selon laquelle l'individu a le devoir de maîtriser son destin, de se réaliser lui-même : pour Ayn Rand, le sens de l'existence se mesure à l'aune de cette réalisation individuelle.

Ces valeurs ont ensuite infusé la pensée objectiviste, courant à la fois politique et philosophique, en partie sous-jacent au courant libertarien aux États-Unis, courant dont le nom le plus connu ici est sans doute Ron Paul, ancien candidat à la Maison Blanche. Des idées exposées dans le roman, par le biais d'un long discours de Roark : État minimal (minarchisme), existence de réalités inaliénables, comme la vie ou la liberté, et de ce fait refus du relativisme, primauté de l'individu sur le Commun, ou plutôt idée que des individus libres et créateurs sont la source de tout Commun, et ainsi rejet de toute forme d'égalitarisme, au profit d'une équité conçue comme la mise en valeur des talents individuels particuliers : « *C'est pourquoi les créateurs ne sont jamais dépourvus d'égoïsme. C'est en cela que réside le secret de leur puissance ; ils trouvent en eux-mêmes leurs raisons de créer, leur source d'énergie, leur principe moteur. Le créateur ne sert rien ni personne. Il vit pour lui-même. Et c'est uniquement en vivant pour lui-même que l'homme est capable de réaliser des œuvres qui sont l'honneur de l'humanité, car telle est la loi même de la création.* »

Une pensée de l'égoïsme

Ou, plus avant : « *L'homme peut être plus ou moins doué, mais un principe essentiel demeure : le degré d'indépendance à laquelle il est arrivé, son initiative personnelle et l'amour qu'il porte à son travail. C'est cela qui détermine et sa capacité en tant que travailleur, et sa valeur en tant qu'homme. L'indépendance est la seule jauge avec laquelle on puisse mesurer l'homme. Ce qu'un homme fait de lui-même et par lui-même et non ce qu'il fait ou ne fait pas pour les autres. Rien ne peut remplacer la dignité personnelle. Et il n'y a pas de dignité personnelle sans indépendance. Dans les rapports humains tels qu'ils doivent être, il n'existe pas de notion de sacrifice. [...] Deux hommes échangent leur travail par un libre consentement mutuel, parce qu'ils y trouvent l'un et l'autre leur intérêt et que tous deux désirent cet échange. Sinon, rien ne les y oblige. C'est là la seule forme possible de relations entre égaux. Toute autre conception est celle de l'es-*

clave au maître ou de la victime à son bourreau. » Des hommes vivant pour et par eux-mêmes en refusant l'aide des autres, tout autant que la violence, et toute forme de collectivisme, lequel est par nature, aux yeux d'Ayn Rand, un totalitarisme. Toutes ces conceptions se retrouvent dans l'autre *best-seller* de Rand, vendu à plus de dix millions d'exemplaires, *La Grève*, paru en 1957, OVNI romanesque mêlant littérature de genre (les péripéties sont épiques), fresque des milieux industriels, artistiques et intellectuels et mise en valeur de la pensée randienne, là aussi à travers le discours du héros (sur 60 pages). Selon Ayn Rand, il existe un égoïsme vertueux exprimé ainsi : « *Je ne contrôlerai jamais la vie de personne, et ne laisserai jamais personne contrôler ma vie.* »

La grève des premiers de cordée

Souvent considéré comme le livre le plus influent aux États-Unis après la Bible, *La Grève* a été traduit en France avec 50 ans de retard. Que l'on soit en accord ou opposé aux idées dévelop-



Ayn Rand : maître à penser du courant libertarien, influente auprès des adeptes de la mondialisation, elle a développé l'idée de l'égoïsme rationnel, notamment dans *La vertu d'égoïsme* (1964).

pées par Rand – idées qui forment en partie le socle de la mondialisation libérale et qui ont des échos clairs jusqu'ici (la notion de « *premier de cordée* » utilisée par le président Macron) –, le fait qu'un pays tel que la France mette plus d'un demi-siècle à traduire un tel ouvrage dit beaucoup de l'état intellectuel de notre pays.

L'idée de départ du roman ? Dans une Amérique dystopique où l'industrie ferroviaire est le monde des « *premiers de cordée* », John Galt disparaît et appelle à « *la grève* » tous ceux qui peuvent être considérés comme des locomotives pour la société. Il veut montrer que ce sont les « *génies* » qui permettent le progrès de tous en assouvissant le désir de création qui vit en eux, et non le collectif qui permet l'émergence des personnes douées. La disparition progressive des personnes les plus créatives pousse les États-

Unis vers le chaos. Le mouvement de résistance à l'égalitarisme et au collectivisme se développe (Ayn Rand considérait que les États-Unis de son époque étaient une sorte de pays socialiste, et elle le penserait sans doute encore aujourd'hui, ce qui aide à saisir pourquoi certains éditorialistes ou hommes politiques américains taxent parfois la France et l'Europe d'« *espaces communistes* ») et la question apparaît sur toutes les lèvres : « *Who is John Galt ?* » C'est d'ailleurs la première phrase du roman. Homme, mouvement de résistance, un peu de tout cela à la fois, dont les actes paraissent aux yeux du lecteur en même temps qu'à ceux des protagonistes. *La Grève* ? C'est celle des « *premiers de cordée* », ceux qui, selon Rand, créent et sauvent les sociétés, ceux sans qui rien de collectif ne peut se faire, et qui doivent tirer profit de ce que leur « *génie* » apporte aux autres.

Individualisme, capitalisme et libéralisme, telle est la pensée de Ayn Rand, laquelle fut aussi une ultraféministe entièrement favorable à l'avortement, considérant l'enfantement comme une contrainte. Bref, une pensée de grande influence et qui doit être analysée si l'on veut saisir le mouvement actuel et les tensions de ce monde. Elle est cependant assez complexe pour que le mot « *ultralibérale* » lui convienne peu. C'est plutôt une pensée de l'égoïsme en tant que moteur de la vie et de la société, ainsi qu'elle l'écrivait en 1970 : « *Je ne suis pas primordialement une avocate du capitalisme mais de l'égoïsme ; et pas primordialement de l'égoïsme mais de la raison. Si on reconnaît la suprématie de la raison et l'applique avec cohérence, tout le reste suit.* » Pour Ayn Rand, nous sommes avant tout des individus rationnels aptes à choisir un cheminement personnel logique (en raison) d'où découle la réalisation de notre bonheur individuel. Oublier cela est, selon elle, le mal principal de nos sociétés. La réalisation individuelle est le moteur, et cette réalisation ne saurait être que rationnelle. L'individu est sommé de s'épanouir en tant qu'individu. Quoi qu'il en dise, le choix que fait un homme, il le fait pour lui – sans altruisme. C'est pourquoi la pensée de Rand est une pensée athée ; un athéisme qu'elle revendiquait de façon militante, considérant la religion comme irrationnelle, point fort discuté bien sûr. Ne serait-il pas intéressant, au demeurant, de s'interroger sur les fondements rationnels et athées de la mondialisation en cours ? Et donc d'examiner les conséquences de cette dernière sur l'existence humaine ?

M.B. |



LE VIEUX MONDE EST DE RETOUR
PASCALLE TOURNIER

Stock, 2018, 250 pages, 19 €

Livres, gros titres des journaux et dossiers des hebdomadaires se multiplient : la droite conservatrice menacerait la France. Depuis LMPT, les tenants du monde actuel, un monde qu'ils semblent toujours croire « nouveau », accordant du reste à cette « nouveauté » une sorte de privilège de bienséance, craignent que le pire ne leur tombe sur la tête : une droite s'assumant comme telle, et n'ayant peur ni de ses racines chrétiennes et catholiques ni de s'engager en politique. Avec cet essai, Pascale Tournier, rédactrice en chef adjointe de *La Vie*, donne un panorama des divers courants et personnalités, la plupart récents mais pas tous, qui défendent une conception conservatrice de la politique, et plus généralement du monde. Courants qui ne sont en rien « réacs » : il s'agit de mettre en œuvre un monde nouveau, déconstruisant le monde ancien et déréalisé imposé par les conceptions matérialistes de l'existence.

Dans cet essai informatif, en forme de reportage journalistique, le lecteur croitera Sens commun, Fillon, Zemmour, Marion Maréchal Le Pen, Finkielkraut, Eugénie Bastié, la revue *Limite*, Charlotte d'Ornellas, l'Action Française, Madeleine de Jersey, Alexandre Devecchio, Guillaume de Thieulloy, Jacques de Guillebon, les Veilleurs... et nombre de conceptions qui semblent pouvoir donner naissance à un mouvement politique conservateur. C'est un peu simpliste mais cela permettra aux

jeunes et futurs défenseurs de la Vie de s'y retrouver. Courez, courez, camarades, le vrai vieux monde est derrière vous et le conservatisme approche. Il est temps.

Matthieu Baumier |

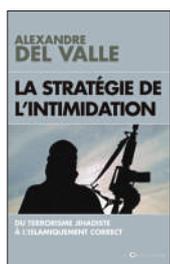


LA VIE CACHÉE DE L'ABBÉ CHARLES
Les années de formation sacerdotale d'un séminariste de l'entre-deux-guerres
MICHEL EMMANUEL

Parole et Silence, 2018, 888 pages, 32 €.

Le titre légèrement provocateur donné à cet ouvrage recouvre en fait un travail universitaire impeccable issu d'une thèse d'histoire soutenue en 2011 par Michel Emmanuel. L'intérêt de ce gros volume croît à mesure qu'avance le parcours chronologique de la vie de l'abbé Charles (1908-1993). Si on prend déjà plaisir au charme d'une enfance partagée entre un cadre banlieusard (Bécon les Bruyères) et un horizon périgourdin, si on suit avec étonnement la vocation précoce d'un jeune garçon issu d'une famille peu fervente, ses combats pour garder la foi et imposer son choix, on est heureux de pénétrer dans l'univers du petit séminaire de Conflans : monde clos, où se forme une jeunesse vouée majoritairement au sacerdoce, dans une ambiance de piété éclairée, d'amour des études (surtout littéraires), de goût de l'amitié.

Mais voilà l'entrée au séminaire des Carmes, séminaire uni-



LA STRATÉGIE DE L'INTIMIDATION.
Du terrorisme jihadiste à l'islamiquement correct
ALEXANDRE DEL VALLE

L'Artilleur, 2018, 548 pages, 23 €.

« *Islamophobie* » : ce terme apparu dans le langage commun il y a quelques années serait-il en passe de faire l'objet d'une condamnation universelle assortie de sanctions pénales ? Telle est l'ambition des principales organisations islamiques sunnites qui, partout dans le monde, y compris auprès des Nations unies, s'emploient à empêcher toute critique, voire toute liberté d'appréciation, des textes fondateurs de l'islam, même les plus nuisibles à la paix mondiale. L'Europe est en première ligne dans cette stratégie qu'Alexandre Del Valle, docteur en Histoire contemporaine et passé maître dans l'art de débusquer les fondements de l'entreprise djihadiste, qualifie justement d'« *intimidation* ». Il

rappelle pour cela l'usage de la formule « *Aslam, taslam* » (« *Soumets-toi et tu auras la paix* ») lancée dès le VII^e siècle par les premiers conquérants musulmans pour asservir les peuples qu'ils entendaient dominer.

Au fond, il s'agit de faire admettre partout la supériorité religieuse et idéologique de l'islam, de le rendre intouchable. L'intimidation vise les non-musulmans mais aussi les musulmans résidant en dehors de la « Demeure de l'islam », qui sont invités à refuser toute assimilation à des cultures « impies ». Pour atteindre leur but, ces organisations panislamiques, dont l'auteur décrit minutieusement des programmes à faire frémir, pratiquent l'infiltration méthodique, multipliant les chantages à la victimisation et au « ra-

cisme », exigeant le respect de la *charia*, la révision des manuels d'histoire au bénéfice de l'islam et la glorification de la civilisation mahométane, organisant le communautarisme. Au lieu de résister, les élites occidentales sécularisées, les militants tiers-mondistes et révolutionnaires enfoncés dans l'auto-culpabilisation, se soumettent à l'islamiquement correct en se pliant à une autocensure mortifère tout en exaltant la « dette » envers les supposées inventions arabo-musulmanes. L'auteur consacre à ce sujet des pages capitales et fort détaillées.

Il ne reste à l'islamisme qu'à prospérer en dissimulant de moins en moins son projet de reconquête de l'Espagne comme prélude à celle de l'Europe. Cet ouvrage d'une impressionnante érudition devrait nourrir la réflexion et l'action de tous ceux, politiques et religieux, sur qui repose l'avenir des nations héritières de la civilisation chrétienne.

Annie Laurent |

versitaire, lié à l'Institut catholique de Paris. Le supérieur de la maison est « Monsieur » Verdier qui préside encore aux destinées de l'œuvre qu'il a fondée, avant de devenir archevêque de Paris. C'est un maître, mais c'est aussi un père, dont l'empreinte est durable sur le séminariste.

Mais c'est surtout la montée vers le sacerdoce qui est passionnante : nous y voyons comment l'ardent désir qui le soulève depuis ses jeunes années mûrit, s'approfondit. Cette montée n'est pas sans crise ni épreuve, mais elle ne laisse place à nul retour en arrière. Et ce sont les ordinations successives qui s'égrènent jusqu'au 20 avril 1935 qui le voit toucher au but : « *suis prêtre!* »

Une dernière partie permet de suivre l'abbé Maxime Charles comme jeune prêtre, vicaire à Malakoff en banlieue « rouge » dans les quatre années qui précèdent la guerre. On attend avec impatience la suite...

Père Michel Gitton ■



ENQUÊTE SUR LE MIRACLE CORANIQUE
DOMINIQUE ET MARIE-THÉRÈSE URVOY

Cerf, 2018, 206 pages, 18 €.

Voilà un sujet qui manquait dans la vaste littérature consacrée aux sciences islamiques, d'où l'intérêt de cet ouvrage caractérisé par une grande érudition. Dans l'islam, le miracle occupe une place privilégiée. Pour les musulmans croyants, le Coran est en lui-même un miracle produit directement par Allah qui le conservait auprès de Lui de toute éternité, Mahomet n'ayant servi que de docile transmetteur. Le prophète de l'islam n'était-il d'ailleurs pas illettré comme l'affirme la tradition islamique ? Ce Livre « divin » est donc réputé recéler toutes les perfections, jusque dans sa composition, son sens et son style. Ne dit-il d'ailleurs pas de lui-même avec insistance qu'il est « *inimitable* », ce qui se traduit par le dogme du Coran « *incrélé* », proclamé à Bagdad au IX^e siècle, au terme de débats agités ?

Quant à la langue arabe, elle est tout simplement celle d'Allah, d'où l'exclusivité de son usage dans les prières rituelles, la vénération que lui portent les musulmans de toutes cultures et leurs réticences à admettre des traductions. Mais si le Coran qualifie lui-même sa langue de « *claire* », les auteurs montrent que cet attribut signifie en fait quelque chose comme de l'évidence, car les nombreuses études philologiques font ressortir bien des distorsions linguistiques. Dans sa perfection, le Coran annonce évidemment toutes les sciences, ce qui contredit le retard de la plupart des pays musulmans dans le domaine de la créativité.

D. et M.-Th. Urvoy posent enfin la question de l'historicité. Apparue dans l'histoire des hommes au VII^e siècle, l'islam se veut pourtant la religion de toujours, religion innée donnée à l'homme par Allah dès la Création. Comment concilier cette contradiction ? Il faut souhaiter que cet essai inspire aux intellectuels musulmans la nécessité de procéder à une lecture raisonnée du Coran.

A.L. ■

L'assassin du train

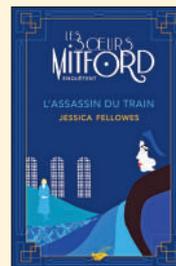


par
**Philippe
Maxence**

Connaissez-vous les sœurs Mitford ? Ces célèbres femmes anglaises eurent des vies hors du commun, remplies d'extravagance. Impossible ici de donner ne serait-ce qu'un aperçu de la vie de chacune des six sœurs qui marquèrent de leur empreinte la première moitié du XX^e siècle.

Pourquoi vous parler d'elles ? Tout simplement parce que Jessica Fellowes, nièce de Julian Fellowes, le réalisateur de la série *Downton Abbey*, a eu l'idée ingénieuse de les prendre comme héroïnes de... romans policiers. Original, non ?

Le premier volume d'une série qui s'intitule « Les sœurs Mitford enquêtent » a paru et l'on suit ici l'aînée, Nancy, qui sous l'impulsion d'une jeune nurse qui tente d'échapper à son milieu social, se lance à la poursuite du meurtrier de l'infirmière Florence Nightingale Shore.



Comme Nancy Mitford, Florence Nightingale Shore a bien existé. Infirmière réputée, elle a participé à la Grande Guerre en France, se dévouant auprès des

blessés. Rentrée en Angleterre, elle fut lâchement assassinée dans un train en janvier 1920. Son meurtrier n'a jamais été retrouvé et Jessica Fellowes s'est engouffrée dans ce trou noir pour y lancer la jeune Nancy qui aurait certainement été bien surprise de se savoir mêlée à une telle aventure.

Reste qu'au-delà de l'intrigue policière, bien menée quoique de facture assez classique, le portrait de l'aînée des Mitford, au moment de son passage de l'adolescence à l'âge adulte, paraît pertinent. Quelques années plus tard, ayant été mêlée à la jeunesse huppée des années folles (elle deviendra notamment une amie du romancier catholique Evelyn Waugh), elle sera une romancière à succès, s'installera en France par amour et décédera à Versailles où une plaque rappelle son passage dans la ville royale.

Bien que son père estimât que ses filles étaient toutes folles, Nancy n'était certainement pas la plus extravagante des sœurs. Pas la plus rangée, non plus. Toutes avaient l'étoffe d'un héros de roman. C'est chose faite désormais et on attend donc la suite de cette série au charme si désuet, si follement anglais...

P.M. ■

Jessica Fellowes, *L'assassin du train*, Éditions du Masque, 2018, 496 pages, 20,90 €.

Le Quatuor Ellipse

par Hervé Pennven

Voici chez *Ad Vitam*, petite maison de grande qualité, le premier enregistrement du Quatuor Ellipse, formé de quatre jeunes instrumentistes de l'Orchestre national de France: Lyodoh Kaneko, Young-Eun Koon, Allan Swieton, Marlène Rivière.

Au programme, de la musique française du tournant du XX^e siècle. D'abord le second Quatuor de Saint-Saëns, qui est très peu couru. Nous sommes en 1918 et le vieux maître de 83 ans tient à montrer à ses pairs qu'il peut encore composer une œuvre puissante et complexe (avec une suite de modulations ébouriffantes qu'il fait passer quasiment *incognito*), avec aussi un sens de l'humour (dernier mouvement) hérité de Haydn, une œuvre solidement établie dans le passé, ce qui n'empêche pas l'Adagio de distiller une poésie bien de son temps. On admire la mise en place du Quatuor Ellipse, la clarté du jeu, la qualité de l'expression, la perfection du style.

Mais c'est dans le Quatuor de Debussy qu'on l'attend. Ici la concurrence est autrement plus rude. Or d'emblée nos jeunes musiciens trouvent le ton juste, et cisèlent les raffinements sonores avec le plus grand naturel, et avec cette clarté déjà perçue dans le touffu Saint-Saëns et qui ici illumine la partition. Je ne crois pas avoir jamais entendu d'interprétation qui illustre aussi manifestement les indications du compositeur.

Qu'il s'agisse des titres des mouvements ou des indications données à l'intérieur des mouvements. Avec une mention spéciale peut-être pour l'Andantino « *doucement expressif* ». D'une façon générale, le chant, les rythmes, l'absence de pose et d'emphase, la perception de la coexistence entre le côté novateur de la partition et son côté fin de siècle qu'on aurait tort de gommer, tout concourt à faire de cette interprétation vive et précise, et de vraie musique de chambre, un fleuron de la discographie.

Entre ces deux œuvres, le Quatuor Ellipse nous donne aussi le *Molto adagio semper cantante doloroso* de Guillaume Lekeu, page d'un gamin de 17 ans autodidacte qui montre qu'il n'a rien à apprendre. Hélas il mourra à 24 ans après avoir écrit quelques autres chefs-d'œuvre. Le Quatuor Ellipse tend avec une belle efficacité cette arche qui prend naissance et se dissout dans un glas de violoncelle, chant profond et tragique illustrant l'agonie du Christ: « *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* »

Il convient de saluer la prise de son de Jean-Yves Labat de Rossi, dont la perfection est une caractéristique du label *Ad Vitam*, mais qui est particulièrement appréciable quand il s'agit de restituer un vrai son de musique de chambre.

H.P. ■



PÈRE JACQUES HAMEL

ARMAND ISNARD

Artège, 2018, 172 pages, 15,90 €.

« *Les gens dont on dit qu'il n'y a rien à en dire sont en général ceux qui nous en disent le plus.*

C'est précisément le cas du Père Jacques Hamel. » L'enquête menée par Armand Isnard

livre un beau portrait de prêtre fidèle, tout donné au Christ et à son sacerdoce, aimant par-dessus tout célébrer la messe. Alors que son âge, 85 ans, aurait pu le conduire à se reposer, lui qui, dans sa jeunesse rêvait d'entrer chez les Pères Blancs, tenait à poursuivre sa mission. Les témoins interrogés par l'auteur évoquent une personnalité réservée, alliée à une âme sensible et vibrante. Il n'en était pas moins un homme de caractère, perfectionniste même, soignant particulièrement ses homélies et se montrant exigeant en matière liturgique. Cultivant des relations chaleureuses avec sa famille, il accueillait aussi avec bonté tous ceux qui frappaient à sa porte.

Isnard consacre des pages importantes à la question du martyr du P. Hamel, élément essentiel dans le cadre du procès en béatification dont l'enquête diocésaine est en cours. Son « *Va-t'en, Satan* », lancé à la face de son agresseur, qui a tant frappé les esprits, montre sa lucidité et son rejet absolu du mal. Le sacrifice du Père Hamel a produit de belles grâces de pardon, en particulier chez sa propre sœur qui s'est rapprochée de la mère – musulmane – du meurtrier. Ce geste très évangélique côtoie les propos surprenants de certains témoins interrogés par l'auteur, tel ce prêtre qui anime des rencontres interreligieuses dans le diocèse de Rouen: « *Nous servons le même Dieu, de façon différente.* » Ne peut-on aimer les musulmans sans céder à l'indifférentisme doctrinal?

Annie Laurent ■



LE DIABLE EXISTE VRAIMENT!

PAPE FRANÇOIS

Artège, 2018, 220 pages, 12 €.

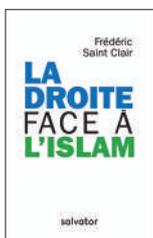
Les adeptes de ce que j'ai appelé le « Françoisbashing » sont inattentifs aux aspects traditionnels de l'enseignement du pape François et s'acharnent à répandre l'image d'un pape progressiste sinon hérétique. Pourtant,

sur de multiples sujets, il est facile de montrer la parfaite continuité de son Magistère avec celui de ses prédécesseurs.

À une époque où l'enseignement sur les fins dernières et sur l'existence et l'action du démon « *par haine contre Dieu et son Royaume en Jésus-Christ* » (comme dit le *Catéchisme de l'Église catholique*) a quasiment disparu des sermons et de l'enseignement commun, le pape François rappelle fréquemment que le Diable existe et qu'il faut le combattre. Dans son homélie, lors de la messe célébrée à la Maison Sainte-Marthe le 11 avril 2014, il réaffirmait très simplement: « *Le diable existe aussi au XXI^e siècle. Ne soyons pas naïfs. Nous devons apprendre de l'Évangile comment le combattre.* »

Ce n'était pas, chez le pape François, un propos de circonstance ou une parole improvisée. C'est chez lui une conviction profonde qu'il veut faire partager aux fidèles aussi bien qu'aux pasteurs. En Italie, sous le titre *Il diavolo c'è. Come agisce, come combatterlo* (« *Le diable existe. Comment il agit, comment le combattre* »), est paru un recueil des enseignements du pape sur le sujet. Les éditions Artège ont pris l'heureuse initiative de le traduire. De manière significative ce recueil comprend, pour moitié, des homélies et des allocutions prononcées alors que le cardinal Bergoglio était encore archevêque de Buenos Aires. Il y a bien une continuité dans l'enseignement de celui qui est devenu pape : le Diable (« *celui qui divise* ») est un séducteur et un menteur, qui incite au mal souvent sous l'apparence du bien, un tentateur qu'il faut combattre et avec lequel il ne faut pas « *entrer en dialogue* ».

Yves Chiron ■



LA DROITE FACE À L'ISLAM FRÉDÉRIC SAINT CLAIR

Salvator, 2018, 156 pages, 15 €.

S'appuyant sur *Le Choc des civilisations*, paru en 1996, et dont l'auteur, Samuel Huntington (1927-2008), avait longtemps enseigné à Harvard, la présente analyse du djihadisme, de l'islamisme et de l'Islam, c'est-à-dire

des dimensions terroriste, politique et culturelle d'un phénomène qui inquiète, se garde d'en retenir la dimension spirituelle, liée au for intérieur. Soucieuse du seul *paradigme civilisationnel*, l'islam, nom commun avec un « i » minuscule, parce qu'il appartient au *culturel*, n'entre pas, en effet, dans l'approche ici proposée – laquelle vise, au sens strict, l'Islam, nom propre avec un « i » majuscule, cette strate *culturelle* des agitateurs salafistes. Or, à l'heure où ceux-ci implantent chez nous un faisceau de codifications destinées à régir les mœurs d'une vaste diaspora, le pouvoir en place persiste à n'y voir que des expressions de la foi religieuse musulmane. Et comme notre respect de l'Autre uni à notre amour des « *droits de l'homme* » garrottent là contre toute réaction un peu efficace, comme notre fameux principe de laïcité, hors trouble à l'ordre public, s'avère manifestement inadéquat (au point d'admettre la fiévreuse multiplication des mosquées ou d'accepter la stupéfiante expansion du marché *halal* au prétexte toujours de libre expression religieuse), les gouvernants coopèrent bon gré mal gré à l'islamisation culturelle du territoire – niveau réel de la menace fondamentaliste et, faute pour ses adeptes d'un rôle décisionnaire dans l'État, enclenchement d'un processus de domination *métropolitaine* au sein de la société civile, atteinte dans sa stabilité psychique par le rabotage continu des traditions autochtones.

Corollaire obligé : un pareil idéal de neutralité laïque en train d'escamoter notre avoir national, de tourner nos spécificités pour mieux juxtaposer, sans aucune échelle de référence, plusieurs couleurs discordantes, trahit son manque de pertinence et demande une redéfinition qui préserve l'héritage de la

France. Théoricien conservateur, Frédéric Saint Clair plaide donc pour qu'on ôte à l'Islam la couverture religieuse factice, derrière quoi grandit un travail de conquête ; aussi pour qu'on ranime l'axiome d'une inégalité culturelle de droit et de fait à l'avantage des croyances et coutumes familières au pays.

Michel Toda ■

À signaler...



LE SECRET D'EMMA M. ANNE KURIAN

Quasar, 2018, 292 pages, 17 €.

Emma, journaliste à Arlton (tous les lieux sont imaginaires), accepte d'épauler une bonne amie durant l'été dans son œuvre humanitaire. Là, elle y rencontre son neveu, Colin Wayne, qui n'est autre que l'acteur qui jouait, des années auparavant, le rôle de l'idole de sa jeunesse. Les deux ont vite une attirance mutuelle, mais un lourd secret empêche Emma de laisser libre cours à son cœur...

Ce qui aurait pu n'être qu'une romance pour minette se révèle un roman construit qui évite les pièges du genre : il fallait oser le pari qui est plutôt réussi ! C'est en effet un vrai roman avec une intrigue et des rebondissements, des personnages bien dessinés et des seconds rôles ayant une vraie place. De plus c'est bien écrit et raconté, on a donc à l'arrivée un premier roman pas mal du tout. Ajoutons enfin qu'il évite le piège du roman « catho militant » habituellement médiocre et horripilant : le spirituel y a certes une part, mais distillé intelligemment et avec parcimonie.



LE MONDE DE TIM PIERRE GRAND-DUFAY

Pierre-Guillaume de Roux, 2018, 260 pages, 20 €.

En 2047, Paul et Claire semblent vivre heureux dans une société matérialiste entièrement réglée par la technique et la science, les robots étant devenus nos compagnons ordinaires. Mais voilà que l'irruption de Tim dans leur vie, un jeune orphelin de 15 ans, va obliger le couple à remettre en question leur existence et s'interroger sur le « progrès » d'un monde déshumanisé coupé de ses racines.

Depuis le génialissime *1984* de Orwell et les dérives actuelles, ce thème, souvent abordé, est rarement bien traité. Belle exception avec ce beau roman intelligent et très agréable à lire.

SACRÉE LÉONIE. Cancre sur le banc des saints DOMINIQUE MENVIELLE

Éditions Emmanuel, 2018, 260 pages, 17 €.

Excellente biographie de la sœur visitandine de Thérèse de Lisieux qui est en fait la première à s'être mise à son école par la petite voie d'amour. À découvrir.

Patrick Kervinec ■





UN HOMME NOMMÉ JOSEPH
DOMINIQUE REY

Salvator, 2018, 136 pages, 14 €.

Mgr Rey est l'heureux évêque du seul diocèse de France – Fréjus-Toulon – visité par saint Joseph. C'était à Cotignac, en 1660. L'époux de la Vierge Marie apparut alors à un berger, Gaspard Ricard, faisant aussi jaillir une

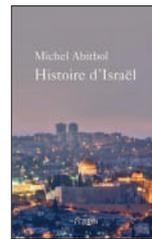
source qui continue de surgir de la roche et procure depuis lors d'innombrables grâces aux flots continus de pèlerins qui s'y abreuvent. Chaque année, la fête de saint Joseph est particulièrement solennisée en ce lieu sous la présidence de Mgr Rey. Autant d'occasions pour lui de méditer les mystères qui entourent la vie terrestre du charpentier de Nazareth appelé par Dieu à collaborer à la Rédemption d'une manière exceptionnelle.

Ces méditations sont rassemblées ici pour le plus grand profit spirituel et humain des lecteurs. L'évêque y scrute en profondeur la personnalité et les actes de Joseph auquel il donne le titre de « *docteur du silence* ». Si l'Évangile ne rapporte aucune de ses paroles, il retient ses gestes, accomplis dans la confiance, l'obéissance, l'effacement. Mgr Rey en tire de précieux enseignements pour les chrétiens confrontés aux épreuves et aux défis contemporains (agitation, révolte, impu-

deur, perte du sens du sacrifice, de l'autorité et des responsabilités, crise de la paternité, dévirilisation de l'homme, perversion du travail, etc.).

L'ensemble s'ouvre sur l'acte de consécration de Fréjus-Toulon (2012) et se clôt sur un poème et une prière composés par Mgr Rey lui-même. Ce petit livre, d'une grande richesse, peut rendre d'éminents services aux éducateurs ainsi qu'à ceux qui se préparent au mariage, mais aussi à tous les laïcs chrétiens, invités à prendre saint Joseph comme modèle de sainteté.

Annie Laurent



HISTOIRE D'ISRAËL
MICHEL ABITBOL

Perrin, 2018, 880 pages, 30 €

Spécialiste de l'histoire et des cultures juives et arabes, Michel Abitbol donne à lire, à l'occasion des 70 ans de la naissance d'Israël, un ouvrage qui est à la fois une somme et une synthèse retraçant l'histoire de l'État juif. Orientaliste, l'auteur est reconnu à l'échelle internationale. Il contribue ainsi régulièrement à *L'Encyclopedia Judaica*. Cette *Histoire d'Israël* est

CONSERVATISME
ROGER SCRUTON

Albin Michel, 2018, 234 pages, 19,50 €.

LE POUVOIR CORROMPT
LORD ACTON

Les Belles Lettres, 2018, 136 pages, 17 €.

Roger Scruton nous propose un panorama historique du conservatisme, panorama qui a le mérite de ne pas se limiter à l'Angleterre. On peut dater l'émergence de ce courant politique au XVIII^e siècle. R. Scruton établit les liens qui existent dès l'origine entre libéraux et conservateurs, et marque aussi leur divergence : « *Les libéraux et les conservateurs étaient unis dans leur appréciation de la liberté individuelle comme valeur politique ultime, mais ils n'avaient pas la même vision des institutions traditionnelles. Pour les libéraux, l'ordre politique découle de la liberté individuelle; pour les conservateurs, c'est l'inverse: la liberté est le résultat d'un agencement politique* » (p. 40-41). Les conservateurs s'opposent à la notion de « *contrat social* » et proposent « *une doctrine des limites de la liberté* » (p. 51). Finalement, la

relation entre ces deux courants est « *symbiotique plutôt qu'antagoniste* », les deux ne partageant pas le même « *tempérament* » (p. 72) mais se retrouvant unis contre le socialisme.

R. Scruton offre là une intéressante introduction à la pensée conservatrice, faisant découvrir au passage des auteurs fort peu connus en France (comme John Ruskin ou Matthew Arnold...), tout en montrant qu'il s'agit d'une pensée toujours vivante qui, selon notre auteur, est « *le meilleur défenseur de la culture occidentale menacée par deux ennemis en particulier: le politiquement correct qui contraint la liberté d'expression et ramène tout à la culpabilité de l'Occident, et l'extrémisme religieux, l'islamisme militant notamment* » (p. 171).

Lord Acton (1834-1902) n'est aujourd'hui connu que pour son aphorisme : « *Le pouvoir tend à corrompre, le pouvoir absolu corrompt absolument* ». Cet apho-



risme a le mérite de résumer la préoccupation majeure de lord Acton, homme politique libéral et historien renommé. Catholique, et donc lui-même membre d'une minorité religieuse longtemps persécutée en Angleterre, il a beaucoup réfléchi à la liberté : dans la troisième conférence ici publiée (de loin la plus intéressante), son propos est de montrer que la liberté, fruit d'un progrès continu quoique tourmenté, est une avancée récente, que liberté religieuse et liberté civile sont intimement liées et que la conscience de ce lien ne peut remonter au-delà du XVII^e siècle.

Le conservatisme a bien des aspects sympathiques, mais son problème est son tropisme vers le libéralisme, ce que ne cache nullement R. Scruton. Quant à lord Acton, historien notoire, il y aurait beaucoup à dire sur sa vision très anglo-anglaise du progrès vers la liberté.

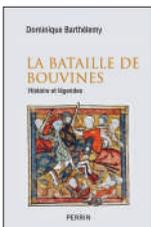
Christophe Geffroy



bien plus qu'une synthèse historique. Bien sûr, Michel Abitbol raconte l'histoire de ce pays, de sa naissance en 1948 jusqu'à nos jours, et les 880 pages du volume, servies par un appareil de notes rigoureux, ne sont pas de trop pour ce faire ; mais l'auteur va plus loin, entremêlant de façon claire et fine les divers aspects de cette histoire, tant religieuse que démographique ou politique. Économique aussi, ce qui n'est pas rien. Derrière les faits relatés, Michel Abitbol apporte des analyses qui éclairent son lecteur ; une nécessité tant le sujet est ample et le terrain idéologique ambiant miné.

Il fait aussi, et sans doute surtout, sentir ce qu'est cette aventure extraordinaire : celle de la naissance d'un État, juif en l'occurrence. Une épopée. Le livre est construit de façon à ce que son lecteur suive l'évolution d'Israël pas à pas, dès avant sa naissance, avec des pages stimulantes sur les sources du nationalisme juif et du sionisme. Le lecteur découvrira aussi ce qui s'est joué avec la déclaration Balfour, puis au moment de la résolution de l'ONU de 1947. Une résolution qui proposait le partage de la Palestine entre deux pays. Abitbol écrit ensuite bien au-delà de la simple histoire factuelle, montrant comment est née la nation israélienne, expliquant et exposant les guerres, exposant combien une paix durable dans la région est rendue très incertaine du fait des divers fanatismes. Un livre complet, à lire. Comment se faire une opinion fondée, sinon ?

Matthieu Baumier ■



LA BATAILLE DE BOUVINES
Histoire et légendes
DOMINIQUE BARTHÉLEMY

Perrin, 2018, 542 pages, 27 €.

Rempotée près de Lille, le 27 juillet 1214, sur un empereur allemand, un comte de Flandre et d'autres coalisés, nourris des subsides du roi d'Angleterre, la bataille de Bouvines et Philippe Auguste, son vainqueur, occupent une place assez exceptionnelle dans notre histoire. Pourtant, neuf décennies plus tard, à Mons-en-Pévèle, un coûteux succès de Philippe le Bel celui-là, encore en face des Flamands, avait vengé, après deux ans, moyennant une sorte de mobilisation générale inédite, le désastre de Courtrai et illustré la vigueur combative du monarque. Certes, mais le « souvenir » de Bouvines, prégnant déjà, n'en subit alors aucune atteinte ni n'en subirait à travers les âges, quoiqu'on relève diverses étapes de ses narrations – entre fables et réexamens. Tout bien pesé, discuté, considéré, ce choc guerrier, s'étant engagé sous le coup d'une attaque surprise contre l'arrière-garde du roi de France, suivie d'un prompt renfort venu du reste de son ost, a sans doute offert, peu ou prou, le spectacle d'une mêlée confuse, émaillée toutefois de hauts faits individuels.

Médiévisse dont les travaux s'attachent à la royauté féodale, à la chevalerie et aux communes, Dominique Barthélemy, avec un pareil ouvrage où revivent aussi les septième (1914) et huitième (2014) centennaires de Bouvines, épuise le sujet.

Michel Toda ■

Le pape, un homme de parole

(12 septembre)

Wim Wenders, réalisateur de premier plan, explique que c'est Mgr Vigano, responsable de la communication au Vatican, qui l'a contacté pour réaliser un film sur le pape François. Ensuite, assure Wenders, « *le Vatican n'est intervenu en rien sur le film, à aucun moment* ». Le documentaire alterne des images d'actualités montrant le pape en face de différents auditoires, dans de nombreux pays, et des entretiens filmés au Vatican, dans les intérieurs ou dans les jardins.

Très vite, dans le film, on est face à ce qui sera sa part la plus originale : le pape filmé en plan rapproché et parlant face à la caméra, c'est-à-dire face aux spectateurs. Maître incontesté de la communication, personnelle comme publique, François captive son auditoire et ses mots l'agrippent sans qu'il puisse s'en défaire. Mais bien plus que la forme compte bien sûr le fond des paroles prononcées par cet « *homme de parole* ». François parle des sujets universels : la mort, la justice sociale, l'immigration, l'écologie, l'inégalité de revenus, le matérialisme ou le rôle de la famille. Ce ne peut être que volontairement qu'il ne traite pas de questions propres à l'Église ni qu'il ne nomme le Christ, la Vierge ou les saints. Il parle non aux catholiques ni même aux chrétiens mais aux hommes des « *périphéries* » d'aujourd'hui. S'ils l'entendent, ils ne pourront qu'être remués par cette parole profonde et évidemment sincère.



Dovlatov (19 septembre)

En 1971, à Leningrad, six jours dans la vie de Sergueï Dovlatov (1941-1990), reconnu aujourd'hui comme l'un des écrivains russes majeurs du XX^e siècle. Fils d'une mère arménienne et d'un père juif, il a 30 ans à cette époque et travaille comme journaliste pour des magazines au service de la propagande du régime. Mais il rêve avant tout d'écrire un grand livre. C'est un artiste brillant et caustique, qui se bat pour continuer à écrire avec intégrité malgré l'oppression de la lourde machine politique.

Une voix off intervient, celle de Dovlatov. Il indique qu'après le « dégel » des années soixante suivant la mort de Staline, période de relative liberté intellectuelle, a commencé déjà, comme lui-même et ses amis écrivains le constatent, une période de « regel ». Il voit que tout ce qu'il écrit est refusé systématiquement par les éditeurs et aussi que ses simples articles de journalisme sont dirigés jusque dans le détail pour correspondre à la ligne du parti. Il ne s'agit pas d'une répression dure mais d'une série de remarques et d'insinuations qui dirigent insidieusement sa liberté et cherchent à le détourner de son idéal de réalisme et de véacité. Cela est dit de façon remarquable par le réalisateur Alexey Guerman Jr., qui, après plusieurs grands prix internationaux, notamment pour *Soldat de papier* et *Under Electric Clouds*, confirme son originalité et sa maîtrise.



François Maximin ■

À la recherche de l'absolu



par
**Ariane
Ogier**

À l'approche de la rentrée, quoi de mieux que de s'octroyer un petit voyage pour ceux qui ne sont pas partis en vacances (et les autres)? On vous propose de prendre un *shot* d'exotisme express en passant le porche des MEP (Missions étrangères de Paris) situées rue du Bac. Connues pour être un centre dynamique d'envoi de religieux dans le monde entier, les MEP sont fières de leur implication par et pour « l'autre ». Ici, une exposition nous invite justement à découvrir, à travers de magnifiques photographies, cet « autre » qui vit en Inde, au Tibet ou au Népal. Le but est d'y faire transparaître le souffle de l'Esprit, dénominateur commun à tous les hommes. La démarche proposée est intéressante: l'exposition se veut parcours initiatique et spirituel. À l'entrée, dans la cour intérieure, plusieurs termes sont proposés au visiteur. Il en choisira un et l'intériorisera. Tout au long du parcours, ce mot permettra donc d'appréhender chaque photographie à travers un prisme. Les clichés sont magnifiques. Simples, parlants. Ils semblent avoir été pris à la volée et réussissent à capter une attitude, un geste, un regard qui touchent.

L'artiste, Yann Vagneux, prêtre envoyé en mission depuis 10 ans, explique: « *De même qu'à mesure que croît l'intimité avec son épouse, le mari découvre de nouveaux détails dans la courbure du corps ou les mouvements de l'âme de celle qu'il aime, j'ai cherché moi aussi à scruter toujours plus profondément le mystère de mon peuple et, comme l'amant au long cours, je peux dire que j'ai été transformé par lui bien plus que je ne l'aurais imaginé. Ainsi, cette exposition n'a pas d'autre ambition que de parler silencieusement de l'histoire d'un amour dont saint Jean de la Croix dit qu'il est le seul exercice auquel nous devons nous livrer.* » Il définit son *hobby* de façon très belle en assurant qu'il voudrait photographier comme il célèbre la messe, et aimerait aussi être prêtre comme il essaye d'être photographe. Des extraits de son livre *Prêtre à Bénarès* (Lessius, 2018) sont proposés en support à la réflexion et au cheminement. Une belle exposition qui élève l'âme, que demander de plus?

A.O. |

Exposition « La quête de l'absolu » aux Missions étrangères de Paris (129 rue du Bac) jusqu'au 22 septembre (www.mepasie.org).



À UN CLIC D'ICI

<https://seminairears.org/>

Une courte vidéo circule sur Internet (accessible sur YouTube: <https://youtu.be/-ZYOf8J28A>): elle présente le Séminaire international d'Ars et surtout la beauté de la vocation sacerdotale. De quoi donner envie d'aller sur le site quadrilingue de ce séminaire ouvert en 1988, qui invite à se former à l'image de saint Jean-Marie Vianney (1786-1859), « *patron cé-*



leste de tous les prêtres de l'univers ». Une formation qui veille particulièrement à former ses séminaristes à la mission. Une série d'onglets permet de découvrir l'his-

toire et les spécificités du lieu, le type de formation, l'équipe formatrice, les moyens de s'inscrire et d'entrer en contact ainsi que des informations sur la Société Jean-Marie Vianney (SJMV). En effet, si ce séminaire forme de futurs prêtres envoyés par leurs diocèses respectifs, certains d'entre eux sont aussi incardinés dans la SJMV depuis 2002. Un autre onglet permet de mieux connaître cette association de prêtres diocésains, fondée en avril 1990 par Mgr Guy-Marie Bagnard, qui participe au renouvellement du ministère presbytéral, en répondant à l'appel du concile Vatican II pour permettre à des prêtres de vivre en communauté (*Presbyterorum Ordinis* n°8).

leonardpetitpierre@gmail.com |

Et pour les jeunes...

DE L'EMPIRE DU MOI-D'ABORD AU ROYAUME DU DON-DE-SOI, de Myrsine Viggopoulou, Éditions Monte-Cristo, 2012, 160 pages, 18 €.

Et si rapetisser son Moi pour entrer dans le royaume du Toi était le secret du vrai bonheur? C'est ce qu'expérimente Obstiné, fils de Madame Vanité et de Monsieur Arrogant. Parti à l'aventure pour découvrir les habitants de Toi-Ville, il comprend leur secret et s'en revient grand chez lui. Cela met en fureur la despote Présomption qui ne jure que par l'écrasement.

Comment tout cela finira-t-il sous le regard du Dieu amour qu'Obstiné a rencontré chez ses amis de Toi-Ville?

Ici et là, des phrases de sagesse viennent soutenir ce conte chrétien, fondé sur les enseignements de l'ancien Païssios du Mont-Athos.

Belle édition carrée, à la couverture rigide. À lire seul ou, encore mieux, en groupe, en famille ou en classe, à partir de 7-8 ans.

Valérie d'Aubigny |

Retrouvez ce livre et une large sélection pour la jeunesse sur le site www.123loisirs.com



L'heure est venue



Le Père Joël Guibert prêche des retraites et est l'auteur de nombreux ouvrages de spiritualité. Son dernier livre aborde l'attitude à avoir face aux deux idéologies dominantes que sont le libéralisme et l'islamisme.



Père Joël Guibert, *L'heure est venue*, Pierre Téqui Éditeur, 2018, 176 pages, 14 €.

La Nef – Vous introduisez votre livre en vous référant au cardinal Sarah qui dénonçait les deux idéologies qui menacent aujourd'hui la famille: le libéralisme libertaire et l'islamisme. En quoi ces deux idéologies sont-elles les principales menaces actuelles?

Père Joël Guibert – Ces deux idéologies totalitaires menacent la conception chrétienne de la famille et plus largement l'Église catholique. L'idéologie libertaire prône une conception totalitaire de la liberté. Au nom de la tolérance, cet ultralibéralisme se montre de plus en plus intolérant envers l'Église qui enseigne que la vérité sur Dieu et sur l'homme provient de la « Révélation », de la loi naturelle et non d'un consensus démocratique. Le cardinal Sarah dénonce par ailleurs « la pseudo-famille de l'islam idéologisé qui légitime la polygamie, l'asservissement des femmes, l'esclavage sexuel, le mariage des enfants », sans parler des intentions claires du terrorisme islamiste de se faire la peau des « croisés ».

Vous consacrez deux parties de votre livre à ces deux menaces, mais dans la première, il est plus question de marxisme que de libéralisme: pourquoi? Et quel lien faites-vous entre les deux?

■ Il est simpliste de penser qu'avec la chute du marxisme de l'URSS le monde occidental serait passé au libéralisme économique... à droite toute! En fait, la plupart des démocraties occidentales sont un mélange d'ultralibéralisme économique et de néo-marxisme culturel. Jean-Claude Michéa, observateur issu de la gauche, a très bien montré que la logique du capitalisme est de vendre n'importe quoi, et pour cela il est indispensable d'éliminer tous les tabous religieux qui pourraient s'opposer à la marchandisation: libéralisme économique intégral (défendu traditionnellement par la droite) et libertarisme néo-marxiste (défendu traditionnellement par la gauche) s'appellent donc l'un l'autre.

Reconnaissons qu'il existe une certaine « langue de buis » des ecclésiastiques sur ces deux menaces pourtant assez patententes, surtout à l'égard de l'islam: comment l'expliquez-vous?

■ Lorsqu'on ne veut surtout pas déplaire à la pensée *mainstream* en place, lorsqu'on cherche vainement à être aimé du monde, lorsqu'on fait

tout pour être dans le vent... il est très difficile de ne pas tomber dans le piège de la « langue de buis ». On utilise alors un langage tout en retenue, si lisse et aseptisé qu'on parvient à parler sans rien dire! Par ailleurs, le politiquement correct se charge de déterminer le « périmètre d'acceptabilité » de ce qu'il convient de dire ou ne pas dire. Pour cela il impose des concepts ambivalents, tel que le « *pas d'amalgame* » par exemple, afin de museler tout débat sur la question. Catholiques, nous devons œuvrer au « vivre-ensemble » au sein de notre société, mais prenons garde de manquer à la vérité pour ce qui relève du contenu des différentes religions, et de tuer l'esprit prophétique d'autant plus nécessaire en ces temps de relativisme.

La présence de l'islamisme en France et en Europe est le fruit d'une immigration massive incontrôlée. Or, le discours ecclésiastique, sur cette question, ne retient que l'accueil de l'étranger sans évoquer en même temps le bien commun, comme s'il n'existait pas de problème culturel et religieux et que tous les hommes étaient interchangeables: que vous inspire cette situation et que dites-vous aux chrétiens qui vous lisent?

■ Précisons tout d'abord que l'immigration appelle compassion de notre part, mais une charité éclairée. Il faut effectivement distinguer l'accueil de l'étranger auquel nous invite la Bible et l'immigration de masse, qui elle, nécessite une réponse politique, relevant de la sagesse prudentielle. Par ailleurs, on ne peut pas méconnaître les importantes différences culturelles et religieuses qui existent entre la grande majorité des migrants et les populations qui accueillent. Certains hommes d'Église reconnaissent humblement avoir bougé sur cette question délicate: « *Je dois me corriger moi-même*, confiait le cardinal Schönborn en 2016. *Dans plusieurs déclarations, j'ai rappelé les flux de réfugiés du passé, ceux qui venaient de Hongrie ou de l'ex-Tchécoslovaquie. Mais il y a une différence: ces réfugiés étaient tous européens, avaient à peu près la même culture, beaucoup la même religion. Maintenant, nous avons affaire à une immigration originaire du Proche-Orient, d'Afrique, et la différence culturelle et religieuse est sûrement un facteur préoccupant.* »

Propos recueillis par Christophe Geffroy ■

BRÈVES

SPIRITUEL

✚ **Retraite de préparation au mariage** à Lagrasse du 20 au 21 octobre et du 8 au 9 décembre ; à Paris du 1^{er} au 2 décembre. Avec les **Chanoines de Lagrasse** et **Marc et Maryvonne Pierre**.

Rens. : secretariat.we.fiances.lagrasse@gmail.com

✚ **Exercices spirituels de saint Ignace** avec les **CPCR** : nombreuses dates à voir sur le site.

Rens. : www.cpcr.org

✚ **Exercices spirituels** avec les pères de l'**abbaye Saint-Joseph de Clairval**, du 29 octobre au 3 novembre, à Rochefort du Gard et à Flavigny. Autres dates sur le site.

Rens. : <http://www.clairval.com>

retraites@clairval.com

✚ **L'Association « Chrétiens Élus Publics » et le Service Pastoral d'Études Politiques (SPEP)** organisent la 10^e édition du pèlerinage des élus à Lourdes, du 11 au 14 octobre sur le thème : « *Les nouvelles responsabilités des élus à l'ère technologique : vers un discernement* ».

Rens. : spep@sainte-clotilde.com / <http://spep.typepad.fr/spep/>

✚ **Inauguration du monastère Saint-Joseph de Mont-Rouge** à Puimisson dans l'Hérault, deuxième maison fondée par la Famille de Saint Joseph du Père Verlinde, le 21 septembre, de 10h30 à 21h. Voir sur le site les retraites, homélies, WE, etc.

Rens. : <https://fsj.fr/>

FORMATION

✚ **Conférence d'Annie Laurent** sur le thème « *Christianisme et islam : quel Dieu pour quel homme ?* », le lundi 17 septembre à 20h, au Centre Lesdiguières, 10 place Lavalette (1^{er} étage) à Grenoble (Isère). Libre PAF.

Rens. : centresdesdiguières@gmail.com

✚ **6^e Université d'été de la Manif pour tous (LMPT)** les 22 et 23 septembre à Etiolles

(91) avec notamment Pierre Mament, Grégor Puppincq et Patrick Buisson sur le thème « *sur les pavés, les idées* ».

Rens. : www.lamanifpourtous.fr

✚ **Le Centre d'Études Religieuses** vous propose une formation à la doctrine catholique, pour approfondir votre foi, structurer vos connaissances avec une formation philosophique et théologique. Deux cours de 2h par mois le samedi après-midi ou le jeudi soir au choix au 3 rue de La Trinité, 75009 Paris. Libre participation aux frais. Rentrée des cours : 29 septembre à 17h ou 4 octobre à 20h30.

Rens. : <http://cer.catholique.fr/> / catholique.cer@gmail.com / 01 43 54 56 16.

✚ **L'AGRIF** organise une Grande Journée d'Amitié française le 29 septembre à la Mutualité de 10h à 18h sur le thème « *Génocide français : stop!* » avec Guillaume de Thieulloy, Martial Bild, Bernard Antony...

Rens. : <http://www.lagrif.fr/> ou 01 40 46 96 31.

✚ **Le Congrès Mission** qui réunit le temps d'un week-end les chrétiens de France pour réfléchir ensemble à l'évangélisation et donner les moyens concrets de proposer la foi toujours et partout aura lieu à Paris du 28 au 30 septembre avec de très nombreux intervenants et témoignages.

Rens. : <http://www.congresmission.com/>

✚ **Cosette & Gavroche** organise une journée rencontres-conférences-débats le 15 septembre à Lyon de 10h à 17h30 sur le thème « *PMA pour toutes : la ligne rouge* » avec Aude Mirkovic, Bertrand Vergely, Ludovine de La Rochère, Blanche Streb... Rens. : [www.cosetteetgavroche.fr / contact&cosetteetgavroche.fr / 06 64 65 10 94](http://www.cosetteetgavroche.fr/contact&cosetteetgavroche.fr/).

✚ **Colloque Étienne Gilson** (1884-1978) pour les 40 ans de sa mort les 19 et 20 septembre à la Sorbonne (amphithéâtre

♥ Coup de cœur!

L'Académie du Professorat



La Fondation pour l'école ouvre l'Académie du Professorat pour former les professeurs du secondaire libre dans le cadre d'une formation continue.

Les enseignements ont lieu à Paris,

sur huit jours répartis dans l'année scolaire. Elles s'adressent en priorité aux enseignants en poste dans les collèges et lycées privés, sous contrat ou hors contrat. L'Académie accueille aussi les professeurs de l'enseignement public.

De nombreux professeurs trouvent les formations actuelles inadaptées à leurs besoins réels, incapables de les aider à résoudre leurs problèmes quotidiens d'enseignement. Pour répondre à leurs demandes, l'Académie du Professorat propose deux formules dès la rentrée 2018 : 1/ un cycle « Enseigner en confiance », pour les professeurs débutant dans le métier ; 2/ un cycle « Approfondissements » avec des journées à la carte pour les professeurs expérimentés. L'Académie du Professorat propose des formations dans quatre matières : mathématiques, français, histoire et géographie. La Fondation pour l'école s'appuie sur ses 10 ans d'expérience en formation initiale et continue des enseignants dans le cadre de l'ILFM, l'Institut Libre de Formation des Maîtres pour le primaire (cf. www.ilfm-formation.com).

Rens. : <http://academieduproffessorat.org/>

direction@academieduproffessorat.org / 01 82 83 11 88.

Liard) organisé par Michel Cacouros sur le thème « *Étienne Gilson, Médiéviste philosophe, homme de foi et homme d'action* » ; et Journée d'études à Lyon, le 9 novembre, organisée par Michel Collin sur le thème « *Étienne Gilson (1884-1978), Histoire et constantes de la philosophie* ».

Rens. : michel.cacouros@ephe.psl.eu

✚ **Le Dorothy**, café associatif du 20^e à Paris, organise des conférences les jeudis sur des thèmes abordés par cycle. Les prochaines : le 13 septembre « *Lecture croisée de Simone Weil et Dorothy Day* », le 20 septembre « *L'agriculture face aux normes* ».

Rens. : <https://www.ledorothy.fr/>

✚ **Pro Liturgia fête ses 30 ans** les 22 et 23 septembre à Villarsles-Dombes (Ain) avec notamment des conférences du RP Dom Hugues Bohineust, moine de Randol, sur « *l'esprit de la liturgie comme célébration de notre foi* », et Denis Crouan, président de Pro Liturgia, sur « *l'histoire et la spiritualité du chant grégorien* ».

Rens. : *Pro Liturgia*, 9c avenue Clemeaceu, 67560 Rosheim.

DIVERS

✚ **La Confrérie Notre-Dame de France** inaugurerait une nouvelle chapelle le 14 octobre, inspirée de l'architecture du nord de la France, spécialement construite pour accueillir les pèlerins. En effet, ce sera alors les 30 ans de la bénédiction de la statue monumentale de la Vierge Marie à Baillet-en-France, dans le Val-d'Oise, édifiée sous l'impulsion du notaire catholique Edmond Fricoteaux (1937-2007).

Rens. : www.notre-dame-de-france.com

✚ **Pour les 60 ans d'Enfants du Mékong**, l'ONG propose un film, **Grandir**, six histoires de six enfants de six pays différents. Le quotidien de ces enfants permet au spectateur de réaliser l'importance de l'école et de s'ouvrir aux réalités de certains pays du Sud-Est asiatique.

Rens. : <https://www.enfantsdumekong.com/> 01 47 91 00 84.

Israël

Vers une judaïsation intégrale

Il fallait s'y attendre: le transfert de l'ambassade des États-Unis de Tel-Aviv à Jérusalem, effectué en grande pompe le 14 mai dernier, à l'occasion du 70^e anniversaire de l'indépendance d'Israël, allait encourager les dirigeants de cet État à poursuivre leur dessein de judaïsation intégrale. Deux mois après, une étape décisive dans cette voie a été franchie par l'adoption d'une loi définissant l'identité de l'État, selon un projet conçu par le Premier ministre, Benjamin Netanyahu. Le 19 juillet, le Parlement (Knesset) a donc fait d'Israël « l'État-nation du peuple juif, où celui-ci applique son droit naturel, culturel, religieux, historique », tout en réservant aux citoyens juifs un « droit exclusif » en matière d'« autodétermination nationale ».

La nouvelle loi a été adoptée à une courte majorité: 62 voix favorables sur les 120 sièges que comporte la Knesset. Les 13 députés arabes israéliens ont évidemment voté contre et l'un d'eux, Zouheir Bahloul, a démissionné. Bien que confirmant en partie une situation qui prévalait déjà dans les faits, à savoir un statut inégalitaire appliqué aux ressortissants non-juifs (non mentionnés dans le texte), cette loi va plus loin dans la distorsion puisqu'elle déclare aussi l'hébreu seule langue officielle, concédant à l'arabe un « statut spécial », et ajoute que « l'État considère le développement des localités juives comme une valeur nationale ».

Une différence de droits

Certes, la judéité de l'État avait déjà été spécifiée dans la déclaration d'indépendance proclamée par David Ben Gourion en 1948, qui reprenait ainsi les termes de la résolution 181 votée par l'ONU en 1947, laquelle prévoyait un plan de partage de la Palestine en deux États, un juif et un arabe. Cependant, depuis lors, Israël, qui s'est volontairement privé de Constitution, s'arrangeait pour entretenir le flou sur certains aspects essentiels tels que la nature de son État, le tracé des frontières et la nationalité.

Ayant réussi à se faire reconnaître comme une démocratie libérale dans les instances internationales, Israël n'a cependant pas reconnu et garanti l'égalité des droits et des devoirs à tous ses citoyens, distinguant juifs ou non-juifs (loi de 1952). C'est ainsi que les Arabes israéliens (1,5 million de personnes, soit 17,5 % de la population) sont exemptés du service militaire, sauf les Druzes (130 000), cette minorité



par
Annie
Laurent

ayant dès 1948 choisi l'allégeance à Israël. Aussi, la loi du 19 juillet est-elle ressentie par eux comme une trahison. « Nous avions conclu une alliance du sang et maintenant vous nous laissez dehors », a déclaré le chef de la communauté, Mouafak Tarif, au lendemain du vote, tandis que trois députés druzes déposaient un recours devant la Cour suprême (1). Quant aux autres, musulmans et chrétiens, ils subissent de nombreuses injustices (dépossession de terres, privation de services publics et de subventions aux municipalités ainsi qu'aux écoles reconnues, etc.). « Après avoir observé attentivement la loi israélienne, j'ai relevé 50 lois qui contiennent des dispositions spéciales uniquement réservées aux citoyens juifs », confiait récemment le député arabe Youssef Jabareen (2).

Un État de nature ethnocratique

En consacrant la judéité de l'État, les dirigeants israéliens veulent désormais en finir avec ces ambiguïtés. Pour empêcher leur éventuelle remise en cause, les nouvelles dispositions sont classées parmi les « lois fondamentales » qui tiennent lieu de Constitution. « Nous avons fait passer cette loi fondamentale pour empêcher la moindre velléité de transformer Israël en un État de tous ses citoyens », a répliqué le rapporteur de la loi, Avi Dichter, membre du Likoud, le parti majoritaire, aux députés arabes qui protestaient lors des débats dans l'hémicycle (3). C'est d'ailleurs ce que le chef de l'État, Reuven Rivlin, pressentait lorsque, sortant de son rôle protocolaire, il a émis de vives critiques contre le projet de loi: « *Voulons-nous soutenir la discrimination et l'exclusion d'hommes et de femmes en raison de leur origine ethnique?* », s'est-il interrogé (4).

Ainsi, peu à peu, B. Netanyahu, conforté par Donald Trump, réalise un objectif déjà porté par certains de ses prédécesseurs mais jusqu'à dissimulé: l'État d'Israël est de nature ethnocratique; il doit appartenir à tous les juifs du monde, y compris ceux qui n'ont aucun lien avec ce pays (5). Cette détermination semble résulter d'une obsession démographique. La nouvelle loi pourrait servir à bloquer définitivement l'application de la résolution 194 de l'ONU (1948) qui reconnaît le droit au retour des Palestiniens exilés. Ceci pour ne pas faire courir aux juifs d'Israël le risque de se trouver en minorité et contraints dès lors d'accepter un État binational, ce qui anéantirait le rêve sioniste.

A.L. ■

(1) *Le Figaro*, 30 juillet 2018; *L'Orient-Le Jour*, 2 août 2018.

(2) *Le Point*, 18 juillet 2018.

(3) *Le Figaro*, 20 juillet 2018.

(4) *Id.*, 16 juillet 2018.

(5) Jonathan Cook, « Netanyahu prendra-t-il le risque de révéler l'un des plus vils secrets d'Israël? », site *Middleeasteye*, 1^{er} novembre 2017.

Contraception et avortement

Cinquante ans après l'encyclique *Humanae vitae* (HV), il est important de rappeler le lien étroit qui existe entre mentalité contraceptive et mentalité abortive. Paul VI l'a annoncé et Jean-Paul II l'a dénoncé 27 ans après dans *Evangelium vitae*. Le respect de la vie humaine dès la conception est donc bien une nécessité impérieuse qui doit être promue et encouragée. Elle s'insère dans une vision cohérente et complète du mariage et de la sexualité humaine.

Les époux chrétiens sont ainsi les premiers à mettre en œuvre concrètement l'annonce de « l'Évangile de la Vie » dans le respect de leur fécondité réciproque et doivent se sentir engagés à en témoigner. C'est pourquoi Paul VI n'a pas manqué de rappeler l'urgence de l'apostolat entre foyers : « *Ce sont les foyers eux-mêmes qui se font apôtres et guides d'autres foyers. C'est là sans conteste, parmi tant de formes d'apostolat, une de celles qui apparaissent aujourd'hui les plus opportunes* » (HV 26).

Nous avons entendu cet appel, mon époux et moi, il y a 35 ans, quand nous avons créé le Centre Billings France afin de faire la promotion de la régulation naturelle des naissances. Puis, il y a dix ans, nous avons voulu faire une action très concrète de dissuasion à l'avortement. Le site www.ivg.net est le moyen de rentrer en contact avec ces femmes effrayées par l'idée d'accueillir un enfant.

Nous percevons « sur le terrain » ce lien étroit entre mentalités contraceptive et abortive. Trop souvent avec la contraception, il y a un refus préalable de l'enfant au sein du couple. Aussi la tentation de l'avortement vient vite à l'esprit de la femme qui découvre une grossesse « surprise ». Elle se sent comme « fautive »... Le conjoint qui considère les procédés anticonceptionnels comme très efficaces, est fermé à toute vie. Il impose donc souvent l'IVG à sa conjointe ou son « amie » qui, en retour, pense ne « pas être prête » pour l'accueil de la vie. Ces femmes nous disent qu'elles ne peuvent pas élever un enfant seule, que « ce serait égoïste » de leur part, que cela va « gâcher la vie de l'enfant ». Par « amour » pour lui, elles veulent procéder à une IVG. Les mots ont changé de sens ! Respecter la vie d'un enfant est devenu égoïste face au conjoint qui fait ce terrible chantage : « *C'est le bébé ou moi.* »

Nous insistons sur les conséquences physiques et psychologiques de l'IVG. Notre objectif est de les dissuader et aussi de les encourager à dire oui à la Vie. Nous leur redonnons de l'espoir et dédramatisons la grossesse. Nous parlons des aides et des possibilités qui s'ouvrent à elles pour accueillir di-

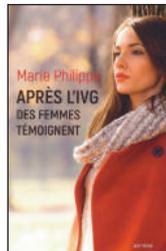


par
Marie
Philippe-
Sentis

gnement leur enfant. Nos clercs pourraient rappeler plus souvent (à temps et à contretemps...) que c'est une véritable œuvre de miséricorde que d'aider, d'entourer, de se dévouer auprès d'une femme enceinte pour qu'elle puisse garder son tout-petit. Combien de femmes garderaient leur enfant si elles trouvaient sur leur chemin une Bonne Samaritaine auprès de qui elles pourraient se confier ! La majorité de celles qui viennent sur notre page Facebook aimerait ne pas avorter.

Forte de mon expérience de 10000 appels reçus en près de 10 ans, je suis toujours étonnée de l'aveuglement des pouvoirs publics sur l'avortement qui est un problème de santé publique. Bien évidemment, parce qu'il supprime de nombreuses vies, mais aussi parce qu'il blesse profondément les

« *Après une IVG, les femmes ressentent un grand mal-être qui les ronge intérieurement.* »



Marie Philippe-Sentis a créé avec son mari le Centre Billings France et a aussi créé l'association qui gère le site ivg.net. Elle vient de publier un livre bouleversant, à lire : *Après l'IVG des femmes témoignent*, Arctège, 2018, 204 pages, 11 €. Signalons la réédition d'*Humanae Vitae* (1968) de Paul VI, chez Arctège, commentée par Bruno Bettoli, Gabrielle et Bertrand Vialla (3,50 €).

femmes. Il y a un déni, même dans le milieu médical, sur les conséquences de l'avortement qui peut détruire psychologiquement une personne.

Il n'y a pas de jours où nous ne recevons témoignages ou appels de femmes en grande souffrance. Trop nombreuses sont celles qui disent qu'elles n'ont pas eu le temps de réfléchir avant de prendre leur décision et qui regrettent d'avoir avalé si rapidement ces comprimés de mort.

Après une IVG, les femmes ressentent un grand mal-être qui les ronge intérieurement comme une douleur indicible. Elles disent : « *Je suis comme morte, j'ai tué mon bébé.* » Mais il est « interdit » de laisser ces femmes exprimer leur douleur avec ce « droit à l'IVG ». C'est politiquement incorrect. Les grands médias et les lobbies anti-vie ne supportent pas que nous osions parler de la douleur des femmes. Cela ne serait, selon eux, que du mensonge !

L'avortement, « droit fondamental » pour la femme et « acte médical anodin », est devenu une position officielle qu'il est difficile de combattre. Mais malgré toutes les difficultés rencontrées, nous pouvons mesurer l'efficacité de notre action par le nombre important de femmes soutenues et reconnaissantes d'avoir été dissuadées. Soyons plus nombreux à œuvrer pour la défense de la vie...

M. P.-S. ■

Nécessité des écoles libres

Depuis l'arrivée de Jean-Michel Blanquer, le bon sens est revenu dans le discours de la rue de Grenelle. Et l'on pourrait croire que les écoles privées hors contrat sont moins nécessaires. C'est illusoire à vrai dire, parce que, dans un ministère gérant 12,4 millions d'élèves et 1,1 million de professeurs, il y a un pas difficile à franchir entre discours et réalité. L'Inspection, les syndicats, les inerties et l'hypercomplexité administratives et même certains membres du cabinet, gardiens de la ligne Hollande, font obstacle à ce que les idées marquées au coin du bon sens de notre ministre passent réellement dans les faits. Ainsi le latin et le grec n'ont pas été relevés, la réforme des programmes est anecdotique, celle du bac et du lycée une usine à gaz coûteuse et liberticide, sans parler de celle de l'affectation des étudiants dans le supérieur, qui est un fiasco. La personnalité du ministre, manifestement brillant, n'y est pour rien. Les structures et les corporatismes sont tout.

S'impliquer dans l'éducation

Dans ce contexte, la Fondation pour l'école mène une action de longue haleine pour encourager les parents et la société civile à compter plus sur eux-mêmes que sur l'État, et à s'impliquer davantage dans l'éducation. La multiplication des écoles indépendantes est au cœur de ce processus de réappropriation du champ éducatif par les parents. Une autre école est possible que celle de l'Éducation Nationale. Nos enfants ne sont pas condamnés à boire son déprimant breuvage. Les ouvertures d'écoles indépendantes augmentent de 32 % l'an : une croissance exponentielle ! Les parents ont ainsi plus de chances de trouver une école adaptée aux besoins réels de chacun de leurs enfants. Une petite école Montessori catholique pour tel enfant désireux d'apprendre vite et par lui-même, sans subir le *diktat* des besoins moyens du groupe classe, une école utilisant tous les savoirs neuro-développementaux pour enseigner les enfants dys ou hyperactifs, ou encore une école réservant beaucoup de temps à la pratique artistique, qui fait grandir aussi sûrement l'âme que les leçons de maths comme à l'Académie Anne de Guigné ou à celle de Liesse ! Une école au cœur de la France rurale dévitalisée pour rendre leur fierté à de jeunes ruraux en déshérence, à l'instar du Cours Clovis à La Fère...

La Fondation pour l'école fait tout pour garantir la qualité et la pérennité de ces écoles : outre les 3 millions (et même 5,8 millions en intégrant les subventions octroyées par ses fondations abritées) de subvention qu'elle alloue annuellement, elle forme



par
Anne
Coffinier

avec soin les créateurs et directeurs d'école, elle pousse les écoles à la qualité en leur proposant de travailler à leur labellisation Qualité et en imposant le respect de sa charte de protection des mineurs.

Surtout, la Fondation investit dans la formation des équipes éducatives : à l'Institut libre de formation des maîtres (ILFM), elle forme instituteurs et éducateurs ; dans la toute récente Académie du Professorat, elle forme en mathématiques, français, histoire et géographie les professeurs en poste dans les collèges et lycées hors ou sous contrat ; à l'École professorale de Paris, c'est à l'agrégation et au Capes qu'on se prépare, avec un taux de réussite cette année de 100 % de reçus au CAPES de lettres, histoire et maths et 2/3 à l'agrégation de lettres modernes par exemple. Les récents rapports officiels sont clairs : la France doit relever sa formation initiale et continue de toute urgence si elle veut réussir la réforme de son école. Mais l'État n'est pas prêt à liquider l'héritage des IUFM, devenus ESPE, bien que sa nocivité soit reconnue du ministre lui-même.

Un rôle capital à jouer

Dans ce contexte, nos instituts de formation ont un rôle capital à jouer. Notre diplôme principal est reconnu au plus haut niveau (équivalent à un Master II). Pour diffuser les meilleures pratiques pédagogiques au-delà des seules écoles indépendantes, nous avons développé une plateforme de partage de cours très performante, entièrement numérique et gratuite : www.laplateformeduprofesseur.com Elle répond au mot d'ordre « *des cours, pas des discours !* » Nous avons créé des fondations à l'étranger (aux États-Unis et en Belgique, pour toute l'Europe) pour bénéficier de la forte dynamique internationale en faveur de la liberté scolaire et permettre aussi aux expatriés de soutenir la transformation du système éducatif de leur pays natal.

Enfin, c'est aussi un long travail politique que nous poursuivons. Au Sénat, en juin, nous avons sensibilisé des responsables politiques de tous bords à la nécessité de donner plus de place à la liberté scolaire pour assurer l'égalité des chances de chaque enfant, même peu scolaire ou faiblement soutenu par sa famille. Nous travaillons activement sur les solutions de type chèque-éducation permettant d'éviter la double imposition des familles investissant dans l'éducation de leurs enfants, au prix d'importants sacrifices. Pour toutes ces actions, nous comptons vraiment sur votre soutien fidèle.

Anne Coffinier est Directrice générale de la Fondation pour l'école. Site : <https://www.fondationpourlecole.org/> Tél. : 01 42 62 76 94.

A.C. ■

anne.coffinier@fondationpourlecole.org

Un quinquennat qui se consomme lui-même



par
**Jacques de
Guillebon**

Il est courant sinon banal que les électeurs en temps de démocratie, surtout au suffrage universel direct, choisissent parmi eux un aigrefin pour les diriger. Car c'est une malheureuse constante de la nature humaine que l'on préfère l'efficacité à la vertu – et combien plus en politique qu'en tout autre matière cette manière sévit-elle. Mais là où le règne de Macron, et son élection, ne sont pas banals, c'est que les Français qui l'ont porté sur le trône ont cru sincèrement que sa « bienveillance » valait la leur. Macron est en effet le fruit de l'état de boboïtude parvenu à maturité.

Si nous avions tous été quelque peu lucides, nous eussions pu prédire son arrivée au pouvoir, la sienne ou celle de l'un de ses clones : car le bobo, cet être paranormal né à la fin des années 90 et qui se développe hors-sol mieux qu'ailleurs, dans le cocon des grandes métropoles, est aujourd'hui majeur et presque majoritaire, c'est-à-dire qu'il a entre 40 et 55 ans, et c'est à cet âge que l'on préside habituellement aux destinées de son pays.

« C'est un ambitieux qui, ayant tout réussi jusque-là, a cru que tout continuerait ainsi à jamais, et que tout lui serait permis. »

Le bobo, on le sait, que ses capitaux économique et culturel protègent des avanies de l'existence, prétend améliorer le monde par sa seule présence : son vélo vaut mieux que vos voitures, ses nuits mieux que vos jours, son vin bio mieux que vos piquettes, sa musique mieux que vos fanfares, ses amis métissés mieux que votre voisin immobile. Il aime l'univers, il chante la vie, il croit à sa révolution tranquille, celle de la *gentrification*, et pense que tout migrant frais fera demain un fier citoyen du monde.

Aussi quand il a élu le Macron de l'absence de culture française, le Macron de l'En Marche vers des cieux nouveaux, le Macron banquier rassurant pour les affaires, il a cru que la démocratie était définitivement devenue un espace de *coworking* où chacun s'entraiderait dans une ambiance de solidarité sans chef. Hélas pour lui, il avait élu une fois encore un chef, un politique, et pas n'importe lequel, un machiavélien qui ne le cède en rien à un François Mitterrand pour la rouerie et l'amour du pouvoir secret.

L'affaire Benalla

Et il a fallu un insipide Benalla pour que ces choses cachées fussent dévoilées, et que bobo tombe de haut : Emmanuel Macron n'est pas un sympathique animateur de colonie de vacances, ni un *manager* dévoué à la bonne ambiance dans la *start-up* France. C'est un ambitieux qui, ayant tout réussi jusque-là, a cru que tout continuerait ainsi à jamais, et que tout lui serait permis. Jupiter rend fou ceux qu'il veut perdre, et, en l'espèce, c'est lui-même. Macron se révèle par cette histoire pour ce qu'il est, un chef de gang, un *capo dei capi*, un parrain à qui des hommes entièrement soumis permettent de mettre en coupe réglée l'État. Il n'y a pas lieu de croire que le président souffre de vices médiocres comme l'amour de l'argent ou l'amour des femmes. Il est atteint du mal le plus sévère, dont on ne guérit jamais sauf la grâce, l'amour du pouvoir pour lui-même. Il aime à dominer tout et tout le monde, et cette fièvre le dévore au plus profond, comme l'anneau dévore le Gollum. C'est du moins ce que toutes ses réactions récentes prouvent : la dignité de la fonction présidentielle n'est pas restaurée, mais la statue d'Emmanuel Macron est bâtie.

Les naïfs, ces bobos en l'occurrence, oublient toujours quelle part maudite représente la politique. Ils ont voulu un sauveur et ils ont libéré Barabbas. Ils ont voulu de l'amitié, ils ont eu la foudre. La bonne nouvelle, c'est que ce quinquennat se consumera lui-même, comme la flamme dévore son origine.

J.G. ■

Laudate

PARIS

NOUVELLES CRÉATIONS
LAUDATE



40 rue Vaneau
Paris 7^e
01 45 50 27 75

5 rue de la Paroisse
Versailles
01 39 49 54 90

1 rue Emile Zola
Lyon
04 78 37 59 86

www.laudate.fr

« UNE PLONGÉE DANS LA PAROLE SINGULIÈRE D'UN PAPE »
LA CROIX



SÉLECTION OFFICIELLE
HORS COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

RÉALISÉ PAR
WIM WENDERS

LE PAPE FRANÇOIS
UN HOMME DE PAROLE

FOCUS FEATURES Présente en Association avec THE PALINDROME une Production CTV-CENTRO TELEVISIVO VATICANO
CÉLESTES IMAGES SOLARES FONDAZIONE DELLE ARTI NEUE ROAD MOVIES DECIA FILMS FONDAZIONE SOLARES SUISSE PTS ART'S FACTORY
Un Film de WIM WENDERS "LE PAPE FRANÇOIS - UN HOMME DE PAROLE" Producteurs SAMANTA GANDOLFI BRANCA ALESSANDRO LO MONACO ANDREA GAMBETTA
Co-Producteurs STEFANO D'AGOSTINI MASSIMILIANO DI LIBERTO UWE KIEFER STEFANO BUGLIOSI LELIO FORNABAIO Musique de LAURENT PETITGAND
Directeur de la Photographie LISA RINZLER Montage MAXINE GOEDICKE Son RÉGIS MULLER ANSGAR FRERICH
Écrit et Produit par WIM WENDERS et DAVID ROSIER



©2018 CTV - Centro Televisivo Vaticano - Celestes Images - Solares Fondazione Delle Arti - Neue Road Movies
Decia Films - Fondazione Solares Suisse - PTS Art's Factory. All rights reserved.



L'ESPOIR EST UN MESSAGE UNIVERSEL.

LE 12 SEPTEMBRE AU CINÉMA

